ᵉ ANNÉE MARS 1946 N° 3

APR 5 - 1946

REVUE DE PARIS

Marc CHADOURNE : Lettre d'Amérique

Pierre FRÉDÉRIX : Noémi. — I

Ed. GISCARD d'ESTAING : Devant les réalités financières

Romain ROLLAND : Souvenirs de l'École Normale

Joseph CONRAD : Le Miroir de la mer

Lucien LELONG : Défense de la mode

Gabriel MARCEL : Charles du Bos

Charles du BOS : Pages de Journal

René LALOU : Images de Scandinavie

Donald STOKES : La bataille des mines magnétiques

★★★ : La France et l'Indochine

Pierre GAXOTTE et Pierre AUDIAT : Les Livres d'Histoire

LA LIVRAISON : 40 FRS

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MARS 1946

		Pages
MARC CHADOURNE	Lettre d'Amérique..	3
PIERRE FRÉDÉRIX	Noémi. — I	14
ED. GISCARD D'ESTAING	Devant les réalités financières..	40
ROMAIN ROLLAND	Souvenirs de l'École Normale..	47
JOSEPH CONRAD	Le Miroir de la mer	56
LUCIEN LELONG	Défense de la mode	66
GABRIEL MARCEL	Charles du Bos..	72
CHARLES DU BOS	Pages de Journal	74
RENÉ LALOU	Images de Scandinavie	79
DONALD STOKES	La bataille des mines magnétiques	89
★★★	La France et l'Indochine	96
PIERRE GAXOTTE et PIERRE AUDIAT :	Les Livres d'Histoire	105

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

FRANCIS JAMMES

par **Paul Claudel**

L'ARTISTE DANS LA SOCIÉTÉ

par Charles Morgan

INTRODUCTION

A LA PHILOSOPHIE DE J.-P. SARTRE

par Raymond Polin

L'ACTION DE LA CROIX-ROUGE INTERNATIONALE PENDANT LA GUERRE

par Jacques Chenevière

ÉCOLIER

par Pierre Daninos

LA REVUE DE PARIS

Société à responsabilité limitée au capital de 75.000 francs

(Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld, André de Fels)

Paraît le 1er de chaque mois. — Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées, Paris (VIIIe), Balzac 02-88. — Prix du numéro : 40 francs. — Abonnement (6 mois) : 200 francs (France et colonies). Etranger : 225 francs (pays de demi-tarif postal), 250 francs (pays de plein tarif). — Compte chèques postaux 360-50 Paris. — **Prière de joindre la somme de 10 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.**

La présente revue a été tirée à 19.000 exemplaires.

Copyright Revue de Paris *1946.*

LETTRE D'AMÉRIQUE

En trouvant la lettre dans le petit cercueil de zinc qui flanque ma maison-de-plage en bord de la « Roosevelt Highway », devant ce bizarre timbre héraldique dont l'écu semblait être aux armes de Lithuanie, il a fallu quelques instants pour deviner que je tenais cette chose rarissime : une lettre de France ! entre les doigts. Sur le moment je n'ai même pas reconnu ton écriture. Mais, en palpant l'enveloppe, en retrouvant une forme de mon nom mystérieuse et familière comme le toucher de certaine main, j'ai eu — tu vas sourire — l'impression extraordinaire de faire ce même geste vingt ans en arrière... dans un petit bois ! L'asphalte de ma Roosevelt Highway s'est mis à sentir la résine, les mastodontes à pétrole qui y foncent m'ont envoyé le souffle chaud de la fougère. Le soleil ne dansait plus sur les écailles du Pacifique, mais à travers de fourmillants bouquets d'aiguilles. J'étais dans ce petit bois de Corrèze où j'allais autrefois lire tes lettres de vacances. C'est à quoi j'ai su, avant même d'aller à ta signature, *Guigne*, que cette lettre était de toi.

Le plus extraordinaire est que tu me rappelles à l'existence. Sans ménagements : « On t'a dit mort. Qu'est-ce que c'est que cette blague ? ». Cette blague ? Ce fut une mauvaise blague, en effet... car je l'ai crue !

Drôle d'histoire, difficile à faire entendre. On est mort ou on est vivant, vas-tu dire. C'est l'un ou l'autre... *Well*. Il y a des cas intermédiaires. Il y en a eu beaucoup dans cette espèce hétérogène à laquelle j'ai appartenu cinq ans : les réfugiés...

Evidemment tu as eu autre chose à faire, je m'en doute, que de penser à ces gens-là. Ou bien tu t'es dit : « Les veinards ! » Evidemment. Mais peut-être n'as-tu pas songé que cette guerre a vu (que n'a-t-elle vu, cette guerre ?) un Exode auprès duquel ceux de la Bible n'étaient que fourmilières dans le sable, vagabondages de tribus, que la Bête que vous avez eue, vous qui restiez, durant quatre ans vautrée sur vous avait jeté à la mer, dispersé quelques millions d'êtres arrachés à leur terre et à leurs foyers. Des gens de toutes races et de tous pays : Tchèques, Polonais, Hollandais, Danois, Hongrois, Roumains, Belges, Grecs, Chinois... et Français aussi. De toutes classes et de tous métiers : des rois et reines, des ministres et des banquiers, des fripiers de ghettos, des hommes de plume et de théâtre, des savants, des thomistes,

des musiciens, des barons qui allaient se faire laveurs de voitures ou conducteurs de corbillards, des acteurs et des auteurs que les usines d'Hollywood embauchaient à la semaine — quelle aubaine ! — avec, à l'occasion, un champion de tennis pour analyser les manuscrits, des couturières qui allaient devenir femmes-du-monde et des femmes-du-monde qui allaient se mettre à la couture... J'en passe, tu peux me croire, et des meilleurs. De tous poils, de tous acabits, de tous caractères : des plastronnants, des humbles, des coriaces, des rapaces, des désespérés... Des prévoyants que leur compte en banque attendait à New-York depuis une ou deux décades, des fatalistes qui s'en remettaient à leur étoile et au flambeau de la statue de la Liberté, des incurables qui reprenaient leurs petites fêtes à l'extrabrut dans les night-clubs de Manhattan auprès de celles que les Américains appelaient avec certain froncement de nez les « jeweled refugees », des bruyants qui tonnaient dans tous les porte-voix, des muets qui pensaient avec l'Ecclésiaste qu'il y a des temps pour se taire et ne pas donner de conseils à l'Amérique. Et beaucoup d'autres : ceux qui disaient parfois tout haut : « On est là pour faire des dollars » et ceux ou celles qui, dans leur coin, faisaient comme tel leur « petit possible » pour la cause et pour le pays, donnaient des cours ou des tricots ou « leur sang » tous les six mois. Dieu merci, il y en eut des légions et des légions de ceux-là qui n'empoisonnent pas les autres...

Mais parmi les uns et les autres, dans cette Babel d'expatriés, démunis ou fortunés, obscurs ou glorieux — pour le point où je veux en venir cela ne faisait pas grande différence — il y eut un mal secret commun au plus grand nombre. Le mal du pays ? Non : pire que cela...

Ils ont été un grand, un très grand nombre ceux qui, à travers l'exil forcé ou choisi, ont porté en eux non seulement le deuil d'une terre perdue, mais d'un « moi » perdu, d'une vie perdue, — la leur, laissée de l'autre bord, intransplantables ; ceux qui, arrachés, amputés de leurs racines, coupés de leurs sources, ont senti je ne sais quel manque, je ne sais quelle mort tarir leur sève et leur vouloir, étioler leurs facultés et leurs énergies malgré tous les exercices d'existence artificielle, décomposer leur substance, ceux qui dans ce dépérissement interne se sont vus ou sentis sans le voir mourir à eux-mêmes... C'est de cette espèce de mort que je parle. Je l'ai connue. Tous ceux qui, un jour, ressusciteront n'avoueront pas l'avoir « vécue ».

Il m'arrive souvent de me rappeler ces cargaisons de Juifs d'Allemagne qu'en 1938 et 39 les bateaux italiens débarquaient à Shanghaï. Refoulés de tous les ports, soulagés de leurs derniers marks en échange de minables pacotilles, ils s'apprêtaient à aller grossir la masse (déjà grouillante d'anciens transfuges de Russie) des Concessions surveillées par les mitrailleuses japonaises. J'étais à Shanghaï alors, informateur plus ou moins secret du seul grand ministre que cette époque nous ait valu, Georges Mandel, suivant la marche de cette guerre d'Asie qui promettait l'autre. Quand, sur le « Buno » ou dans la mêlée de Bubblingwell road, je les rencontrais, ces nouveaux débarqués, je les reconnaissais non pas tant à leur type ou à leur mise qu'au regard atone d'une agonie de désespoir déjà consommée. Et devant ces précurseurs du grand Exode, une voix de destinée me chuchotait à l'oreille : « Si tu échappes à Shanghaï, tu seras un réfugié ». Tous n'avaient pas perdu la tête : certains avaient su planter des clous de platine dans leurs caisses ou faire avaler des diamants à leur progéniture. Beaucoup reprenaient assez vive-

ment du poil de la bête et jouaient déjà des coudes et du bec. Mais ceux qui n'avaient rien à vendre, qui ne pouvaient s'improviser ni médecins, ni dentistes, ni courtiers, ceux-là faisaient peur à voir. L'un d'eux un soir — il avait été journaliste — frappa à la porte de ma chambre d'hôtel et m'offrit pour en faire un article ou un roman sa propre histoire. Il eut quelques dollars et le droit de l'offrir à la porte voisine. Pressentais-je ce que l'avenir me réservait ?

Quand la débâcle de 40 précipita vers les côtes d'Amérique l'exode de tous les envahis d'Hitler qui avaient réussi à passer à travers les mailles, les Français furent bons derniers. J'étais de ces retardataires arrivant non de Lisbonne ou de Londres comme la plupart, mais d'Extrême-Orient où j'avais de justesse échappé au débarquement des Japonais en Indochine. De Hongkong à la veille de l'armistice, j'avais pu gagner Manille. Deux mois, au cœur des montagnes de Luçon, à Baguio, dans un petit chalet prêté par des religieuses du Carmel, il me fallut attendre un cargo qui m'amenât en Amérique afin de ne pas donner aux policiers japs la satisfaction de me cueillir aux escales régulières de Shanghaï ou de Yokohama.

Le matin d'octobre 1940 où un petit vapeur hollandais — le *Modjokerto* — nous mit à quai à San Pedro, humble port de débarquement de Los Angeles, un brave officier d'immigration attendri par tant de tribulations apposa au dernier feuillet d'un passeport bourré de feuilles de « rajout » le timbre qui clôturait comme un écrou la longue série des visas, des estampilles et des courses : *Admitted California. For permanent residence.* « Votre enfant n'est pas avec vous ? » demanda-t-il. Sur la réponse de ma femme que notre fillette était en France et que nous souhaitions l'y aller chercher, il hocha la tête. Nous pouvions encore sortir de l'Amérique si le cœur nous en disait, mais y revenir, d'une France occupée par les Nazis, il valait mieux n'y pas compter. Tous les ponts étaient coupés. Autour du petit tas de colis qui rassemblait toutes nos possessions terrestres s'élargissait à l'infini une sorte de no man's land.

L'accueil hospitalier d'une terre entre toutes favorisée — cette Californie dont le nom seul en d'autres circonstances eût été une source d'enchantement — nous trouvait non pas ingrats, mais anéantis. Durant la longue traversée, s'ajoutant aux fatigues de deux années d'Extrême-Orient et aux navettes d'Indochine en France en pleine débâcle, la série des chocs reçus entre le désastre de Sedan appris au Bourget, le coup de grâce de la capitulation reçu à la radio d'Hongkong au moment même où je venais y broadcaster la solidarité franco-britannique, tous les arrachements, toutes les angoisses, toutes les attentes s'étaient résolues à la faveur d'un accès de paludisme récurrent en un subit effondrement de corps et d'âme, en une de ces grandes plongées dans la fièvre, la torpeur et le cauchemar d'où il semble que l'on sorte sans âme et presque sans corps.

C'était dans ce jour de mauvais songe que se peignait le monde en paix où il nous fallait prendre pied. Dans le cab qui nous emportait, corps et biens, vers Los Angeles à travers les dunes roussâtres chevauchées de puits de pétrole et de pylônes, nous interrogions tour à tour en une interrogation muette le compteur du taximètre « Dix dollars, quinze dollars, où allons-nous ? » et les fantomatiques étendues de ce paysage. Il n'y avait rien encore, ni végétation ni demeures, qui se pût montrer avec avantage, rien que les

croupes et les échafaudages totémiques de ce désert à pétrole. Jetée sur ce néant, l'énorme chaussée allongeait à perte de vue son macadam funèbrement gansé de parallèles blanches. L'Amérique, notre « permanente résidence », apparaissait sans limite, la voie de refuge ne menait à rien et nulle part.

— C'est ça l'Amérique ? entendais-je murmurer à mon côté une voix qui me faisait mal.

Non, ce n'était pas l'Amérique... Pas encore. Tout juste les confins de ce désert sud-californien dont des millions d'instables immigrants, des milliards de dollars volatiles, des *bulldozers* éventreurs de montagnes et niveleurs de plaines ont fait en quelques décades cet artificiel Eldorado, ces Hespérides kilométriques, ce futuriste réseau de cités et de villages tentaculaires qui a nom Los Angeles.

Sans doute connais-tu plus ou moins, ne serait-ce que par les films, les extravagances et la démesure de cette Métropolis, son puzzle incroyable de nature exubérante et d'architectures contradictoires — les faux « châteaux », ceux de la Loire ou ceux d'Ecosse, surplombés de chalets suisses et de villas normandes, les restaurants en forme de chapeau (« mangez dans le chapeau »), les boulangeries déguisées en moulins à vent, les temples chinois qui sont des marchés, les mosquées qui sont des théâtres, les églises qui ont des enseignes lumineuses de cinéma, les cimetières dont les panneaux-réclame éclipsent la publicité des boîtes-de-nuit, sans parler des usines d'illusions qui, au quatre coins de cette Babylone de torchis et de carton-pâte, plantent dans le décor des cathédrales, des sphinx, des villages d'Auvergne ou des bazars turcs ni plus ni moins réels, ni plus ni moins postiches que les sanctuaires, comptoirs, habitats ou offices des Hollywoodiens... « Visitez les maisons des stars », disent les guides. « Achetez votre dernière demeure à Forest Lawn », ajoutent les affiches.

Hollywood, dont le fameux boulevard réunit dans une ligne idéale les boutiques de la rue de Rivoli à l'atmosphère et aux élégances balnéaires de Juan-les-Pins, n'est, topographiquement, qu'un secteur de ce Wonderland plus étendu que New-York et que trois San-Francisco mis bout à bout. Mais sur les extensions essaimées par ce madrépore — sept villages en quête d'une ville, dit-on — l'esprit de Hollywood règne. Disons plus exactement les mœurs : celles d'une foire d'empoigne dont un livre à succès, *What makes Sammy run* (l'auteur eût passé pour antisémite s'il n'eût été corréligionnaire de son héros), a décrit l'impitoyable cruauté.

Ce fut dans cette foire que l'appât d'un « job » de studio, offert par un Directeur français, m'accrocha au débarqué. L'état de mes ressources et de nos forces ne permettait guère d'aller plus loin. Avant de songer à revivre il fallait survivre. C'est ainsi que tant d'autres furent pris à la glu de ce « désert peint ».

Le désert naturel, le vrai — le *Mojave* — dont les vents de sable donnent des éruptions aux glamour-girls des piscines et calcinent les palmiers des avenues (ah, le sinistre spécial aux palmiers d'Hollywood !) rappelait, Dieu merci, son honnête voisinage au seuil même du petit cube de maison que j'avais trouvé à louer sur une crête de Laurel Canyon. Du rocher dont les cactus dominaient mon toit-terrasse partait une sente qui allait se perdre dans un vrai maquis. Des fleurs d'aloès jaillissaient en blancs geysers dans

la brousse ardente et griffue où, souvent aux fins de journée, j'essayais de m'aventurer. Mais quand, suant, écorché et quelque peu suffoquant, j'en rapportais des jonchées déjà noircies de graminées couleur de sang, ma négresse femme-de-ménage (ces premières semaines salariées me permettaient alors ce luxe) regardait avec répulsion ces fleurs sauvages : « Vous feriez bien de prendre garde, disait-elle, au *poison-ivy* et aux *rattle-snakes* ». De fait, dans cette jungle vraie, comme dans l'autre, il y avait des serpents, des ronces chargées de poison... et des coyotes !

Cependant, au retour de l'usine, je veux dire du studio, cette brousse me reposait de la cogitation d'une histoire qui devait s'appeler, ô ironie, *I have been here before* et des discussions abracadabrantes, et parfois envenimées, qui mettaient aux prises producteur, directeur et *screen-writers*. Je n'avais pas encore retrouvé les quelques amis, Igor et Vera Strawinsky, Eugène Berman, Man Ray dont le spleen devait un peu plus tard dans cette saison ingrate adoucir le mien. Au moins sur mes hauteurs la méningite s'apaisait. Survolant la brèche énorme du canyon, un grand oiseau, aigle ou buse, planait presqu'immobile. D'en bas, de la nappe de vapeurs qui couvraient la géante ville distendue et les lointains chantiers de la Metro Goldwin arrivaient, tout proches, des ronflements de moteurs, des souffles de pétrole, des grincements d'embrayage, un remugle de machines affairées broyant la vitesse. Ville et désert se rejoignaient dans le même flamboiement de vide et de stérilité. Etait-ce là, me demandais-je, une terre humaine, une terre de vivants ?

Ce fut dans ces dispositions qu'un soir, sur mon toit, en parcourant l'édition de nuit du *Time*, j'y trouvai, en quatrième page, entre autres dépêches de France, un entrefilet dont le titre portait mon nom. C'était, sur la foi d'une dépêche de Paris, l'annonce de ma mort. Une brève notice nécrologique mêlait des titres de Chardonne et de Chazournes à ceux de mes livres sans donner les circonstances du décès. Ce ne fut pas un choc mais une interrogation à demi consciente : « Si c'était vrai... » suivie d'une pensée venue de plus profond et de plus loin mais étrangement claire : « Je m'en doutais ! »

■ ■

Peut-être auras-tu peine à croire qu'une suggestion aussi funambulesque ait pu sérieusement prendre consistance en un esprit normal et étendre durablement sa prise sur mon état mental et affectif d'expatrié. Il y a dans les annales des maladies de la personnalité des cas moins extrêmes que celui de ce soldat Lambert, cher à Janet et à Ribot, qui était convaincu d'avoir perdu sa tête de soldat Lambert emportée par un obus et continuait philosophiquement son petit train de vie. Il y a des cas plus courants, si j'ose dire. Je t'y renvoie. Aujourd'hui où me voici à peu près délivré de l'erreur commune à ces morts-par-persuasion, je commence à m'expliquer rétrospectivement par quel dédoublement, par quel estrangement de l'âme un homme peut cumuler en lui et faire marcher ensemble un mort et un survivant.

Tenterai-je de te décrire cet état qu'à la même époque j'ai cru pressentir chez pas mal d'autres ? Il y a en quelque sorte deux êtres, deux moi en conflit : l'un qui vaque plus ou moins machinalement, plus ou moins som-

nambuliquement aux besoins et fonctions de l'au-jour-le-jour, aux tâches de subsistance, va au travail et au marché, lit les journaux américains, apprend la langue et le slang, s'exerce à prendre les usages, bref essaie tant bien que mal de s'adapter, *de se transplanter*, — l'autre qui perpétuellement se met en travers de cet effort et dit au premier : « Tu n'es pas d'ici. Que fais-tu là ». Ce deuxième moi n'est que mémoire, persécution de la mémoire. C'est ce réfractaire qui, à toute heure, à tout instant, rappelle le pays perdu, la famille dont on ne sait rien, l'enfant laissée, les amis qui doivent être dans des prisons ou dans des camps, l'appartement occupé, le coin de campagne où l'on pouvait écrire, tout ce qui comptait, le goût du vrai pain et du vrai vin, une certaine odeur de feuilles et de terre, les tendresses, les livres anciens et nouveaux, tout ce qui comptait.... Et c'est ce crève-cœur qui en chaque pensée de l'autre, chaque velléité de poursuivre, chaque mouvement interpose le passé pour reprocher le présent, pour interdire l'avenir, le devenir... Le premier, le survivant se défend comme il peut. « Je ne peux pas vivre à reculons. Laisse-moi en paix. Tu vois que je recommence. Toi, tu n'existes plus. Ton temps est fini. Tu es rayé. » Mais le mort, ce double homicide, saisit le vif : « Si je suis rayé, que penses-tu être ? J'étais ta substance. Tu n'es que mon ombre, mon Zombi ! Renonce... Supprime-toi ».

Ce que fit pour de bon Stefan Zweig après une année de refuge au Brésil, — ce Brésil que pourtant il avait aimé, — en cette époque noire où il semblait que le destin de l'Europe fût scellé.

Pour supporter la transplantation, il faut que la plante humaine soit bien jeune ou bien vivace, à moins que d'espèce assez commune. Ce n'est pas assez que la terre soit hospitalière pour que le transplanté y puisse reprendre et donner des fruits. Il faudrait qu'il puisse enfoncer dans le sol nouveau des racines arrachées qui presque toujours errent en surface et vont cheminant languissamment à la cherche des sucs de la vieille terre, vers le passé. Peu d'écrivains émigrés ont produit autre chose que des mémoires, leurs *I remember*... Combien ont pu s'appliquer cette phrase de Thibaudet (Histoire de la littérature française) : « Les élites émigrées vivent tragiquement ».

Vers la fin de cette longue et stérile première année d'exil, le hasard me fit rencontrer à Hollywood Antoine de Saint-Exupéry. Lui aussi, était venu en Amérique. Lui aussi semblait ne pas s'y trouver sur terre. De ce pays où, pourtant, il trouvait partout le plus chaud accueil, il se refusait même à parler la langue. Il portait encore dans le regard, dans ses silences, la vision finale du grand naufrage qu'il avait vu se consommer du ciel d'Arras. Les mots qu'il laissait choir d'une voix absente avaient la sourde résonance de ceux qui terminaient son testament, son credo de *Pilote de guerre* : « On meurt pour cela seul dont on peut vivre... Demain pour les témoins nous serons des vaincus. Les vaincus doivent se taire. Comme des graines ». Il ne se doutait pas encore que, deux ou trois ans plus tard, grâce à l'Amérique, la chance lui serait donnée de retrouver des ailes, un avion, son poste de commande et qu'il aurait la suprême joie de « reconnaître » la France à l'heure de la Libération.

Bénirai-je jamais assez l'ami, Paul de Constant, qui, à l'heure où les mirages hollywoodiens ne m'inspiraient plus d'autre envie que de suivre l'exemple et le chemin de Stefan Zweig, eut le bon esprit de d'offrir la place de professeur qu'il laissait vacante dans un collège de Californie ? C'est ainsi

que j'émigrai en Orange County vers une petite ville universitaire, Claremont, dont cent kilomètres de vignobles et d'orangers et trois « campus » d'étudiants et d'étudiantes investissaient la dormante austérité. J'allais y trouver, avec ses traditions et ses charmes, ses vertus provinciales et son esprit de communauté, un milieu spécifiquement américain aussi éloigné de la foire d'Hollywood que Charleston ou Boston peuvent l'être de Coney Island. Pendant deux ans le métier de professeur me permit d'approcher une jeunesse dont le primesaut, la liberté d'allures et d'esprit, l'enthousiasme rendent foi en la jeunesse du monde. J'y allais reprendre vie.

Une devise française : « Fais ce que veux », celle de Thélème, était celle que Scripps College, ce parangon des collèges américains, inscrivait comme à son fronton à la page de garde de son Catalogue. En vérité, avec ses cloîtres méditerranéens, ses vastes pelouses, ses ombrages, ses fontaines, ses « halls » enfouis dans les fleurs et les feuillages et sa bibliothèque bénédictine aux vitraux gothiques, notre campus offrait une version de l'abbaye rabelaisienne rajeunie et élargie par le cercle des sierras californiennes. Version moderne à laquelle ne manquait aucun des luxes que l'Amérique prodigue à tous ses séminaires — écoles et collèges aussi bien qu'universités — ateliers de sculpture, de peinture, de céramique et de tissage vers lesquels vaquaient des troupes légères d'étudiantes en chemises de garçons flottant sur des pantalons retroussés jusqu'aux genoux, terrains de sport, piscines céruléennes, galeries d'exposition, auditoriums vastes comme des salles de concert... Mais le luxe de ces luxes, à Scripps, était l'harmonie discrète dans laquelle ils se fondaient, la proportion des bâtiments, leur accord au paysage, le recueillement des retraites ménagées : ici l'enclos d'un jardin-de-mémoire, là une chapelle espagnole où une statuette de la Vierge recevait chaque matin une fleur fraîchement coupée, ailleurs une salle de musique de chambre aux cloisons de liège, plus loin un patio où le bassin s'écoule entre des papyrus ; de hautes allées de buis taillé ; au creux déclinant des pelouses le cercle d'un banc de pierre au pied d'un bosquet de chênes-verts. D'invisibles xylophones tintaient de cloître en cloître et de ball en patio des heures légères. Dans leurs chambres particulières, comme le fils de Pierre Eyquem qu'elles appelaient « l'enfant Montaigne », mes étudiantes ne s'éveillaient qu'à cette musique heureuse. Quand elles s'éveillaient !

Dans la pratique, à ce détail près, le Fais-ce-que-tu-veux liminaire, loin de signifier pétaudière comme il ferait sans doute partout ailleurs que sous le ciel américain, prenait à Scripps la valeur d'un principe d'éducation. Il signifiait coudées franches dans le choix des études, des arts et des tuteurs pour les élèves, dans la composition des cours et des programmes pour les maîtres (ici le maître propose et l'étudiant dispose), absence complète de contraintes apparentes, *self control* et *self government*, c'est-à-dire observance de disciplines consenties plutôt qu'imposées et, avant tout, adhésion joyeuse aux bienséances d'une harmonieuse, voire même studieuse communauté d'élèves-femmes et de maîtres mixtes.

Telle était l'atmosphère qui, à la rentrée de septembre, accueillait les nouvelles — les *Freshmen* — auprès de leurs aînées : *Sophomores*, *Juniors* et *Seniors*, tel était l'esprit qui conduisait ces dernières, les Seniors de quatrième et dernière année, aux gloires bachelières en toges et capes vertes de

l'épisode final de leur vie scolaire, en mai, dénommé ici « Commencement ». D'aimables brimades présidaient à l'initiation des Freshmen aux coutumes et franchises du Corps-des-Etudiantes ou *Studentsbody :* on les voyait comparaître enflées sous leurs jupes de serviettes ou d'oreillers, attifées d'ustensiles ménagers et diversement barbouillées. Elles avaient au printemps leur revanche dans leur combat classique avec les Sophomores. Mais ce n'était là, avec les chants particuliers à chaque hall et les *Pageants* rituels de Noël et autres fêtes, que les jeux et les ris d'un Corps-des-Etudiantes constitué en république autonome et qui prenait ses institutions très au sérieux. Cette république aux jambes nues sur laquelle le corps professoral n'exerçait qu'une discrète et toujours respectueuse supervision disposait d'une presse libre, élisait ses présidentes, votait et appliquait ses règlements. La démocratie en Amérique n'attend pas le nombre des années. Et si la politique prenait parfois le pas sur les études, c'était au bénéfice d'un entraînement précoce à l'art de se gouverner.

En cette Thélème, plus spacieuse que beaucoup de nos Facultés, elles n'étaient guère plus de trois cents, venues des quatre coins de l'Amérique, les unes avec l'accent chantant des filles du Sud, d'autres avec les pommettes roses du pluvieux Oregon, celles du Pacifique et de l'Atlantique se rencontrant avec celles du Texas, du Wisconsin et du Middlewest. La défaveur momentanée dont ont souffert les études françaises à la suite de l'armistice de 40 ne me laissait guère plus d'une vingtaine d'entre elles, pour les cours de civilisation, moins d'une demi-douzaine pour les cours avancés de littérature. L'un des charmes, cependant, de ces petites classes était de pouvoir les transporter, à leur requête, tantôt à l'ombre d'un chêne, tantôt dans ce jardin-de-mémoire qu'elles affectionnaient pour les cours de poésie. Les longues allées de buis se prêtaient aux humanistes, certaine déclivité de la pelouse aux grands romantiques, le jardin et ses massifs de pivoines était réservé à Verlaine, à Mallarmé, à Eluard. Ou bien, les soirs d'hiver, c'était au coin d'un feu de bûches, en un bureau croulant de reliures, le confort d'un « tutorial » sur *le Père Goriot* ou *Madame Bovary*, la chaleur d'un débat sur Proust et Ruskin cependant qu'éparses sur les tapis ou perdues au fond des fauteuils mes pupilles, annotant, tricotant ou discutant, prêtaient à l'ombre des jeunes filles en fleurs des lumières inattendues.

Leur soif de connaître, leur goût de débattre et de s'informer (de tout un peu, pas trop longtemps), la vivacité de leurs curiosités parfois présomptueuses — qui pouvaient aller de Maurice Scève aux surréalistes, de Pascal à Maritain — m'obligeaient à des débauches de lectures et de revisions. A l'altéré si longtemps sevré que j'étais moi-même, ce fut le plus clair bénéfice de cette pédagogie tant soit peu cabriolante. Ce me fut joie et renaissance de pouvoir replonger aux sources vives pour tendre quelques écuellées de gay-savoir à leurs impatiences. Le transplanté reverdissait. A vouloir dispenser, tout au moins donner l'avant-goût d'une civilisation qui est l'essentiel d'une patrie si elle ne l'est toute, il faut tout réapprendre, réassimiler toutes les sèves. Ainsi l'on peut revivre de ce dont la perte fait mourir. A ces enfants américaines qui m'ont fait relire à longues veillées Montaigne, Pascal, Rousseau, Renan et Michelet — à quelles doses et à quels moments ! — je dois d'avoir, dans ces années où l'humiliation de la défaite était en chacun une blessure brûlante et saignante, retrouvé intacte la France, oublié

la honte et compensé le remords de l'absence par l'espoir secret de la servir en La leur faisant aimer.

Ce n'est pas assez dire. A leur jeunesse comme à la vieillesse un peu austère de cette petite ville de professeurs et de missionnaires retirés — de ce Claremont de Californie dont le presbytère profond comme une arche vit, en plein guerre, s'envoler, colombe de paix promise à une descente en flammes dans le ciel nazi, un ami très cher, le jeune Reverend Ted Hume — je dois d'avoir, dans l'intimité quotidienne des êtres et des choses, pénétré quelques couches de fonds d'une Amérique mal connue de nous.

Gratte-ciels, déserts, fournaises des Détroits, parcs nationaux, la vision européenne du Nouveau-Monde se limite en général aux images plus ou moins publicitaires du panorama américain, à l'humanité de cinéma dont l'écran a standardisé les types gangsters ou politiciens, laitiers ou Babbitts de Mainstreet, businessmen et glamour-girls. En déversant sur le Continent des légions motorisées de doughboys athlétiques et triomphants, cette seconde guerre aura-t-elle ajouté beaucoup plus que la première à ces concepts simplistes, à ces schématiques raccourcis ? Je me le demande en voyant sur place tant d'ex-Européens pour qui les joies et agréments du refuge prolongé s'arrêtent au confort des frigidaires, des voitures spacieuses et des chèques faciles. « Qu'aimez-vous en Amérique ? » demandait un jour une Américaine à une réfugiée de qualité. — « Le dollar », répondit-elle avec une franchise désarmante. Il faut dire qu'en Hollywood elle n'avait pas tout à fait tort. « Il manque dans ce pays », ai-je entendu se plaindre une autre, « une dimension, la dimension-temps... Tout y est en étendue ou en hauteur ou en volume. Mais il semble que dessous il n'y ait rien, rien que le minéral, la matière brute. Et avec les êtres, ajoutait-elle du bout des lèvres, c'est la même chose... » Il y aurait eu trop à dire pour convaincre cette aimable femme que c'était à elle que manquait un sens : le sens de la profondeur.

Pour le cas où, de loin, tu partagerais quelques-unes de ces préventions, laisse-moi te conter une petite histoire... Le mois dernier, V. Day ayant enfin rendu l'essence aux voitures, j'en profitai pour me munir d'une tente et suivre des amis en un « camping trip » de quelque trois mille milles à travers les états de l'Ouest, Californie du Nord, Oregon, Nevada et Idaho. Au sortir du désert de Nevada un éclatement de pneu nous obligea à faire halte dans une bourgade, Carson City, qui se flatte d'être « la plus petite capitale des Etats-Unis » — et probablement du monde, celle du Nevada. De tous les états du Far-West le Nevada est celui qui garde le plus farouchement les franchises des temps d'aventures et l'esprit *Last Frontier* célébra jadis par les films de William Hart. C'est aussi celui qui jouit des institutions les plus libérales, pour ne pas dire les plus avancées : Reno et Las Vegas, ses deux localités les plus fameuses, doivent leur prospérité aux mariages, divorces et remariages prononcés à la minute ainsi qu'aux bars et tripots qui y font de chaque rue une véritable garenne de roulettes et de machines-à-sous. Mais ce n'est pas le cas de la Capitale. A Carson City, débouchant du désert le plus lunaire — un désert indien fleurant Fenimore Cooper par tous ses buissons de sauge — je fus frappé par la dignité provinciale de la cité. Un mail aux ormes jaunissants entourait le Capitole et le City Hall. L'âge des lampadaires disait celui de ces édifices aux proportions augustes et bâtis en pierre de taille. Des avenues ombreuses conduisaient à la maison du Gou-

verneur et au Musée aussi noblement qu'un cours de Périgueux ou de Poitiers mènent au Palais de Justice ou à la Préfecture. Laissant notre voiture aux mains d'un mécano de garage (dont je m'étonnais un peu de voir les joues roses hérissées d'une barbe de jeune Horace), j'entrai au Musée dont une imposante statue de Lincoln occupait le vestibule. A l'étage supérieur, ou des galeries de minéraux alternaient avec des collections d'objets indiens, un autre monument en faux bronze et non moins barbu retint mon attention. Il portait l'inscription « *The spirit of the West* ». C'était un groupe symbolique, un trio de pionniers, le trappeur, le mineur et l'homme de loi (à moins que ce ne fût le Financier) dont les attributs vestimentaires différaient (l'Homme de loi ou de finances portant redingote et haut-de-forme) mais non les puissantes bacchantes dont le port intrépide caractérisait évidemment l'esprit de l'Ouest. Ce fut ces mêmes barbes que je remarquai, alors au menton du gardien et d'un ou deux visiteurs locaux. Quittant le Musée et flânant sous les ormes, je me crus au temps où nous jouions au jeu du beaver. A vrai dire ce n'était plus de jeu : hors les dames de Carson City qui en descendant le trottoir adressaient aux mâles un gentil signe de tête égaré, il n'y avait pas d'imberbes à Carson City ! Tous les hommes, les professeurs du Collège, le pharmacien, l'épicier, le maire, les employés du Marché, le gouverneur lui-même portaient la barbe. Il y en avait de toutes coupes et de toutes tailles : colliers, favoris, impériales, des carrées et des en pointe, des rectangulaires, des en éventail... Toutes les barbes de l'histoire américaine, celles de l'Indépendance et celles de la Guerre civile, celles des Présidents, des poètes et des généraux, celles de Lincoln, de Thoreau, de Walt Whitman, de Buffalo Bill, toutes refleurissaient sous les armes de la capitale du Nevada. Ce fut le mécano qui me donna le mot de l'énigme : il s'agissait de la préparation d'une commémoration traditionnelle.

Déduirai-je de ce petit exemple — il y en aurait mille autres plus sérieux — qu'il n'est pas de pays plus foncièrement traditionaliste que l'Amérique ? Il n'en est point, en tout cas, où la tradition — le sens et l'esprit de tradition — se combine plus intégralement au besoin de découverte et de nouveauté, se fonde plus fortement sur les profondes traditions des pionniers qui permettent à l'Amérique de se retourner plus que jamais vers son passé avec la certitude de ses voies. Fait significatif pour qui suit l'évolution de la littérature américaine, c'est ce terrain traditionnel « *The Ground we stand on* » qu'explore aujourd'hui avec un John dos Pasos une génération mûrie d'écrivains anxieux de demander à l'Amérique du passé, aux Fondateurs et aux Prophètes, les directions de l'avenir, les grandes lignes du nouvel âge.

Je m'égare... Je ne voulais que t'indiquer ce que quelques pointes en profondeur sous la croûte dure m'ont donné à sentir et à apprendre en ce pays. Moins à apprendre qu'à sentir. Il faut longtemps avant de savoir ce que l'on doit à un pays. Peut-être l'étendue de la dette n'apparaît-elle tout entière qu'à la veille de le quitter.

Pour mes vagabondages à travers les forêts et lacs d'Oregon, puis sur les rivières d'Idaho, je n'avais emporté, en fait de lecture, qu'un livre oublié depuis mon adolescence : les *Feuilles d'herbe*, de Walt Whitman. Peut-on oublier que l'Amérique a son Homère ? Sous les sequoias géants traversés de

rayons plongeants, entre les chutes de la Columbia river où les saumons viennent s'éventrer à l'assaut des dalles tranchantes, sur les bords des torrents glacés qu'ébouillantent les cascades des sources chaudes, les chants du « fils de Manhattan » se sont mêlés pour moi, l'étranger, aux cent mille voix des eaux grondantes, bondissantes, étourdissantes. Ils m'ont rappelé toutes les ferveurs de cette religion naturelle, innée en chaque cœur américain, qu'est la Démocratie américaine, tous les élans d'une foi antique à chaque minute ravivée en « la vieille Cause ».

Toi, bonne cause, incomparable, fervente,
Toi, douce idée, austère, impitoyable,
Immortelle tout le long des âges, des races, des contrées,
Après une guerre étrange et cruelle, une grande guerre livrée pour [toi...

Ils m'ont réenseigné la chaleur de la fraternité humaine et du vrai compagnonnage ; ils ont ramené à ma mémoire le bon voisin, qui, un soir de Memorial Day, frappait à la porte de l'étranger inconnu et solitaire pour lui apporter la moitié de son *pumkin-pie*. Ils m'ont expliqué tant de choses : le coup sur l'épaule — au soir de Pearl Harbour, quand la moitié de la Navy brûlait ou descendait sous les flots — de ce jovial ami yankee : « OK... *Cheerio*. Cette fois on y est. Tout va bien », et comment Ted Hume avait pu laisser son presbytère, sa femme, ses quatre enfants et la traduction de Pascal pour la mission évangélique qui devait lui coûter la vie, et en quelle sorte de deuil universel deux jours durant, après la mort du Président, toutes les radios retentissaient de lamentations, d'oraisons et de liturgies funèbres qui semblaient unir l'Amérique entière en un chœur antique... Présente, passée, future, toute l'Amérique est dans ces chants de Walt Whitman. Ils m'ont plongé dans le tourbillon de forces et de bontés premières où l'éternelle jeunesse de ce peuple puise son enivrement de soi-même, ses énergies et cette extraordinaire foi dans l'homme et dans la Vie qui permet de faire exploser l'atome sans défier Dieu.

Et voilà pourquoi, sans doute en relisant la strophe « A l'Etranger » :

Etranger qui passe ! Tu ne sais pas avec quel désir ardent je te regarde...
Je prendrai garde de ne pas te perdre ;

j'ai compris, mieux qu'au long de ces cinq années, combien l'Amérique m'avait attaché, combien, le jour venu de regagner la terre où sont les miens, il m'en coûterait d'arracher à celle-ci les racines qu'hier encore, je ne savais pas y avoir poussées.

MARC CHADOURNE

Noémi

« Peut-être, après tout, l'auteur de *l'Ecclésiaste* n'a-t-il conclu à la vanité de toute chose que parce qu'il ne prenait pas assez d'exercice. »

BERTRAND RUSSELL

NOÉMI, dans l'antichambre, s'arrêta pour consulter sa montre. Vingt-cinq minutes, c'était plus qu'il n'en fallait pour atteindre Passy. Elle n'en pouvait plus d'attendre. Sa fille, cette Charlotte, qui, au bout d'un an de brouille, soudain lui téléphone, l'appelle... « Encore quelque chose de cassé : pourquoi cette hâte à me revoir ? Des soucis, ce n'est pourtant pas ça qui me manque : Martial, Maurice et tout le reste. On porte ses enfants comme un poids. » Un instant, elle sentit sa fatigue. La curiosité l'excitait. A l'inquiétude qui la travaillait depuis le matin (elle avait préféré ne rien dire à Hubert) se mêlait un plaisir amer. Elle savait bien que Charlotte ne pourrait toujours se passer d'elle.

La femme de chambre apparut.

— Si monsieur rentre avant moi, dites-lui que je serai là vers sept heures et demie. Ne touchez à rien dans le salon.

— Bien, madame.

— Et mettez un couvert de plus. Mademoiselle Silanin vient dîner. Prévenez Angèle ; je n'en ai pas le temps. Noémi arrangea son poignet de fourrure. — Il pleut toujours ?

— Madame devrait mettre son autre manteau...

Sans répondre, Noémi ouvrit la porte. Un souffle humide lui baigna le visage. L'eau tombait dru autour du perron, ruisselait sur le chèvrefeuille enroulé autour des piliers de la marquise. Il faisait noir, il faisait froid ; une odeur de feuilles pourries traînait dans les ténèbres du jardin. La petite Renault semblait collée dans la boue ; depuis quatre ans, comment tient-elle encore ? « 5 000 francs pour revoir le moteur, songea Noémi en ouvrant la portière, c'est beaucoup. » Pliée sur le siège, elle chercha le contact. Le tableau s'illumina : six heures moins vingt. L'essuie-glaces, métronome boiteux, s'était mis à battre. Au travers de la vitre, Noémi distingua la lampe électrique suspendue au-dessus de l'entrée du jardin, parmi le feuillage mort. Elle alluma ses lanternes et poussa le démarreur, en vain, à deux reprises. La pluie tambourinait sur le toit de la voiture. « C'est idiot, pensa-

t-elle irritée, je vais être en retard. » Tout à coup, le moteur partit. « Enfin ! » Elle embraya ; et dans le moment où les pneus s'arrachaient à la boue, elle entendit la porte de la maison se refermer lourdement.

Cette route sombre qui descend vers le pont de Sèvres, Noémi la connaît par cœur. Il y a vingt ans que son mari l'amena par ici pour la première fois : un voyage qu'on faisait alors en taxi ou en fiacre. En ce temps, Maurice était encore au sein ; Charlotte, son aînée de quatre ans, se montrait déjà difficile ; Martial jouait avec un alphabet en cubes. « Une maison pour les petits... » Du moins était-ce eux qui avaient servi de prétexte à Hubert Laurencier : « Je ne peux condamner ces enfants à l'air de Paris. » — « Et moi, répliquait Noémi, je ne veux pas m'enterrer chez tes parents, à Thonon. » Sèvres fournit le compromis. Oh, bien entendu, il ne s'agissait d'abord que de louer pour quatre mois d'été. Mais, en 1917, pendant une permission, Hubert, presque en cachette, avait acheté la maison. « Le plus sûr des placements », s'excusait-il. Plus tard, quand les jours difficiles étaient venus, au lieu de vendre Sèvres (pas d'acquéreur, même au coût des travaux et réparations), c'est l'appartement de Paris qu'il fallut abandonner.

Au premier tournant, Noémi fit jouer ses phares. La chaussée ruisselait ; un pan de mur, une grille close avec ses pelouses s'effacèrent dans les ténèbres. A peine les lanternes éclairent-elles le rideau liquide qui ondoie. Voici les arbres de Brimborion. Sur le trottoir, une forme courbée s'écarte des éclaboussures. En silence, la voiture plonge vers les immeubles noirs qui annoncent la route de Versailles. Là-bas, le caniveau. Une flaque plus profonde, dont l'eau rejaillit... Les yeux fermés, rien qu'au contact des roues sur le pavé, Noémi devinerait où elle est. Un grondement d'autobus la fait ralentir. Entre deux voitures, elle atteint le bout de la place et s'engage sur le pont.

Le long du parapet, des ouvriers se hâtent : c'est l'heure où les ateliers de Billancourt commencent à dégorger leur pâte humaine. Ensuite, les bureaux se videront. De cette bouche de métro, aspirante et foulante, sous sa lumière jaune, Hubert, venait de Paris, surgira. Il relèvera le col de son pardessus, il ouvrira son parapluie, il traversera la Seine, à son tour, d'un pas tranquille. « Vous me faites rire avec vos carrosses : huit cents mètres du métro à la maison, qu'est-ce que c'est ? Mettons un kilomètre, pour que Martial ne se fâche pas... » Pour peu que le temps ne soit pas trop mauvais, il rentre de son bureau à pied par l'Etoile, le bois et le quai de Boulogne : est-ce plaisir ou pénitence ? « Tu as épousé un saint », répète la mère de Noémi, la vieille Gabrielle Havard.

Soudain, pendant que l'auto suit l'avenue qui prolonge le pont de Sèvres, des images envahissent Noémi : l'appartement de Gabrielle dans un immeuble de l'avenue des Sources, à Evian ; la chienne aux mamelles pendantes qui se traîne autour du fauteuil de velours jaune ; à Thonon, la grande maison des parents Laurencier, aujourd'hui louée ; près du château de Ripaille, devant les tentes des scouts, plantées dans le vert des prairies, un Hubert affairé, heureux, chef de compagnie un peu ridicule avec sa barbe à la Henri III ; et plus bas, sur le lac, la crique ronde, bordée de sable, de racines et de grosses pierres, où Noémi connut Jean Horta, aujourd'hui son gendre, le mari de cette Charlotte que, dans quelques minutes, elle va retrouver. « Les gens de votre espèce, dit-il, penché sur la moto-godille qu'elle lui demanda de réparer, on les roule toujours. » Et c'était vrai : à le voir si sûr de soi, les mains plongées dans un carter (des mains de chirurgien, dures, habiles, qu'on lave après l'opération), il semblait à Noémi qu'elle

appartenait à une autre espèce, mal armée, faible et peut-être condamnée. Ce Horta, qui régnait sur son atelier de moteurs comme elle-même sur les comptoirs de ses ventes de charité, que l'on rencontrait, dans les rues de Thonon ou d'Evian, presque toujours seul, au volant des voitures qu'il avait construites, cet homme ingénieux, seigneur en son métier, indifférent aux racontars qui couraient sur son compte, ce personnage inattendu avait attiré Noémi. Surtout, elle aimait sa conversation : les jugements qu'il portait sur la société, ses insolences même l'amusaient. « Tu as tort, Mano, grognait Martial, de te laisser balader par ce type-là. » — « Et pourquoi donc, je te prie ? Nous sommes en vacances. »

Vavances d'affaires ; vacances d'amour : cet été-là (il y a quatre ans, songe Noémi en appuyant sur l'accélérateur), elle s'était déjà délivrée de Pierre Galard. Qu'un Horta, hier inconnu, lui fît la cour sans rien exiger la distrayait. Il était trop intelligent, ses relations à Paris différaient trop de celles des Laurencier pour qu'on ne fût pas tenté de lui faire certaines confidences. Demain, on ne le verrait plus. Intrigant ? Certes. Aventurier ? Peut-être. Il semblait pénétrer vos secrets et ne livrait que pièce par pièce la monnaie de son propre passé. Il avait quinze ans de plus que Charlotte. « Pouvais-je accepter ce mariage ? Non, bien sûr, se répète Noémi pour la millième fois, non et non. » Et, pour la millième fois, elle se sent atteinte par les relents d'une colère humiliante. Le pire, dans cet orage, avait été d'entendre Martial : « C'est ta faute, Mano. Je te l'avais bien dit. » Au bout de peu de temps, il avait fallu l'admettre : Charlotte était folle de Horta.

Une masse sombre barre l'avenue. Noémi a freiné ; elle débraye, contourne l'obstacle, un camion à remorque. Dans la boîte de vitesses, un engrenage résiste et grince : est-ce la main de Noémi, habituellement si sûre, qui se crispe sur le levier ? Peur ? Elle ? Peur de quoi ? De revoir Jean Horta ? D'abord il ne sera peut-être pas là. « Il l'a abandonnée, imagine-t-elle tout à coup. Pardi, voilà ce que Charlotte ne voulait pas me dire au téléphone. » Dans le même instant, une joie honteuse la pénètre, une joie qu'elle chasse et qui revient aussitôt.

Porte de Saint-Cloud : un signal arrête les voitures. Noémi fait descendre la glace et respire une bouffée d'air humide. Sur l'asphalte balayée par la pluie, des enseignes au néon allongent leurs reflets. Un cycliste à pèlerine ruisselante se faufile entre les taxis. « Abandonnée ; sans un sou ; deux enfants. Pauvre Charlotte ! Pourquoi ne m'a-t-elle pas écoutée ? » Parce qu'elle n'en fait jamais qu'à sa tête. A dix-neuf ans, déjà, elle tempêtait quand son père lui refusait de l'argent, lui conseillait de ne pas être si cavalière, de ne pas effrayer les hommes. Honnête, mais trop de tempérament pour une femme. « Si vous me brimez, menaçait-elle, j'épouse n'importe qui. » Horta n'était pas n'importe qui.

— Ben quoi ? Ça roupille là-dedans ?

Autour de la Renault, les voitures s'étaient remises en mouvement. Noémi fonça le long du refuge, vers la rue Michel-Ange. Une terrasse de café avec ses tables vides, éclaboussées de pluie, défila rapidement. La rue était quasi-déserte. De la boue gicla sous les pneus. « Oui, pauvre petite, poursuit Noémi, quand finira-t-elle de payer son erreur ? » On avait fait l'impossible pour empêcher ce mariage. « Horta ne mettra plus les pieds chez nous. » — « Soit : vous ne me verrez pas non plus. » Hubert était d'avis de composer. « Qu'ils aillent au diable tous les deux », avait décidé Noémi. Au bout de neuf mois, on apprenait la naissance d'un garçon.

Sous le viaduc du boulevard Exelmans, un agent, capuchon sur la tête, attend la fin du déluge. Un instant, le bruit des roues change ; la voiture ralentit, replonge dans la pluie. « Et aussi, se demande Noémi, comment

une fille aussi avide que Charlotte, aussi résolue qu'elle l'était à tirer du mariage des joies substantielles, comment a-t-elle été choisir pour époux un homme évidemment promis aux aventures ? » Il n'y a pas que des combinaisons qui tournent bien. Un an plus tard, Horta s'était vu contraint de prendre le large. Réfugiée à Sèvres, avec son marmot, Charlotte souffrait le martyre. C'était elle qui avait engagé l'action en divorce. Engagé seulement : six mois après, en secret, elle s'est mise à revoir Jean Horta. Quelle scène, quand elle avoua qu'elle était enceinte. « De cette fripouille ? » — « Au moins, ce n'est pas un impuissant. » C'était après le déjeuner, dans le salon du premier étage. Une gifle ? Oui, Noémi a giflé Charlotte. Et Charlotte, devenue cramoisie, lui a jeté sa tasse de café au visage ; l'après-midi même, elle quittait Sèvres, courait retrouver son Horta. De divorce, plus question. « Sauf accident, calcule Noémi, le second gosse a dû naître au mois de mars. »

De nouveau, par-dessus la glace baissée, elle aspire la nuit pluvieuse, se penche. Un autobus la double. Sans y prendre garde, aurait-elle passé la place d'Auteuil ? Elle s'arrête devant l'étalage d'un épicier.

— La rue La Fontaine, s'il vous plaît ?

A droite, ensuite à gauche... Bon. Noémi tourne deux fois, vérifie le nom au passage, baisse l'autre glace afin de lire les numéros des maisons : 96, 84, 70, 68 *bis*... Voilà : une façade neuve qu'elle contemple un instant comme le portrait d'un être dont elle ne sait rien. Elle remonte les glaces, coupe le contact, met les feux de position. Le temps de franchir une grille, sous une lanterne en fer forgé, d'aviser la loge du concierge :

— Madame Horta ?

— A gauche, dans le square : l'appartement du rez-de-chaussée.

Dans le vestibule, Noémi s'arrêta et fit tomber les gouttes suspendues au poil de son manteau. Une lumière crue inonde les plaques de marbre, le carrelage ocre, les jardinières de plantes vertes. Là-bas, en face de l'ascenseur, une seule porte, de bois plein, à poignées de laiton. « Allons-y, décida Noémi. Nous verrons bien... » La gorge serrée, elle franchit les dix derniers mètres, composa son visage, sonna et attendit qu'un pas sourd, de l'autre côté de la porte, approchât. Madame Horta ? Oui, c'était ici. Un jeune domestique en veste de toile s'effaça. L'antichambre était blanche, avec un miroir au-dessus du canapé gris et un épais tapis sombre. A gauche, une porte s'ouvrit. Charlotte entrait en coup de vent.

— Ah ! te voilà, Mano...

— Eh bien... oui.

Allait-on l'embrasser ? Cette enfant aux cheveux rebelles, au visage en feu, qui se précipite vers vous au bout d'un an, comme si chaque jour on n'avait cessé de se voir...

— Tu es trempée : tu vas me faire le plaisir d'enlever ce manteau. Antoine, prenez cela, donnez-le à Hortense, qu'elle le fasse sécher. Impossible de résister. Après le manteau, il fallut livrer le chapeau. — Entre. Qu'attends-tu ?

Le salon, surchauffé, n'était éclairé que par deux appliques de cristal. Un tapis, tête de nègre, prolongeait celui de l'antichambre et s'étendait, par une baie ouverte, dans une autre pièce un peu moins grande. Charlotte fit jouer des commutateurs. Un plafonnier s'illumina, puis une vitrine ; les appliques s'éteignirent. A la fin, seules restèrent allumées la vitrine, une

lampe à longue tige dressée près du divan et, au fond, sur une desserte, une amphore transparente.

— Quel temps épouvantable, répétait Charlotte. Veux-tu qu'on te serve une tasse de thé ? Bien sûr. Du thé, Antoine, et un peu de pain de Corinthe ; vous savez, la boîte de ce matin...

Le jeune domestique disparut. Pas de cheminées ici, remarque Noémi : des murs blanc-crème, presque nus ; deux ou trois vases dans la vitrine ; immeuble neuf, installation récente. Elle s'assit au bout du divan. « Il n'y a que trois mois, expliquait Charlotte, que nous avons pris cet appartement. C'est à peine installé, comme tu vois... »

Charlotte a dit : *nous*. « *Nous* avons pris... *notre* adresse... » Une nouvelle rupture avec Horta, pas de signe jusqu'à présent. « Jean désirait... Jean tient beaucoup... Tu comprends... » Oui, Noémi le comprend : c'est de lui toujours qu'il s'agit ; lui seul qui règle cette existence ; lui qui habite quelque part, derrière cette cloison, une grande chambre où Charlotte ira le rejoindre tout à l'heure. Au mur, une gouache le représente, de profil, en casquette et knickerbockers.

— Qui a fait cela ?

— Un ami, à Biarritz... Tu l'as reconnu ?

— Mon Dieu, je ne suppose pas qu'il ait *tellement* changé... — « En quatre ans, change-t-on beaucoup ? Tout dépend de l'âge, songe Noémi en redressant la taille. Peut-être est-ce moi qui aurai le plus vieilli... » — Tes enfants vont bien ?

— Très bien. Désires-tu les voir ?

— J'avoue que je serais curieuse de faire connaissance du dernier.

— Yveline ?

Plantée dans ses souliers plats (« Tu ne peux donc pas t'asseoir », a envie de répéter Noémi, comme jadis à l'enfant agitée qui vous harcelait de questions), un pouce accroché à la ceinture de cuir rouge qui serre sa jupe de tricot et accentue la saillie de ses hanches, Charlotte a l'air d'examiner une position conquise. Pour l'instant, explique-t-elle, on est en train de baigner les enfants. « Dès qu'ils seront présentables, si tu veux leur rendre visite... » Ses yeux brillent. Ne parlerait-elle si vite que pour mieux cacher, elle aussi, son malaise ?

— Voilà le thé.

Pendant qu'on installe le plateau, les regards de Noémi se remettent à errer. Peu de meubles, mais beaux : des meubles modernes, coûteux, comme il s'en vend chez les décorateurs du faubourg Saint-Honoré. Un immense poste de radio. Avec ce jeune valet de chambre, deux ou trois domestiques sans doute dans l'appartement. Loyer : 20 ou 25 000 francs au moins. Le portrait de Jean Horta fait à Biarritz... Il y a dix-huit mois, quand Charlotte vivait réfugiée à Sèvres, avec son premier enfant, quelles misères, quels expédients n'a-t-elle pas laissé deviner ? Par quelles voies secrètes Horta a-t-il remonté la pente ? « A moins que ce soit elle, se demande Noémi, qui s'est débrouillée... Comment font les gens pour trouver de l'argent ? »

— Tu aimes toujours le citron, Mano ?

— Oui.

— Pas trop fort, le thé ?

— Pas trop fort.

— Bois vite, pendant que c'est bouillant. Je vais te beurrer une tranche de ce gâteau.

Assise à côté de sa mère, sur le divan, Charlotte avait repris son air « bon petit diable », celui des jours où tout cédait à ses caprices. De biais, Noémi

observa son profil garçonnier, sa pommette marquée de taches de rousseur, sa mâchoire qui se gonflait. Un sourire forcé flottait sur ses lèvres.

— Tu as dû être étonnée, ce matin, en entendant ma voix ?

« Nous y voilà », pensa Noémi, sur la défensive.

— Un peu.

— Pas plus que ça ?

Noémi hésita un instant.

— Non.

— Tu t'es dit, je parie, que j'étais de nouveau dans le pétrin ?

Lentement, Noémi haussa les épaules. Charlotte finissait de beurrer une tranche de gâteau. Toute ironie avait disparu de son visage. L'œil fixé sur la pointe du couteau, elle paraissait se concentrer sous l'empire d'un pouvoir invisible. « Tout de même, pensa Noémi, cette petite ne m'a pas fait venir chez elle pour m'offrir le thé. » L'accent de sa voix, le matin, sa hâte, ce coup de téléphone après un an de silence n'étaient pas un effet du hasard.

— En fait, reprit Charlotte, tout va bien chez nous. Beaucoup mieux que je n'osais l'espérer. Jean est extraordinaire. Ses amortisseurs, tu te souviens ? Il a vendu le brevet. Et, le mois dernier, on lui a signé un nouveau contrat pour le transport du courrier par avion. — Elle glissa un coup d'œil du côté de Noémi. — Enfin, nous sommes tout à fait tranquilles maintenant.

— Félicitations sincères.

— Oh ! je t'en prie...

D'un mouvement brusque, Charlotte repoussa sur la table sa tasse vide. « Toujours irritable, remarqua Noémi. Elle n'a pas changé. » A grand'peine, jadis, elle avait obtenu de Charlotte qu'elle suivît les cours des Hautes Études Commerciales. « Avec ton père, tu ne dois compter que sur toi-même. Les maris ne courent pas les rues. Il faut avoir un métier. » L'enfant, impatiente, avait d'autres projets : Horta était son choix, son homme.

— Une cigarette ?

D'un geste, Noémi refuse. Charlotte a ouvert une boîte blanche ; elle presse le bouton d'un briquet, allume et tire une bouffée.

— Jean, poursuit-elle, regrettait presque autant que moi de n'avoir pas encore pu te montrer notre fille. Il t'admire beaucoup, tu le sais... Depuis six mois, il n'y avait vraiment plus aucune raison de ne pas nous revoir. Mais aujourd'hui...

— Pourquoi aujourd'hui ?

Charlotte détourna les yeux.

— Il ne s'agit pas de nous. Il s'agit de Maurice.

Noémi s'attendait si peu à entendre le nom de son second fils, que pendant plusieurs secondes il lui sembla qu'on l'avait frappée.

— Maurice ? Qu'est-ce qu'il a fait, Maurice ?

Trois heures auparavant, dans la maison de Sèvres, elle l'a rencontré qui descendait à la cuisine pour y préparer un pot de colle. Tout le jour, enfermé au second étage, dans son atelier, il travaille à ses tableaux. La nuit venue, il a dû gagner, comme chaque soir, le métro du pont de Sèvres. Impossible d'évoquer la personne de ce garçon sans qu'elle se dilue aussitôt en une ombre insaisissable.

— Tu te souviens qu'il a passé le conseil de révision au mois de juin dernier ?

— Oui.

— Il a été réformé.

— Oui, bien entendu.

— Eh bien, cette réforme n'est pas régulière.

— Pas régulière ?

— Il y a eu des fraudes.

— Mais c'est absurde ! — Ce fils qu'on accuse, Noémi en revoit la silhouette longue et frêle, le visage maigre, les joues creuses ; elle a beau lui reprocher d'être douillet, ses maux d'estomac, tout de même, ne sont pas imaginaires. — Tu sais bien qu'il est malade.

— Malade ou non, il a payé un médecin : un médecin qui siégeait au Conseil.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il nous l'a dit.

— Maurice ?

— Oui.

— Quand ?

Charlotte fit un geste.

— Nous l'avons toujours su.

Toujours... Ce que Maurice cachait à sa mère, Charlotte et Jean Horta le savaient. Ils étaient ses confidents. Oh ! certes, Noémi s'en doutait : Maurice était resté en relations avec eux.

— Vous le voyez souvent ? dit-elle d'une voix blanche.

— De temps en temps. Tu ne vas pas te fâcher, Mano ? Etre jalouse ?

Dans le cerveau de Noémi, un rouet s'était mis à tourner.

— Payé un médecin, répéta-t-elle machinalement. Et alors ?

— Eh bien, c'est ici que l'histoire devient vraiment ennuyeuse. Ce médecin a été arrêté hier.

— Mon Dieu... — Dans la pénombre, un radiateur chuinta. Noémi sentit sa poitrine se contracter. — C'est certain, tout ça ?

— Malheureusement, dit Charlotte d'une voix rauque. Elle toussa et jeta le bout de sa cigarette dans une tasse, où on l'entendit grésiller. Nous en avons été avertis hier soir.

— Maurice est au courant ?

— Pas que je sache. Du moins, nous ne lui avons rien dit. Il nous paraissait préférable de te parler d'abord.

« C'est bien ce que je pensais, se dit Noémi. Quand les affaires se gâtent, on vient me chercher. » Ses ongles s'étaient enfoncés dans la paume de sa main. Souvent, il lui semble que ses enfants détruisent à plaisir le grand rêve de bonheur qu'elle s'est forgé pour eux. Jadis, le coup de tête de Charlotte ; hier, les maîtresses de Martial ; aujourd'hui, la folie de Maurice... « Se moquer de tout, sauf de sa peinture, passe encore. Mais se fourrer là-dedans... » Etait-elle seule raisonnable dans un monde d'insensés ? Elle releva la tête et sentit comme une décharge électrique. Au fond du salon, Jean Horta passait devant l'amphore éclairée. Le tapis étouffait le bruit de ses pas. Il s'avançait à contre-jour. Arrivé au bord de la zone de lumière que dessinait la lampe autour de la table à thé, il s'arrêta.

— Je ne vous dérange pas ? — Quelques secondes s'écoulèrent avant que Noémi pût reprendre sa respiration. Horta... Vraiment, avait-elle cru ne jamais le revoir ? Elle se raidit : ce silence l'opprimait. — J'espère, madame, reprit Horta, que vous ne m'en voulez pas d'avoir encouragé Charlotte à vous téléphoner ?

Cette voix, comment Noémi l'eût-elle oubliée ? La même voix qui, naguère, à Thonon, la tenait captive : « Les gens de votre espèce, on les roule toujours... » Une voix au timbre chaud, insinuante, et qui, dans ses inflexions, retient on ne sait quelle force d'ironie passionnée. « Pourquoi ne te recon-

cilies-tu pas avec lui ? interrogeait Hubert. Il est ton gendre, tu n'y changeras rien. » Elle osa lever les yeux. Il se tenait là, paisible, souriant, dans un costume d'excellente coupe, un veston croisé gris sombre, dont le haut demeurait déboutonné. « Je devrais lui tendre la main, pensa Noémi, je suis ridicule. » Il ne semblait pas remarquer ce qui la gênait. Un bras pendant, l'autre replié, il avait passé quatre doigts dans la poche de son veston ; le coin d'un mouchoir en soie sortait du poignet de sa chemise, marqué d'un bouton de pierre bleue. Un col bas dégageait sa gorge. Le visage glabre et massif, surplombé par la voûte épaisse des sourcils, les yeux noirs n'exprimaient que l'attention la plus déférente. Noémi eut le courage de n'en pas détourner les regards.

— Vous êtes absolument certain de ce que Charlotte vient de m'apprendre ? — Dans le mouvement de tête que fit Horta, un peu de lumière caressa ses tempes grisonnantes. « Il doit être bien près de la quarantaine », se dit Noémi. Elle se redressa, essaya de rassembler ses pensées. Tout ce qu'elle avait entendu depuis quelques minutes lui paraissait insensé. Depuis quatre ans, elle était brouillée avec son gendre, depuis un an avec sa fille. « Si Charlotte m'appelle, n'avait-elle cessé de se répéter depuis le matin, c'est que cela va mal chez elle. » Mais ce n'était pas Charlotte, ni Horta qui étaient en cause. C'était Maurice, le plus effacé de ses enfants. Elle avait tout imaginé, sauf cela. Ou plutôt elle ne l'imaginait pas encore. L'émotion d'affronter Horta, un afflux de souvenirs, de rancunes, de soupçons et de craintes ajoutaient au tumulte de son cœur, à la paralysie de son esprit. — Vous êtes sûr de ce que vous dites ?

— Oui.

— Mais alors ?

Horta, imperceptiblement, arqua les sourcils.

— Alors, il y a que la justice se trouve aujourd'hui devant une affaire de réformes frauduleuses.

Les deux derniers mots glacèrent Noémi. Elle entrevit un tribunal, des juges, des agents de la Sûreté arrivant à Sèvres : qu'on pût arrêter son fils, un des êtres qui vivent auprès d'elle, cette idée l'affolait, lui semblait monstrueuse. Elle se révolta.

— Si quelqu'un est coupable, c'est ce médecin. Ce n'est pas Maurice. Maurice est malade, je vous le répète : malade ou fou.

Elle avait beau parler, ses paroles sonnaient faux. Horta, du bout de son soulier, frottait le tapis.

— Là n'est pas la question, reprit-il de sa voix la plus enveloppante. La question est de savoir ce que le docteur Carbon dira de ses clients.

— Il s'appelle Carbon ?

— Oui. Je le connais un peu. Je me suis trouvé en relations avec lui, l'an dernier... Oh ! bien par hasard, ajouta-t-il avec un sourire qui s'évanouit aussitôt. — Noémi le considérait anxieusement. Son teint était mat. Sur l'arête du nez, une déviation étrange témoigne d'un accident de jeunesse ; des deux côtés du front, une sorte de golfe creusait la masse noire, épaisse et lisse de ses cheveux. — Autant que je le peux imaginer, poursuivit-il, le bonhomme n'a dû laisser subsister aucun papier superflu. Mais on peut parler ou ne pas parler. Citer des noms ou n'en pas citer.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? cria Noémi.

Elle se sentait furieuse et angoissée : on l'avait attirée dans un traquenard. Pliée au bord du divan, le dos rond, Charlotte avait l'air de souffrir.

— Je ne suggère pas que vous puissiez faire grand chose vous-même, dit Horta sur un ton d'extrême courtoisie. Vous vous emballez.

— Je ne m'emballe pas, je vous écoute.

Horta se remit à sourire. Son calme exaspérait Noémi.

— Je n'ai pas eu l'occasion d'être entendu de vous depuis quelques années : croyez d'ailleurs que tout le regret est pour moi. — Du bout de la langue, il s'humecta les lèvres. — Pour en revenir à votre fils, l'enquête n'est même pas commencée. En outre, je vous l'indiquais il y a un instant, je connais un peu le docteur Carbon. Sans doute ne serait-il pas impossible de l'atteindre...

— Et ensuite ? questionna-t-elle avidement.

Quelle honte, trahir son désarroi... Horta la laissait trembler.

— Nous verrons, dit-il en cherchant son regard. — Elle baissa les paupières, ne pouvant supporter le sourire de cet homme. — Nous aviserons, selon les circonstances. Pour le moment, je ne voulais que vous avertir du danger... Et m'assurer, bien entendu — il chercha ses mots — que vous ne me désavoueriez pas au cas où je pourrais me rendre utile.

Le désavouer ? Exactement, que voulait-il ? Le désavouer, s'il s'occupait de Maurice ?

— Je vous comprends mal, balbutia Noémi.

— C'est pourtant bien simple. Si vous préférez que je ne fasse rien...

— Comment voulez-vous que je le sache ? Tout cela est si subit. Laissez-moi réfléchir.

Une sorte de colère envahissait Noémi ; en même temps son esprit continuait à vaciller. Maurice, non, ce n'était pas croyable... Et ce Horta, qu'elle eût mieux aimé ne pas revoir, ce Horta qui lui offrait tout à coup ses services... Il venait de reculer.

— Je m'excuse, dit-il, d'avoir interrompu votre conversation avec Charlotte.

Noémi, suffoquée, secoua la tête. Derrière les rideaux tirés, on entendait la pluie battre les volets. « Ma pauvre Mano... » murmura Charlotte en posant une main sur la main de sa mère. Horta, cérémonieusement, s'inclina, tourna. L'instant d'après il avait disparu.

■ ■ ■

Maurice, malheureux enfant, où traînes-tu en ce moment ? A Montparnasse peut-être ou du côté des Ternes. Quels sont les compagnons de tes soirées ? Une seule fois, l'an dernier, Noémi s'en souvient encore, alors qu'elle entrait dans un bar des Champs-Elysées, elle aperçut son fils derrière la vitre d'un bar très modeste : causant avec lui, un jeune homme à lunettes et une femme en cheveux, vêtue d'un cache-poussière gris. « Mes amis, a-t-il déclaré un jour à Martial, ne t'intéresseraient pas. » Jamais il ne dîne à la maison : une tasse de café, un pot de yaourt, un tilleul-menthe lui suffisent. « Les repas m'ennuient » prétend ce garçon singulier. A la longue, Noémi a renoncé à rien savoir de son existence. Mais on ne garde pas toujours des cadavres dans une malle.

Ce Carbon, où l'avait-il trouvé ? « Avouera-t-il cette nuit quand je l'interrogerai ? » Si bouleversée que fût encore Noémi, elle savait qu'il lui faudrait d'abord se contenir. « Mademoiselle Silanin est arrivée à sept heures, lui avait dit la femme de chambre en la voyant rentrer. Monsieur est avec elle. » Inutile de se précipiter. « Je ne pourrai parler à Hubert qu'après le départ

de Laure. » Elle était allée tout droit dans son cabinet de toilette. Longuement, comme on efface de la boue, elle s'était lavé le cou, le visage, les bras. Elle avait frotté d'eau de Cologne son front et ses tempes. Peu à peu, il lui semblait remonter du gouffre où l'avait jetée son étourdissement.

Sur le lit, où elle couche seule (Hubert habite la pièce voisine), une vieille robe est étalée. « J'ai oublié de la donner à Laure pour son comptoir. » Le surlendemain, s'ouvre le « Marché aux Puces », que Noémi organise deux fois l'an. « Avec tout ça, pensa-t-elle, je n'ai pas eu le temps de lire ce que raconte Bourdillaz... » La lettre était là, pliée dans un des coins du sous-main : une lettre expliquant ce qu'il serait possible d'emprunter en seconde hypothèque sur la maison de Thonon : « Trois fois rien », avait dit Hubert, en la tendant à Noémi. Ainsi, tous les papiers d'affaires, les factures, les réclamations arrivaient entre ses mains. Il y en a deux tiroirs dans le secrétaire : des notes du couvreur (on est en procès avec lui), des lettres de fournisseurs, le dossier de la Banque Immobilière, un autre dossier d'avances sur titres, des feuilles d'impôts, des avis d'amendes, toutes les pièces du débat quotidien, les témoignages de la lutte, chaque année plus difficile, que mène Noémi contre vents et marées.

« Et ce Maurice par là-dessus..., songea-t-elle, excédée. J'avais bien besoin de cela. » De temps en temps, son estomac se contractait. « Où chercher du secours ? » Machinalement, elle a ouvert son livre d'adresses. « Marbeau, Mérienne, Maleyssie, lit-elle sur la page qui s'offre, Matelot (le Petit), Misrachi, Modène (Pr. de), Montfort (L. de), Maurois, Michodière, Miron, Michel-Lacour (madame Paul)... » Evidemment, il y a Paul Michel-Lacour qui est avocat. Lui parler de cette affaire gênait affreusement Noémi. « Sa femme saura tout. » Elle referma le livre et regarda le mur fixement. Seule la figure trouble de Horta revenait flotter devant ses yeux. « J'ai quarante-six ans, je ne l'intéresse plus. Mais alors, que veut-il ? » Demain, rien que pour parler à un ami, elle téléphonerait à Pierre Galard.

Soudain, elle tendit l'oreille : dehors, sur la côte, une auto changeait de vitesse ; le moteur reprenait, des roues écrasaient la terre mouillée du jardin. « Voilà Martial qui rentre : on va dîner. » Une portière claqua, puis la porte de la maison. Noémi remit ses bagues, ajusta sa robe. De loin, la glace de la cheminée lui renvoya l'image d'une femme à la taille élancée, au port majestueux, aux magnifiques cheveux châtains, tirant sur l'acajou. Ses nerfs tendus lui faisaient mal ; et la crainte du désastre commençait à la ronger.

— C'est vous, Mano ?

Le salon, tous lustres allumés, était sens dessus dessous. Laure Silanin surgit d'une montagne de colis.

— Bonsoir, mon petit. — Noémi lui tendit les deux mains : elle était douce et timide, on avait envie de l'embrasser. — Pas trop fatiguée ?

— Je suis morte. J'ai fait trente paquets.

Contre le mur, des caisses de carton s'empilaient. Une boule de ficelle était déroulée sur la table.

— Hubert ne vous aide pas ?

— Je prépare des étiquettes, cria Hubert, de la pièce voisine.

— Ah ! c'est bien... Et Martial ?

Carré sur une chaise, dans le bureau où travaillait son père, les jambes écartées, Martial tirait les genoux de ses pantalons.

— Alors, ça boume dans ton usine ?

— Nous n'attendions que toi pour nous aider, répliqua Noémi sèchement. — Et se tournant vers Hubert. — Ça va les étiquettes ?

— Plus qu'une dizaine à terminer.

— Allons, tant mieux... fit Martial. Ce marché aux puces est un des fléaux de la France.

Toutes les femmes, prétend-il, deviennent inabordables à la saison des ventes de charité. A déjeuner, il s'est plaint que Nita Chauvaud (chargée par Noémi, comme Laure, de tenir un comptoir) voulût lui faire écrire des enveloppes. Et sans doute n'est-ce pas pour écrire des enveloppes qu'il va lui rendre visite si fréquemment. « Peut-être a-t-il une garçonnière, pensa Noémi. Peut-être en sort-il à l'instant... » Elle eut envie d'empoigner son fils aux épaules. « Mon vieux, il est temps que ça cesse, toutes ces bêtises... » Ce n'était pas le moment. Laure rentrait.

— Bonsoir, beauté, dit Martial.

Il ne s'était pas levé. « Quels mufles, les jeunes gens... » songea Noémi. Elle aimait Martial. Elle admirait son élégance et ses succès. « Le plus réussi de mes enfants », dit-elle parfois avec un sourire de fierté. N'était-ce pas lui qui, le premier, l'avait rajeunie en remplaçant « maman » ou « maman Noémi » par « Mano » ? « Tout de même, cette façon de traiter la petite Laure... Elle a beau l'adorer, un jour elle se froissera. »

— Votre robe est ravissante, déclarait le séducteur.

— Si vous m'aviez vue tantôt...

— Je ne vous ai pas vue, Dieu me garde. Et je meurs de faim. Pas de porto dans votre usine, pas le moindre pichet ?

— Il est huit heures vingt, coupa Noémi.

A table, elle mange son potage sans prononcer un mot.

— Qu'y a-t-il à dîner ? interrogea Hubert.

— Je ne sais pas au juste, j'ai eu tant à faire...

— Vous voyez, Laure, comme on est maltraité chez soi. Ne vous mariez jamais.

Il plaisantait, bien sûr, pauvre Hubert ; et ses plaisanteries avaient la transparence innocente de ses yeux. « Vous savez, disait Nita Chauvaud, la peste, que votre mari est encore très bel homme. » Beau ? Si l'on veut... Plutôt grand, il est resté droit, il n'a pas pris de graisse, au contraire : à cela, du moins, ses longues marches sont bonnes. Point de coquetterie, certes : des vêtements un peu démodés. Mais une propreté scrupuleuse, un col net, une barbe au poil gris, dru, méticuleusement soigné ; une mèche de cheveux flottante qui ne dépare pas le front. Que reste-t-il pourtant chez ce quinquagénaire aux pommettes saillantes, aux cheveux clairsemés, de l'époux que jadis Noémi accepta ? Le regard bleu, presque enfantin (rien d'étonnant qu'il soit si heureux avec ses scouts), l'air de bienveillance inépuisable d'un Christ à la Cène. L'âge, dirait-on, l'a désincarné.

— Ne l'écoutez pas, Laure, il serait trop content que vous lui répondiez.

Des enfants, oui, voilà ce qu'ils étaient : tout juste capables de se faire des niches pendant qu'elle se débattait avec la réalité. Et comme Martial, sur un ton railleur, observait qu' « en temps de marché aux puces, il faut s'attendre aux pires calamités », elle sentit monter un désir étrange de lui chercher querelle. « Mes ventes de charité ! » Ne comprend-il donc pas, ce jeune insouciant, tout ce qu'il leur doit : l'amitié de Georges Silanin, une place où il gagne sa vie, la présence ici même de cette petite Laure dont il fera ce qu'il veut. » Où en serions-nous si je n'avais pas trimé pour maintenir

nos relations ? Il ne viendrait plus personne chez nous. Et peut-être serions-nous retirés à Thonon. » Retraite : le mot seul lui était odieux.

— J'ai vu madame de Blancafort, dit Laure : elle nous garantit une véritable basse-cour de poulets froids pour notre buffet.

La vieille chipie : c'était bien le moins avec tous ses millions.

— Et Carlhès ?

— Papa lui a téléphoné : naturellement, il marche.

— Il fera des dessins, samedi ?

— Au moins cinq ou six.

— Ça c'est gentil. Il peut nous rapporter beaucoup d'argent.

— Taïaut, taïaut, fit Martial. A qui le tour ?

Les yeux baissés, Laure coupait un morceau de poisson. Avec son visage un peu trop maigre, encadré par deux grappes de cheveux bruns, elle manquait d'éclat. « Sa bouche est charmante, jugeait Noémi, mais elle s'arrange mal. Ce ne sont pourtant pas les moyens d'acheter des robes qui lui manquent. » Un an aparavant, Noémi avait décidé que cette fille riche et visiblement séduite deviendrait la femme de Martial. Elle voulait ce mariage, elle en avait besoin. « Impossible de soutenir longtemps encore notre train de vie. » Soudain, la pensée de Maurice l'assaillit. « Si le scandale éclate, tout est perdu. » L'angoisse, cette fois, fut si vive qu'elle s'arrêta de manger.

— Tu es pâle, remarque Hubert.

Elle se force à sourire.

— C'est que je n'ai pas eu le temps de me remettre du rouge.

— Tu finiras par t'éreinter...

— Laisse-la donc, railla Martial. Mano adore ça. Toutes les femmes adorent ça.

Le blanc-bec, qu'en sait-il ? Que connaît-il de l'existence ? Ce qu'en connaît un jeune homme qui n'a eu de problèmes à résoudre qu'à l'Ecole des Mines. « Beaucoup de facilité », estimait Silanin. On naît, on fait ses études, ses frasques ; on est nourri et logé par ses parents. De petits appointements aux « Phosphates du Djebel » : de quoi entretenir l'auto, payer les cocktails et quelques sorties. Avec ça, une confiance excessive en son étoile. « Je suis injuste, corrigea Noémi aussitôt. Il est franc, il a le sens de l'ordre, il veut réussir. » Les mains nouées derrière le dossier de sa chaise, Martial avait engagé avec Laure, par-dessus la table, un dialogue. Son vocabulaire s'était curieusement modifié depuis quelques années. Au jargon d'étudiant (« c'est formidable, c'est cornecul, c'est bolide »), il a substitué, par une sorte de snobisme à rebours, un argot imité de la pègre, dont il abuse un peu, comme pour mieux prouver qu'il appartient assez au « monde » pour n'être pas dupe de son langage. « Ma jolie... », disait-il. Mais Noémi n'écoute plus. Elle entend résonner, au fond de ses oreilles, la voix de Horta : « La question est de savoir ce que le docteur Carbon dira de ses clients. On peut parler ou ne pas parler. Prononcer des noms ou n'en pas prononcer. » Et si celui de Maurice figurait sur une fiche... Elle imagina des policiers fouillant une armoire, des tiroirs bouleversés, un classeur éventré. On convoquait Maurice, on livrait sa photographie aux journaux. « Non, ce n'est pas possible. Tout à l'heure, il me dira que je suis folle. »

— Tu ne manges pas ?

— Je n'ai pas faim.

Elle s'était mise à déchiqueter un bout de pain. « Et si c'est vrai, malgré tout ? Comment le tirer de là ? » Car c'était vrai, elle le sentait, elle le savait. Un frisson lui descendit le long du dos.

— Vous ne trouvez pas qu'il fait froid dans cette salle à manger ?

Hubert s'inquiéta. Il pria la servante de préparer une flambée. Noémi avait dû s'enrhumer, l'après-midi, en faisant ses courses.

— Vous devriez, suggéra Laure, prendre un cachet d'aspirine.

— Ou un coup de rouge, dit Martial. Pour une fois que le bourgogne est potable...

Le coin de ses paupières légèrement plissé, une lueur malicieuse brillant au fond des yeux, il avait l'air de ne vous voir qu'à travers une brume de souvenirs charmants. « Si tu savais, belle beauté, semble-t-il dire à Laure, ce que je faisais avant le dîner... Ce que nous ferons peut-être ensemble plus tard, quand j'aurai le temps de m'occuper de toi. » Il était à son aise ici, comme il devait l'être dans la chambre de sa maîtresse ou sur le tabouret d'un bar : une main posée à plat sur la nappe, l'autre jouant avec un cure-dent ; prêt à donner à ceux qu'il croit dignes de sa compagnie une affection cordiale ; content, la tête haute. « Il a les cheveux plantés comme son père », remarqua Noémi en regardant la raie basse qui s'infléchit au-dessus de son oreille. De nouveau, elle se mit à souffrir : elle sentait le poids des années.

Dans la cheminée du bureau, le feu était allumé.

— Installe-toi là devant, conseilla Hubert. Laure va faire la jeune fille de la maison.

Sauf Martial, personne ne prenait de café le soir. Noémi repoussa la tasse d'infusion qu'on lui offrait — quelle fadeur — et réclama un demi-verre d'anisette. A peine y avait-elle goûté, la sonnerie du téléphone retentit. Elle s'empara du récepteur, reconnu la voix de Nita Chauvaud. — « C'est vous, ma chérie ? » — « Oui. » — « Vous allez bien depuis tout à l'heure ? » — « Pas mal, merci. » Pendant quelques minutes. Nita l'entretint d'une « reconnaissance » faite, rue La Boétie, dans la salle où devait avoir lieu la vente du surlendemain. Elle parlait comme un oiseau chante, sur une ou deux notes claires et hautes, toujours les mêmes, et quoi qu'elle eût à dire, le disait vite, sur un ton d'excitation frivole. « Pourquoi me raconte-t-elle tout ça ? se demandait Noémi. Elle sait que je le sais. » A la fin, le nom de Martial émergea de son bavardage.

— Je vous le passe.

Elle détacha l'oreille du récepteur et fit un signe à Martial, qui sortit : un autre poste se trouvait à l'extérieur du bureau. « Ne peut-elle donc rester trois heures sans lui parler ? pensait Noémi. Et ici, en ce moment... » Elle jeta un coup d'œil vers Laure, qui affectait de relire les étiquettes sur la table.

— J'ai encore une robe à vous donner, dit-elle en se levant. Je vais la chercher.

— Oh ! Mano, protesta Laure faiblement...

Noémi, déjà, refermait la porte. Appuyé de l'épaule au mur, dans un coin du palier, les pieds croisés, Martial tenait à deux mains le cornet du téléphone. Il ne répondait à Nita, de temps en temps, que par un bruit de gorge, un « oui » condescendant, un petit rire aussitôt étouffé. « Il est encore assez jeune, pensa Noémi en gravissant l'escalier, pour croire que tout se passera éternellement selon ses désirs. » Parvenue à l'étage supérieur, au lieu d'aller dans sa chambre, elle se dirigea, sans trop savoir à quel mobile elle obéissait, vers l'atelier de Maurice. Ce n'était pas un endroit où elle entrât souvent. Mais ce soir-là, il l'attirait : rien, semblait-il, ne pouvait lui être plus pénible que de subir passivement la compagnie des siens. « Pourvu que Laure s'en aille tôt... » Quand la porte s'ouvrit, une odeur composite

de vernis, de produits chimiques et de crasse lui monta au nez. A tâtons, elle trouva le commutateur dans l'obscurité. Deux lampes s'allumèrent, l'une à droite, dans un cône de métal qui en projetait la lueur au plafond, l'autre dans l'alcôve où se trouvait le lit de Maurice.

L'étrange capharnaüm... Il y a là non seulement des toiles — la plupart tournées contre le mur — une collection de pinceaux dans un vase, des torchons souillés, des seaux, un pupitre à graver, mais aussi tout le rebut de la maison : un bric-à-brac de meubles délabrés, de vieilleries qui jurent avec les livres brochés, à couvertures claires, d'un casier aux planches peintes en blanc. Jetées ça et là sur le parquet rugueux, les carpettes sont déteintes, usées jusqu'à la corde. A peine Noémi osait-elle y poser le pied ; derrière le grand rideau de chanvre vert, on entend, par rafales, la pluie frapper les vitres. Frissonnante, elle avança jusqu'à l'alcôve et se pencha. Quel secret espérait-elle découvrir là ? Au moins un indice... Sur le lit, revêtu d'une housse en toile grise, une vieille veste d'intérieur est jetée. Au mur, un bénitier d'étain et, dans un cadre de papier doré, la photographie d'une vierge primitive, au col long et fléchi. Sur la table de chevet, un verre, un flacon d'alcool de menthe, un calepin, une boîte de bismuth.

En plusieurs années, Maurice n'avait — à la connaissance de Noémi — découché que deux ou trois fois. Encore, depuis un ans, n'est-il jamais rentré après minuit. Vers huit heures, chaque matin, la vieille Angèle lui porte un bol de café au lait. Jamais il ne descend à la salle de bain : son tub, assure-t-il, et son cabinet de toilette lui suffisent. Sauf pour le déjeuner, c'est à peine s'il se montre. « Je n'ai besoin que de temps et de silence... » De loin en loin, à contre-cœur, il accepte qu'on lui rende visite. Pour nettoyer chez lui, il faut user de ruses ou attendre, à la fin de la journée, qu'il disparaisse de la maison. « Quelle odeur, prononça Noémi, comment peut-on vivre là-dedans ? » Elle voulut aller à la fenêtre et ouvrir : le bruit de la pluie l'arrêta. « Et puis, il s'apercevrait que je suis venue... »

Ses regards se sont remis à errer. Sur une console de marbre, une boîte de biscottes voisine avec un chapelet oriental, à grains d'ambre. Un fourneau à gaz, près de l'évier, porte un godet plein d'un liquide visqueux. » Que peint-il ces jours-ci ? » se demanda Noémi. Elle approcha du chevalet et considéra la toile qui y était posée. Sur la pente d'une montagne semée de fleurs et de roches, deux processions s'élèvent vers un ciel bleu turquoise où planent des archanges armés de balances. Pour l'une de ces processions, les formes seules sont indiquées : un défilé de fantômes. Mais les personnages de l'autre sont à peu près achevés. Des personnages modernes, nobles ou burlesques : une dame empanachée, couverte de bijoux ; un agent de police menant des singes savants ; deux clochards ; un groupe de messieurs en chapeau melon ; un Chinois en jaquette ; un squelette conduisant une automobile rouge traînée par un lion... Si bizarres que lui parussent les inventions de Maurice, Noémi n'avait pas plus envie d'en rire qu'elle ne souriait jadis (quand elle avait le temps de visiter les musées) aux monstres grotesques, aux folies minutieuses d'un Van Eyck ou d'un Breughel. Elle se sentait inquiète et troublée. Elle n'aimait pas cette peinture ; elle n'aimait pas les encouragements que de petites revues avaient accordés à son fils. Surtout, elle s'effraie de ce que ces chimères lui représentent obstinément de précis. « Rien, songeait-elle parfois avec une pointe de jalousie, ne vaut donc pour Maurice l'univers où il vit ? » Elle savait qu'il avait peur de la mort. Et la contagion de cette peur ajoutait à l'espèce de fascination que son fils exerçait sur elle.

« Où est-il en ce moment ? Que fait-il ? » Depuis l'entretien qu'elle a eu

avec Charlotte et Jean Horta, elle s'attend au pire. Et que ne peut-on redouter, en effet, d'un jeune être faible, déjà plus qu'à demi-noyé dans les imaginations d'une âme singulière ? Vingt fois Noémi lui a reproché sa mollesse, son manque d'ambition. « Je n'ai besoin que de silence et de temps. » Pour aller où, mon Dieu ? Dans l'officine d'un docteur Carbon ? Dressée contre un casier à livres, une autre toile, brillante de vernis, représente un cheval pie qu'un gnôme en bottes et casquette — un jockey bleu — conduit par la bride vers l'orée d'un désert caillouteux ; gnôme et cheval s'éloignent au travers d'une colonnade en ruines ; sur le dos de la bête, aux sabots d'argent, une petite fille rousse et nue est assise. « Quelle folie ! » pensa Noémi. En bas, le téléphone sonnait de nouveau. Une rafale de pluie plus violente balaya les vitres. Le vent soufflait. Noémi ferma les yeux et, tout à coup, se souvint de la robe qu'elle devait prendre dans sa chambre. « Je vais demander à Martial de reconduire Laure chez elle ; de la reconduire tout de suite. » Elle ne voulait pas que Maurice les rencontrât ce soir. « Il faut étouffer cette affaire. Il faut l'enterrer à tout prix. Sans quoi... » Un vertige la prit. Elle fit effort sur elle-même, éteignit la lumière et referma doucement la porte de l'atelier derrière elle.

— Ce n'est pas possible, répétait Hubert Laurencier.

Les mains jointes, une lueur de détresse dans les yeux, il venait, pendant une demi-heure, d'écouter Noémi. Elle avait beau reprendre mot à mot les phrases de Horta et de Charlotte, il ne la croyait pas. Il ne pouvait pas la croire. Telle est son innocence que rien encore n'a réussi à le convaincre : Maurice est malade, Maurice a peut-être un ulcère ; son anémie, ses nausées...

— La radio, tu le sais, n'a rien montré.

— Oh ! la radio...

— Est-ce ma faute si les docteurs sont des imbéciles ? D'ailleurs, qui nous dit qu'ils n'ont pas raison, que ce n'est pas une simple question de nerfs ?

Il secouait la tête.

— Si c'était vrai, reprend-il de son air patient et doux, Charlotte m'aurait tout de même prévenu.

— Mais comment ? Nous ne la voyions plus.

— Oh ! Noémi...

Tendrement, il lui a pris la main. Elle connaissait ce geste, ce ton. Chaque fois qu'Hubert a quelque nouvelle faiblesse à se faire pardonner... Elle se dégagea, offensée. Ainsi, tout le monde, dans cette maison, la trompait ? Ce n'était pas assez que Maurice revît sa sœur et son beau-frère sans en rien dire. Hubert lui-même était retourné chez les Horta. Comme un petit garçon, il agissait en cachette. « Le chef de la famille... », prononça-t-elle intérieurement. Ces termes lui parurent comiques. Se figurait-il, par hasard, qu'on lui confiait rien de sérieux ? Qu'Horta était un de ses anges gardiens ? Horta... A peine Noémi saurait-elle dire, en cet instant, si elle redoute ou souhaite de voir s'abattre les défenses qu'elle a édifiées.

Dans la cheminée, une bûche s'écroule. Machinalement, Noémi en prit une autre et la jeta sur les chenets. Puis elle revint s'asseoir sur le bord d'un fauteuil. Voilà vingt ans qu'elle travaille pour les siens, vingt ans qu'elle s'ingénie à préparer leur avenir. « Quand ai-je pris le temps de m'occuper de moi ? » Comme une ombre, l'image de Pierre Galard traversa son esprit. Eh bien, oui, Pierre Galard : et après ? On n'en avait jamais rien su. Aujourd'hui, cette histoire terminée depuis longtemps — avant l'apparition de

Horta et le coup de tête de Charlotte — Pierre n'était plus qu'un vieil ami, marié, qu'on revoyait volontiers à la maison. La belle affaire... Non, c'est aux siens que Noémi ne cesse de penser. Mais peut-on, malgré eux, donner le bonheur aux gens ? « Tu ne comprends donc pas, a-t-elle envie de crier à Hubert, tu ne comprends donc pas, malheureux, de quoi il s'agit ? De Maurice, de Martial et de Laure, de nous tous... » Eh ! non, il ne comprenait pas. C'était un cœur d'enfant, un de ces hommes qui nient le mal quand ils ne peuvent l'excuser, et, dans les catastrophes, gardent confiance, comme s'ils apercevaient, derrière l'épaisseur de ce monde, quelque chose d'inexprimable dont leur bonheur est fait.

— Ecoute, dit Hubert.

Une auto — celle de Martial, sans doute — vient de virer dans le jardin. La porte du garage se referme. Trente secondes plus tard, celle de la maison. Un bruit de voix dans le vestibule.

— Maurice est avec lui, murmura Noémi.

Elle courut à la porte, l'entr'ouvrit et revint s'asseoir près du feu. A peine entend-on Maurice monter. Il traverse le palier.

— Est-ce toi, Maurice ?

— Oui...

Rien ne bougeait plus.

— Viens donc nous dire bonsoir.

Derrière elle, Noémi devine l'approche d'un grand corps maladroit. D'épaisses semelles, doublées de caoutchouc, s'enfoncent dans le tapis.

— Tu n'es pas trop mouillé ? interroge Hubert.

— Non, Martial m'a cueilli dans la côte...

— Il est allé se coucher ?

— Oui.

De nouveau, le silence. Noémi s'était emparée d'un petit balai à poil rouge ; elle pousse les cendres répandues sur le marbre, devant la cheminée. Des flammes roses léchaient une bûche à demi-calcinée. On aurait voulu que cette chaleur durât jusqu'à la dissolution finale de toutes choses.

— As-tu passé une bonne soirée ? reprend Hubert.

— Pas mauvaise, merci : comme d'habitude. — De lui-même, il s'était assis sur le bras de cuir d'un fauteuil. Noémi, sans bouger la tête, devine sa longue silhouette, ses épaules voûtées, son profil maigre, ses cheveux en brosse, rasés haut sur la nuque. — Et vous ? Il paraît que Laure a dîné ici.

— Oui.

— Elle est gentille, cette petite.

— Charmante, dit Hubert. — Sans transition, il ajoute : Ta mère a vu Charlotte.

— Non ? Où ça ?

— Rue La Fontaine.

— Chez elle ? Pas possible... — Il se tourna vers Noémi. — Vous êtes réconciliées ? questionna-t-il en réprimant un bâillement.

— Charlotte voulait me parler de toi.

D'un seul coup, il s'est contracté. Un regard de son œil noisette filtra obliquement à travers ses cils. « Me déteste-t-il ? » se demande Noémi. Elle se rappelle le jour — il y a deux ans, au début de l'été — où il s'était enfermé pour peindre dans une pièce du rez-de-chaussée. Par la fenêtre ouverte, elle l'avait regardé travailler. Penché sur sa toile, il semblait attendre la venue des touches, des traits de pinceau comme d'autres attendent la venue d'un rédempteur qui les soulève hors d'eux-mêmes et les transporte au royaume

de la félicité. Soudain, il s'était aperçu qu'elle l'observait. Il s'était dressé, pâle et furieux, tel un homme qu'on vient d'arracher à une sorte de possession. Comme elle essayait de plaisanter : « Je ne veux pas qu'on m'espionne, avait-il tranché, voilà tout. » L'espionner ! Il eût fallu pouvoir comprendre ce qu'il cherchait ; mais comment parvenir à cet être hérissé de défenses ?

— Te parler de moi ? répétait-il lentement.

— Oui, dit Noémi, les yeux fixés sur les bûches.

— C'est curieux... — Il hésita. — En quoi puis-je t'intéresser ?

— Charlotte m'a parlé de ton conseil de révision.

— Ah !... Et que t'a-t-elle dit ?

— Ce qu'elle sait.

Les paupières de Maurice battirent.

— Qu'est-ce qu'elle sait ?

— Tout ce qui touche le docteur Carbon.

— Ah ! je vois...

Son buste pivota sur ses hanches, dans un sens d'abord, puis dans l'autre, comme un corps souffrant recherche une assise. Il croisa ses doigts osseux et longs (« Quelles mains énormes », songea Noémi) et, du pouce, gratta sa paume avec beaucoup d'attention. Une expression d'ennui et de fatigue couvrit son visage.

— Tu as fait ça, dit Hubert Laurencier d'une voix blanche. C'était vrai ?

— J'ai, en effet, admit Maurice avec une simplicité déconcertante, demandé à ce bonhomme de me donner un coup de main.

Hubert s'était dressé sur ses jambes.

— C'est inimaginable, balbutia-t-il en pivotant sur un pied. — Ses pas le conduisirent devant la table où reposaient les étiquettes destinées aux paquets de Noémi. Il en retourna une entre ses doigts. — Qu'est-ce qui t'a pris ?

Maurice n'avait pas bougé.

— Ce qui est inimaginable, corrigea-t-il d'une voix lasse, c'est qu'un homme comme moi soit forcé de...

— Un homme comme toi ! coupa Noémi. — Elle a beau savoir qu'il vit en marge de la famille, sentir qu'une partie de son être lui échappera toujours, rien ne peut lui rendre cette idée tolérable. — Un homme comme toi !

— Ne voyez pas d'orgueil dans des mots qui n'expriment qu'une faiblesse physique, dit Maurice paisiblement. — Il posa la main sur son estomac et se mit à se masser. Un sourire détentit ses lèvres. — Pour le cas où vous l'auriez oublié, je vous rappelle que je ne suis pas en bonne santé.

— Alors, pourquoi ce Carbon ? C'est inepte !

— Parce que ces ânes, malgré tout, pouvaient me prendre. Parce que je ne peux plus me permettre de perdre un ou deux ans dans une caserne.

— Et les autres, que font-ils ? Et Martial ?

— Martial a une vie devant lui. Moi, si je vous disais le fond de ma pensée...

Il s'interrompit et leva les yeux vers le dessus de la cheminée. « Vous êtes drôles, avait-il expliqué l'année précédente, un jour qu'on se disputait à table, vous défendez la propriété, la famille, et vous acceptez comme une religion les massacres rituels par quoi les familles et les propriétés sont détruites. Vous admettez tranquillement, alors que chacun de vous poursuit ses petites combinaisons pour réussir, que toute l'histoire de notre continent soit une suite de convulsions sanglantes. A peine une guerre finit-elle,

on prévoit la revanche. Et les jeunes applaudissent. Les vieux, devant la catastrophe, montrent une passivité de bétail. Au juste, où est votre idéal ? Mes désirs valent les vôtres... » Va-t-il recommencer ? Non. Derrière le rideau de paroles dont il se couvre, Noémi devine un espace réservé, impénétrable où gitent ses espoirs, ses terreurs les plus intimes.

— Eh bien ?

Il hésitait encore. Sa physionomie s'était empreinte d'une tristesse pathétique. Enfin, il haussa les épaules.

— Ce n'est pas la peine : tu ne comprendrais pas. Quelques tableaux de plus ou de moins, quand chaque jour voit des milliers de croûtes s'accumuler dans les greniers... Non, cela défie toute explication... D'ici deux ans, qui sait, je serai peut-être mort...

— Oh ! je t'en prie, protesta Noémi excédée. As-tu écrit à ce médecin ?

— Pourquoi faire ?

— A-t-il reçu des lettres de toi ?

— Non, je ne crois pas. Quelle importance...

— Carbon a été arrêté hier. C'est Horta qui me l'a dit.

La poitrine de Maurice se gonfla. Son corps tout entier se prit dans une immobilité de pierre. Au bout de quelques secondes seulement, sa mâchoire se distendit et ses yeux tournèrent.

— Pourquoi essayez-vous de me faire peur ?

— Horta me l'a dit, répéta Noémi.

D'un regard bref, il scruta le visage de sa mère, puis se détourna. Son attitude était celle d'un animal acculé. Dans la peau de son cou, un vaisseau battait au rythme précipité du sang.

— On ne trouvera rien.

— Et si ce médecin bavarde...

— Alors, de toutes façons, j'aurai perdu.

Il balbutia ces mots dans une sorte de râle, essaya de se soulever en s'accrochant des mains au dossier du fauteuil, mais retomba plié en deux, avec une grimace de douleur, comme s'il s'était heurté la tête contre un mur. L'approche d'Hubert Laurencier défit l'horrible contraction de ses membres. Déjà il ouvrait les yeux, il considérait son père et Noémi, tour à tour, sans paraître comprendre ce qu'ils voulaient.

— Je vous demande pardon. Je suis sujet à ces sortes de faiblesses. — Il posa les doigts sur son estomac. — Quand ça se dérange là-dedans, rien ne va plus. Il faudra, je pense, aller voir Jean Horta demain matin ?

Noémi fit un geste.

— Si tu veux.

« De toutes façons, avait-il dit, j'aurai perdu. » De toutes façons... Une caserne, une prison, ce n'étaient pour lui que deux endroits où on l'empêcherait de travailler. « Il est fou, pensa-t-elle, il se figure que le monde entier tourne autour de ses tableaux. » De nouveau, elle eut la sensation que derrière le corps douloureux de son fils se tenait un autre personnage, invisible, qui poursuivrait pour lui seul, et quoi qu'il arrivât, son monologue mystérieux. Quelque chose dans cette maison était sur le point de se défaire : elle ne pourrait l'empêcher.

— Je suppose, dit Hubert d'une voix qu'on entendait à peine, que tu ferais mieux d'aller te coucher.

Maurice parut sortir d'une transe.

— Oui, peut-être... — Il se leva et fit quelques pas vers la porte comme un somnambule. Arrivé sur le seuil, il baissa la tête, la releva, regarda par-

dessus son épaule. — Excusez-moi, murmura-t-il. Si j'avais pu me douter...

— Va, va.

Lentement, il traversa le palier. Le bois de la rampe cria sous sa main. Bouleversé, Hubert s'était assis devant le feu. Une bûche, la dernière, flambait encore.

— Voilà, prononça Noémi. Tu as entendu. Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

■ ■

Ce qu'elle fera, ce qu'on peut faire, elle l'imagine mal. Pendant plusieurs heures, dans son lit, elle s'était agitée : les données même du problème lui échappaient. « Toujours rien dans les journaux, lui avait dit Charlotte au téléphone, ce matin. Jean est parti aux informations. » Jean Horta : encore lui, toujours lui. Elle l'avait chassé de la maison ; elle eût souhaité l'effacer de son esprit, avec le souvenir des mois où s'était accomplie la rupture. Et sans doute le devinait-il. « Vous ne me désavouerez pas ? » Eh ! non, elle ne le désavouerait pas : elle ne pouvait pas se le permettre. Tout de même, c'était le dernier homme qu'elle eût souhaité voir lui rendre un service. « Il m'a trompée, songeait-elle, il s'est moqué de moi. » Mêlé à l'angoisse présente, elle sentait renaître un trouble ancien, qui tenait aux fibres les plus sensibles de son être.

Vers dix heures, contrairement à ses habitudes, Maurice était sorti. A déjeuner, elle avait essayé de le faire parler. En vain. Il avait l'air absent, perdu dans un autre monde. Quel instinct avait poussé Noémi à décrocher le téléphone pour appeler Pierre Galard ? Elle n'avait pas de droits sur lui. Il ne ferait pas de miracles. Simplement c'était un ami, et, de tous ceux qui eussent vécu dans son intimité, celui qui avait le mieux contenté sa passion de régner sur les âmes. — « Je ne vous dérange pas ? » — « Non, bien sûr. » — « Ecoutez Pierre, j'aimerais vous voir. » — « Voulez-vous que je passe chez vous tout de suite ? » Quoique marié, il accourait comme jadis. Savoir que, dans vingt minutes, il serait là, calmait Noémi. « Cela m'aidera de parler avec lui. » A présent, il ne restait qu'à l'attendre. Le coude appuyé sur la table, la main encore fermée sur l'écouteur, elle se mit à regarder d'un œil vide la surface grise d'une fenêtre.

Ces trois ou quatre années de liaison... A peine, quand elle y repense, Noémi peut-elle se souvenir comment elles avaient débuté. Elle connaissait Galard depuis l'époque lointaine où il était en garnison à Valence. L'estime qu'il inspirait à tous, le bon accueil que lui faisaient, à Thonon, les parents d'Hubert Laurencier, ses propres visites à Paris, une confiance mutuelle, les avaient rapprochés. En ce temps, le père de Noémi achevait une existence brisée par le départ de sa femme. « Quel type sympathique, déclarait-il. Quel caractère droit. » On eût dit que la famille tout entière excusât par avance ce qui devait arriver.

Car c'était inévitable. Jamais Noémi n'a même eu conscience de trahir Hubert. On n'est pas infidèle à un homme qui ne demande rien de vous, qui vit sur un autre plan. Sauf les brefs instants où la passion la possédait, elle ne perdait pas de vue les devoirs positifs de son état, elle n'oubliait pas le serment qu'elle s'était fait jadis, le soir où elle avait retrouvé sa mère vieillissante, effondrée parmi les malles d'une chambre d'hôtel, parce que l'homme pour qui elle avait tout lâché venait de mourir dans une clinique à Nice. L'ardeur de Pierre Galard, son énergie lui plaisaient. Sans Pierre,

la vie de Noémi fût demeurée incomplète. Entre deux descentes à fond de chair, elle essayait de le tenir à distance. « Je ne te suis pas la moitié aussi nécessaire que le bled marocain. » Mais il ne voulait pas être rendu à lui-même. Pour vivre auprès d'elle (cette responsabilité, elle ne l'acceptait pas), il avait quitté l'armée et monté à Paris une affaire de publicité.

« Etais-je si heureuse ? se demanda-t-elle. J'étais heureuse de le tenir à ma discrétion, heureuse de rentrer chez moi et de dormir. » En lui baisant les poignets : « A demain ? », disait-il. — « Oh ! non, pas demain. » — « Pourquoi ? Qu'as-tu donc à faire ? » — Elle n'en savait rien, elle se dérobait. « Mille choses... » S'occuper de sa maison, sortir avec Charlotte, accompagner Hubert chez des amis, faire des projets pour ses enfants, ménager son bonheur... La vie, cet hiver-là, était encore assez facile à Sèvres. Qu'une femme puisse avoir un amant et y tenir, sans cesser pour cela de se dévouer aux siens, Pierre Galard était trop intelligent pour ne pas le comprendre, trop jaloux aussi pour l'admettre. Peu à peu cette jalousie l'avait rendu exigeant. « Je veux que tu divorces, je t'emmènerai. » La main de Noémi, très vite, se posait sur sa bouche. « Tais-toi, tu dis des bêtises. » Elle avait horreur des drames. Elle sortait de chez lui. « Ne me reconduis pas. » Seule, dans un taxi, elle sentait son cœur battre de crainte et de plaisir.

Pourquoi, oui pourquoi cette fuite perpétuelle des êtres et des choses ? Hier, Jean Horta s'emparait de Charlotte, aujourd'hui Maurice, ce malheureux, se perd. Pas plus qu'elle n'avait prémédité d'appartenir à Pierre Galard, Noémi n'a décidé de le reprendre. On ne décide que ce qui est écrit ; on évite les obstacles, les trous d'ombre que le temps multiplie sous nos pas. Peut-être a-t-elle obéi à son instinct de prudence, à la voix intérieure qui déjà commençait à l'avertir qu'il faut se contenter de miettes, que les gens se trompent, presque toujours, en cherchant l'absolu. Peut-être avait-elle eu peur du temps qu'il faudrait passer avec Pierre en dehors des heures d'amour : aucun homme ne satisferait Noémi tout entière ; aucun n'écarte de vous les chagrins, les nuages. « Vous n'y pensez pas. Vous êtes fou. Mes enfants... » Prétexte ? Vérité ? « En ce cas, je préfère qu'il n'y ait plus rien entre nous. » Elle avait vu Galard se détacher. Il l'aimait encore, il l'aimerait longtemps, d'autres l'aimeraient. Elle se répétait, avec une sorte de soulagement : « Nous n'avons rien détruit d'essentiel. » Rien résolu, non plus : depuis quelques années, elle s'en aperçoit. Cette femme qui, alors, croyait commander à la vie, était-ce celle qui, maintenant, harassée de soucis, rumine les moyens de sauver son fils et compte les minutes qui, une à une, la rapprochent de sa propre destruction ?

Pierre Galard, mon ami, comment te faire comprendre qu'ici même tout commençait à se dissoudre ? « Il a beau s'intéresser encore à moi, songe Noémi, nous avons perdu pied, nous nous éloignons lentement l'un de l'autre. » Dès les premiers mots, pourtant, elle a repris espoir : assis en face d'elle, les coudes appuyés à plat sur les genoux, le torse penché en avant, il l'écoute avec attention, les sourcils froncés, le visage tendu, comme s'il rassemblait ses forces pour mieux lui venir en aide.

— Quand Maurice s'est présenté, explique-t-elle, un des membres du conseil a sorti une fiche et signalé sa maladie d'estomac. On l'a pris néanmoins.

— Tout cela, je crois, va très vite ?

— Je l'imagine. Mais on peut faire appel. Le second examen se passe dans une chambre séparée, devant trois docteurs. C'est là sans doute que se

trouvait ce Carbon : ils ont conclu à la réforme. Une heure plus tard, c'était ratifié.

— Sans autre difficulté ?

— Maurice n'a rien daigné me dire de plus.

— Où est-il en ce moment ?

— Là-haut, fit Noémi. Dans son atelier ; il y passe sa vie.

— Je pourrais lui parler ?

— A quoi bon ?

Galard, embarrassé, mordillait l'ongle de son pouce.

— Que désirez-vous que je fasse ?

— Mon Dieu... dit Noémi. — Elle avait prévu la question, et cette question l'effrayait. — Vous informer, d'abord. Peut-être vous mettre en relations avec un des médecins qui siégeaient à ce conseil... Tâchez de savoir au juste comment cela s'est passé, ce qu'il faut craindre...

Des phrases, toujours des phrases qu'on jette en avant pour se protéger... Dans le silence qui suivit, un faible son de trompe monta derrière la maison ; un grondement de camions s'éteignit le long de la Seine.

— Pourquoi, interrogea Galard, ne demanderiez-vous pas conseil à Michel-Lacour ?

— Ça me serait désagréable : je connais sa femme.

— Vous la rencontrez chez les Silanin ?

— Là et ailleurs.

Galard tourna les yeux vers la fenêtre.

— Et Martial ?

Ainsi l'on sonde une plaie. Quelque précaution que prit Galard, Noémi recommençait à souffrir.

— Oui, eh bien ?

— Vous l'avez mis au courant ?

— Pas encore.

— Il est toujours question de son mariage ?

Elle rougit imperceptiblement.

— Oui, je suppose.

Galard, pendant quelques secondes, demeura silencieux.

— Si les Silanin devaient apprendre...

— Mais je ne sais pas, dit Noémi torturée. Je ne sais pas...

Ce qu'elle sait, c'est que le mal est fait : impossible de le cacher à tout le monde.. En appelant Pierre, elle s'est adressée au plus discret de ses alliés. Pourquoi lui a-t-elle menti tout à l'heure en prétendant qu'une visite de Charlotte l'avait seule alertée ? Quelle pudeur lui fait taire qu'elle a revu Jean Horta ? « Ça ne le regarde pas, c'est un autre morceau de ma vie... » Avait-elle honte ? Et de quoi ? Désespérément, elle cherchait une issue. « C'est du côté du Palais de Justice, entendit-elle vaguement, qu'il faudrait connaître quelqu'un... » Eh oui, connaître, amadouer, acheter... Elle était prête à tout, elle trouverait de l'argent. De folles imaginations naissaient de sa peur. Mais quoi, Pierre Galard était le dernier homme à la tirer d'une situation pareille. « Trop honnête, pensa-t-elle, trop propre pour ne pas reculer devant la boue. » Malgré elle, on la remettait entre les mains de Jean Horta.

— Ecoutez, Noémi...

— Oui ?

— Je me souviens d'un bonhomme à la Préfecture de Police... J'essaierai de le voir... demain matin. Ce ne sera pas trop tard ?

Elle haussa lentement les épaules. Demain, après-demain, qu'importe ? Elle en est certaine maintenant : Galard ne pourra rien faire. Elle ferma les yeux. Quel monde, Seigneur, que celui où les maux se multiplient à mesure que l'on vieillit. « Si j'étais partie avec Pierre, comme il me le demandait, où en serais-je aujourd'hui ? Devant d'autres impasses ? Dans une autre cage ? » A travers ses cils baissés, elle n'aperçoit que des formes confuses, un visage perplexe : quelle disproportion entre l'univers de désirs inassouvis, des peines renaissantes qu'elle porte dans son cœur et les joies dont elle se souvient. « Cet homme, tout de même, je l'ai aimé... » Peut-être au dernier moment avait-il manqué de cran. De toutes façons, c'était du passé. Voici deux ans que Pierre Galard s'est marié. « Une première de maison de couture... » a-t-il dit. Jamais il n'a voulu l'amener à Sèvres : à peine se doute-t-on qu'elle existe. C'est une partie d'eux-mêmes dont ils n'osent plus parler.

— Je suis désolée, Pierre, de vous ennuyer ainsi.

— Vous savez que vous ne m'ennuyez jamais.

— Bien sûr ?

L'année dernière, dans un des rares moments d'abandon qu'ils connaissent encore : « Au fond, lui a-t-il avoué, je n'ai jamais aimé que vous. Nous avons eu tort, croyez-moi. » Tort de ne pas aller jusqu'au bout ? Comme s'il existait autre chose que des solutions provisoires... « Malgré les apparences, lui avait-il dit une autre fois, il n'est pas trop tard. » Ces mots, il lui arrive de se les répéter, la nuit, dans l'obscurité, lorsqu'une sorte de paix ensevelit sa maison et que, dans la chambre voisine, Hubert n'est plus qu'un souffle léger, l'ombre du bonheur qui s'est retiré d'elle. « Quand j'ennuierai Pierre, songea-t-elle, alors, vraiment, il ne restera plus rien... » D'un sourire, il essayait de la rassurer. Brusquement, elle quitta le siège où elle était assise et feignit de ranger des livres sur une table. « Sa femme ne le rend pas heureux. Il est aussi seul que moi. » Elle l'entendait bouger ; elle se tourna vers lui et demanda :

— Quand aurez-vous un enfant ? Il serait temps, me semble-t-il...

— Je n'aurai pas d'enfant, Noémi.

— Pourquoi ?

Il secouait la tête, d'un air fatigué. A son tour, il se levait pour prendre congé. Le plus cruel, avec le temps qui s'écoule, est de perdre sa prise sur les êtres, sur les choses.

— Demain, dit-il, si j'ai des renseignements à vous donner, à quelle heure vous trouverai-je ?

Dans le salon voisin, une pendule sonna. Des paquets, empilés contre le mur, attendaient que Laure Silanin revînt les chercher. « Il faut que je téléphone à la mère de Blancafort, se rappela Noémi. Et que je passe chez Lancel. » D'ici le soir, comment aura-t-elle le temps d'accomplir les besognes qui l'attendent ?

— Demain, je passerai toute la journée, rue La Boétie. Vous savez, ajouta-t-elle avec une gaîté feinte : mon marché aux puces...

Le visage de Pierre Galard ne se déridait pas.

— Vous êtes forcée d'aller à cette vente ?

— Oui, dit-elle en baissant les yeux. Forcée.

■ ■

Le « Marché aux Puces » s'ouvrit le lendemain, samedi, à deux heures, ainsi que l'avaient annoncé les milliers de cartes expédiées la semaine précédente aux personnes dont les noms figuraient sur les listes réunies par

Laure Silanin. « Quatrième année », indiquaient les invitations. Non que le « Cercle Saint-Vincent », auquel s'intéressait Hubert Laurencier, n'existât depuis beaucoup plus longtemps ; sans cesse, il menaçait de fermer, faute de fonds. « Au lieu de raser les gens par des quêtes, avait proposé un soir Noémi, pourquoi n'essayerions-nous pas de leur vendre le fond de nos armoires ? Les uns seront contents de voir partir ce qui les encombre ; les autres d'acheter ce qu'ils croiront être une occasion. » Avec son énergie coutumière, elle s'était attelée à la tâche. C'était elle qui, la première, avait persuadé ses amies que, pour faire le bien, il leur suffirait de lui remettre ce que, d'habitude, elles donnaient à leurs femmes de chambre ; elle qui avait intéressé à son idée un nombre croissant d'acheteurs, de couturières, d'artistes ; qui avait trouvé des concours et des patronages ; qui, chaque hiver, découvrait un ou deux locaux et obtenait qu'on les lui prêtât. Cette fois, le « Marché » s'était établi, rue La Boétie, chez un marchand de tapis dont les affaires étaient en liquidation.

Eclairés par des lampadaires, décorés de girandoles, de guirlandes, d'emblèmes et de fleurs en papier, les comptoirs occupaient trois côtés de la salle principale, y compris la devanture, aux vitres masquées par des rideaux. Laure Silanin, la petite Terrisse et madame de Francion — celle-ci très pâle sous le flot des lampes électriques — vendaient les robes ; Hélène Sirovian, au nez de corbeau, à la gorge opulente, régnait sur les chapeaux ; Madeleine Laffaux sur les chaussures. La lingerie avait été confiée à Nita Chauvaud ; une actrice de cinéma, Corinne Lalande, tenait les poudres, fards et parfums ; une championne de golf, la jeune Martin d'Aury, les lainages. Quant aux livres, il avait fallu les abandonner, avec les faux bijoux, aux charmes flétris de la comtesse de Gallargue, qui braquait de temps en temps sur vous son face-à-main, secouait ses lourds bracelets et soupirait, d'un air excédé, chaque fois qu'un client passait devant elle sans la voir.

Au fond, sous un extraordinaire baldaquin de bois doré, Françoise Leblanchais — directrice d'un atelier de décoration, rue de Seine — une femme frêle, aux traits fatigués et charmants, dont personne ne connaissait le mari, semblait jouer avec un mètre en métal souple, que par moments elle rentrait dans sa coquille et qui, l'instant d'après, lui servait à désigner de loin un des meubles, des bibelots, des cadres qu'elle avait disposés autour d'elle dans un désordre savant. L'ensemble de son étalage, à partir du baldaquin, formait comme un char de mi-carême sur lequel eût été couchée une immense corne d'abondance. Des cordons de laine rose et jaune flottaient au-dessus de cette corne, tandis que deux mannequins, dont les costumes et les masques se reflétaient dans une immence glace de Venise, gardaient l'entrée d'une seconde salle où l'on apercevait des tables servies.

Ç'avait été une des idées les plus heureuses de Noémi que d'adjoindre à chaque marché aux puces un restaurant. On y trouvait des rafraîchissements et des gâteaux, on y buvait des cocktails, du thé, on y prenait, pour un prix modique, de légers repas dont tous les éléments, jusqu'au sel et au pain, étaient offerts à l'œuvre par des donateurs. Ainsi les Terrisse, qui avaient une propriété en Anjou, fournissaient-ils le vin, alors que les hors-d'œuvre venaient d'un restaurateur suédois commandité par le père Lagersen, un des collègues de Georges Silanin à l'Electricité de Stockholm. A présent, il n'y avait encore personne dans cette salle de restaurant, sauf deux ou trois serveuses qui achevaient de placer les couverts d'une grande table où dînerait le Comité, un maître d'hôtel aux prises avec les bouteilles d'un bar improvisé et, dans un coin, assis sur une chaise, le dessinateur Carlhès, occupé à faire le portrait d'un monsieur qui posait, debout, un chapeau

melon sur la tête, devant un paravent. Les derniers tapis du stock en liquidation avaient été empilés dans une petite chambre ouverte sur le passage entre les deux salles : une caissière y travaillait, à la lueur d'un plafonnier, contre une cloison que décorait la photographie d'un souk oriental. Posté à l'entrée, Hubert Laurencier regardait le public remuer devant les comptoirs, puis il se remettait à parler avec la caissière, à mi-voix, comme s'il avait supputé l'étendue des secours, le nombre des soupes et des vêtements que le Cercle Saint-Vincent distribuerait bientôt grâce aux recettes de cette foire mondaine.

Pour Noémi, la charité chrétienne l'intéressait assez peu. Au début — c'était aussitôt après le mariage de Charlotte et la rupture avec Jean Horta — elle avait inventé ce marché aux puces sans trop savoir ce qu'elle cherchait : il lui semblait qu'elle dût tenter n'importe quoi pour ne pas s'enliser. Voir du monde ne la laissait pas indifférente. Elle avait même, les deux premiers hivers, retrouvé, grâce au succès de son entreprise, des plaisirs auxquels elle ne se croyait plus sensible. La présence du vieux prince de Modène, d'Alexis Morand, des Chaudos, des Bellegarde la flattait ; les attentions qu'avaient pour elle des hommes connus et des femmes habituées elles-mêmes à l'adulation, sa réussite, en un mot, passait l'espérance. Au lieu de subir des abandons, comme elle l'avait craint un instant, elle s'était aperçue qu'elle pouvait encore se choisir des amis. Nul doute que ce renouveau l'eût rassurée et séduite. Depuis plusieurs années, elle était devenue l'inspiratrice d'une bande de gens qui la servaient à leur insu. Et ces gens, qu'associaient l'amour-propre, la vanité, le désir confus de justifier leur existence ou de faire le bien sans trop s'ennuyer, la voyaient reparaître aujourd'hui, vieillie d'un automne, mais toujours aussi belle de corps, aussi résolue en apparence à concentrer les regards du monde sur la parade qu'ils exécutaient avec empressement.

Elle était plus élégante que jamais, ses cheveux châtains merveilleusement coiffés, les pieds cambrés dans ses souliers vernis. Elle portait une simple robe de satin noir, ornée de parements du même vert que le cuir de ses talons et que le foulard de tulle noué autour de son poignet ; auprès d'elle, beaucoup de femmes semblaient fagotées comme des singes. Au milieu du bruit et des conversations, elle allait, sans se presser, de groupe en groupe s'arrêtant pour recevoir des félicitations ou pour remercier quelqu'un d'être venu, louait avec les uns la « délicieuse originalité » de Françoise Leblanchais, ses « inventions exquises », menait les autres au comptoir qui semblait devoir les attirer, ramenait les fuyards, complimentait les importants, surveillait tout ; elle savait qu'Alexis Morand pouvait faire insérer gratis d'autres annonces dans la presse ; que Chapuis, le mandataire des Halles auquel étaient dues toutes les viandes du buffet, tenait à être présenté aux Terrisse et aux Gallargue ; que la présence d'Eliane Martin d'Aury vaudrait 20 000 francs au rayon des lainages. Elle donnait des conseils, des encouragements ; elle était sincèrement heureuse d'entendre vanter son « talent d'organisation sans égal » : le succès la portait. Mais en même temps, par contre-coup, elle se sentait isolée de la foule qui s'agitait sous ses yeux : personne, dans cette foule — c'était une idée qui la saisissait brusquement — personne ne la connaissait. Nul ne paraissait se douter que le personnage dont on admirait l'aisance souveraine était aussi artificiel que le rang de perles suspendu à son cou et que derrière cette apparence magnifique se cachait une femme anxieuse, souffrante, menacée, la véritable Noémi Laurencier.

Dès le milieu de l'après-midi, alors que les comptoirs étaient assiégés, elle avait recommencé à se sentir mal à l'aise. « Pourquoi, se demandait-elle, Pierre Galard ne vient-il pas ? » Il ne lui ferait pas défaut, certes, et il n'avait fixé aucune heure. Son absence, tout de même, l'inquiétait, comme l'inquiétaient la légèreté de Martial, l'apathie de Maurice, le silence des journaux. De son mari non plus, elle n'attendait aucun secours. « Peut-être, avait-il dit le matin, avant de quitter la maison, peut-être Jean s'est-il trompé en t'assurant qu'on a arrêté ce docteur. » Mais non, Jean Horta n'était pas homme à se tromper. En repensant à sa brève entrevue avec lui, Noémi ne pouvait se défendre d'une sensation trouble où il entrait de la rancœur, de l'espoir, la certitude aussi que tout n'avait pas été dit entre eux. « S'il se mêle de cette affaire, songeait-elle, il ne me lâchera plus. » Elle n'osait pas examiner pourquoi cette perspective lui déplaisait. Vers une heure, du restaurant où elle déjeunait avec Laure Silanin, avant l'ouverture du marché, elle avait téléphoné à Sèvres : depuis la veille, aucun signe de vie de Charlotte. Pour rien au monde, elle ne l'eût relancée.

Par bonheur, le spectacle occupait une part de ses pensées. Il était distrayant, par exemple, de voir Paul Desforts, qui avait des joues bouffies et un caractère atroce, racheter à grands frais les fauteuils dérobés par sa femme, au bénéfice du Cercle Saint-Vincent, dans sa propre salle à manger. Il était amusant d'observer le manège d'Hélène Sirovian qui, sous prétexte d'essayer des chapeaux à ses clientes, ne cessait elle-même de faire dans la glace des effets de buste, de bras ou de gorge. Derrière son comptoir, madame de Gallargue avait l'air d'un hibou furieux, que le voisinage de Nita Chauvaud, cette perruche sautillante, empêchait de digérer : son cou se gonflait, elle battait des paupières, elle tournait de l'œil. Et quel agacement aussi que d'entendre ces roucoulements clairs couvrir le bruit des conversations... Noémi détestait Nita cordialement : une coquette, jugeait-elle, une rouée qui, n'ayant pas d'enfants, pouvait dépenser en frivolités tout son temps et l'argent de son mari. « Aime-t-elle Martial ? Non, même pas : elle aime chiper des hommes à ses amies. » Pendant un quart d'heure, Noémi l'observa sans bienveillance. Puis il lui fallut s'occuper d'un certain Jamot, directeur de la Banque Immobilière où était hypothéquée la maison de Sèvres. Ainsi manœuvrait-elle, de saison en saison, pour faire prendre patience à certains créanciers ou pour en payer d'autres en services et en flatteries. Depuis quelques années, elle réussissait des tours de force. Tout cela n'empêchait point qu'elle vécût sur la corde raide, que Bourdillaz ne voulait plus prêter d'argent à Hubert et que, si le mariage Silanin échouait... Pour la centième fois, tandis que Noémi tenait son rôle et répondait aux saluts, aux questions, son esprit se remit à travailler fiévreusement. L'édifice de sa vie, elle n'en doutait plus, était sur le point de se désagréger : ce qui allait se produire serait affreux.

Quand, enfin, elle aperçut le visage familier de Pierre Galard qui s'avançait vers elle, à travers la foule, ses yeux s'éclairèrent.

— Je n'ai pu, dit-il, obtenir vos renseignements qu'il y a une heure.

Elle lui toucha la manche et l'entraîna dans le passage entre les deux salles. Au bar, le maître d'hôtel agitait ses gobelets. Sauf un petit groupe de gens qui buvaient, il n'y avait encore presque personne au restaurant. Noémi s'assura qu'on ne l'entendait pas.

— Eh bien ?

— Un conseil de révision, expliqua Galard, se compose d'un conseiller de préfecture, qui préside ; d'une demi-douzaine de médecins militaires ou d'autres officiers, d'un colonel délégué par le Ministère de la Guerre et d'un

maire représentant les intérêts de la population. Peut-être ce civil serait-il impliqué avec Carbon.

Noémi écoutait avec impatience. Depuis quelques minutes, Martial, son fils, était arrêté devant le comptoir de Laure Silanin. « Si je pouvais gagner un peu de temps..., pensa-t-elle. Mais ensuite ? » A mesure que Pierre Galard déballait son dossier et racontait ce qu'il avait pu apprendre ça et là, elle se sentait partir à la dérive. L'affaire, vraisemblablement, serait du ressort de la justice militaire : elle n'en paraissait que plus redoutable. Faire prendre Maurice par un autre conseil ? Impossible : un homme réformé l'est définitivement.

— Et toujours rien dans les journaux ?

— Comment ? dit Galard en portant la main à sa poche. Vous n'avez pas vu *Paris-Soir* ?

Noémi lui saisit le coude.

— Pas ici, murmura-t-elle, soudain figée. Pas ici.

Du coin des lèvres, elle essaya de sourire à Carlhès qui passait, un cartonnier sous le bras. Il lui parlait :

— Savez-vous ce que Berckheim a versé pour son dessin ? Deux mille francs.

— Bravo.

— Vous ne venez pas boire quelque chose ?

— Non, merci : tout à l'heure.

Elle attendit qu'il s'éloignât. L'article, reprit Galard à voix basse, était court : aucun détail, aucun indice sur ce qu'on avait pu saisir. Il ne fallait pas désespérer. Carbon, semblait-il, était extrêmement fort.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, ajoutait Galard, ce que je sens pour vous en ce moment...

— Oui, oui, je sais...

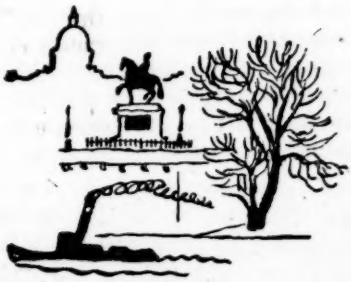
Une vague de tendresse traversa son corps fatigué. Elle eut envie, un instant, de prendre entre ses mains, comme elle faisait jadis, le visage qu'elle voyait à travers une sorte de brouillard. Qu'il était loin le temps où elle avait cru au bonheur : du moins elle s'était efforcée d'y croire ; elle en avait approché. A présent, il lui semblait glisser dans des eaux troubles où il lui faudrait flotter longtemps encore, et seule, jusqu'au soir où elle échouerait, exténuée, sur une plage. Alors elle serait vieille et la fin approcherait.

— Tout ce que je pourrai faire pour vous...

— Allez, souffla-t-elle, je vous prie. Nous reparlerons de ça un autre jour. — Galard hésitait. — Allez. D'ailleurs, je vous suis. — Elle se reprit, composa son visage. — Nous avons des amis dans la salle.

(A suivre.)

PIERRE FRÉDÉRIX



DEVANT LES RÉALITÉS FINANCIÈRES

Au début du mois dernier notre pays a eu soudain et (officiellement du moins) pour la première fois la révélation de la grave crise financière qu'il traversait plus ou moins inconsciemment depuis déjà longtemps. Le Chef du Gouvernement a employé devant le Parlement les expressions les plus sombres pour décrire l'état angoissant de notre économie. Il a appelé « la nation tout entière au combat pour son existence et son avenir », et le représentant d'un grand parti a déclaré que chaque Français devait se considérer comme en état de mobilisation civile ! De pareils propos ne seraient explicables que si une catastrophe extérieure ou une série d'événements imprévisibles autant que désastreux s'étaient brusquement abattue sur nous. La guerre est évidemment de cet ordre ; mais si nous avons pleine conscience des tourments affreux qu'elle a infligés à notre pays, il y a dix-huit mois qu'elle a cessé d'exercer ses ravages. On cherche, en vain, quelles sont, en dehors des causes tenant à la conduite même des affaires publiques, celles qui auraient bien pu déterminer une aggravation continue puis accélérée de la situation.

Aussitôt après la libération du territoire, notre pays s'est trouvé dépourvu de toutes réserves ; d'innombrables habitants étaient prisonniers, ou hors d'état de travailler ; nos ports étaient inutilisables, et nos voies ferrées désorganisées. Mais on a eu le temps de reconstruire une partie des moyens de production détruits ; en tout état de cause, et au minimum, les destructions ne se sont tout de même pas poursuivies ; de sorte que, même si les statistiques qui nous annonçaient régulièrement la reprise de l'activité étaient erronées, l'opinion ne comprendra pas facilement comment, d'un niveau déjà si bas nous en sommes arrivés à un plus bas encore, et tellement périlleux qu'il mette en question « l'existence » même de la nation.

Le Gouvernement s'est en somme chargé de prononcer envers son œuvre propre et celle de ses prédécesseurs immédiats, qui se sont pourtant succédé à eux-mêmes, le plus impitoyable et le plus décisif des réquisitoires. Nous n'ajouterons rien à ces dures constatations, qui d'ailleurs ont été prévues

ici même dès que furent mis en action les mécanismes matériels qui devaient obligatoirement entraîner les conséquences que l'on déplore aujourd'hui. Nous constaterons seulement que la crise actuelle présente un caractère gratuit, c'est-à-dire inutile et évitable. Les maux dont nous souffrons ne résultent que pour une faible part de faits ou de contraintes vis-à-vis desquels nous soyons impuissants ; ils sont, au contraire et au vrai sens du mot, artificiels, c'est-à-dire qu'ils sont notre œuvre. Il existe en effet des moyens, d'ailleurs difficiles, de rendre les hommes un peu plus heureux, en les dégageant progressivement des impitoyables exigences de la vie ; mais il y a aussi des moyens, hélas incomparablement plus faciles, de les rendre plus malheureux en ajoutant, sans le vouloir, aux difficultés ordinaires, celles qui tiennent à l'incompétence ou à l'ignorance, sans qu'il faille faire à personne l'injure d'y ajouter la mauvaise volonté. Nous sommes persuadés de la bonne volonté quasi-universelle des Français. Il n'en est que plus lamentable de constater où nous en sommes arrivés ; mais du moins cette conviction impose-t-elle d'examiner et d'expliquer le jeu des forces monétaires qui, d'action en réaction, ont fini par mettre en péril mortel notre système financier tout entier.

■ ■

Pendant les six premiers mois de 1945, la Banque de France accorda 20 milliards d'avances au Trésor pour lui permettre de faire face à ses engagements intérieurs. Lorsque l'Etat décida, en juin, de pratiquer l'échange des billets, la circulation s'élevait à 549 milliards. L'opération entreprise ne présentait aucun avantage du point de vue de la technique monétaire. Mais elle était rendue indispensable pour deux raisons tirées de la politique suivie. La prochaine institution d'un impôt sur le capital (impôt sous la complication duquel gémissent aujourd'hui des millions d'assujettis désespérés par leur incapacité à établir une déclaration exacte) exigeait un inventaire total de la fortune, aussi bien des billets que des bons du Trésor pour lesquels l'anonymat promis fut supprimé. La seconde raison était que l'Etat, ayant des besoins pressants auxquels il ne pouvait suffire, allait s'approprier les billets non présentés et y trouver une masse considérable de ressources.

A vrai dire, il était impossible de voir dans cette décision, en dépit du vocabulaire officiel, une mesure d'assainissement ; bien au contraire, elle allait permettre de poursuivre, dans une obscurité quasi-totale, une politique de dépenses inconsidérées. En effet, les procédés d'échange employés conduisirent les Français à déposer en banque la totalité des billets qu'ils thésaurisaient. La conséquence immédiate fut que ces billets, jusqu'alors stériles et sans danger puisque leurs détenteurs attendaient la reprise économique pour les employer, furent aussitôt mis dans la circulation. Les dépôts bancaires étaient de 162 milliards fin mars 1945 ; ils s'élevèrent à 248 milliards fin juin. Les banques employèrent cet excédent de dépôts, suivant leur habitude, à souscrire des bons du Trésor. Aussi voit-on le solde positif mensuel des émissions de bons (déduction faite des remboursements), qui était de 10 milliards en avril et de 12 en mai, passer d'un seul coup à 78 milliards en juin 1945 (dont 55 milliards de bons à un an venant par conséquent à échéance en juin 1946). A la même époque on constata que

36 milliards de billets avaient été perdus ou détruits et la Banque en versa la contrepartie au Trésor.

En juillet 1945, la situation de la trésorerie publique était donc exceptionnellement mais artificiellement favorable. Tous les pouvoirs d'achat thésaurisés dans le pays étaient prêtés au Trésor, et tous les billets de banque disparus depuis un siècle étaient recréés pour lui être remis. L'Etat allait pouvoir disposer de l'ensemble pour rembourser en écritures les emprunts qu'il avait contractés auprès de la Banque, puis faire face à ses nouveaux besoins. De fait, au bilan de la Banque du 2 août 1945, on constatait que le Trésor avait 102 milliards au crédit de son compte.

Du point de vue économique, les retraits successifs qu'opéra ultérieurement le Trésor sur son compte jouèrent exactement comme une inflation pure. Le compte de l'Etat diminue rapidement : 24 milliards de prélèvements en août, 29 en septembre, 19 en octobre, 10 en novembre ; fin décembre le Trésor ne disposait plus que de la somme infime de 2 milliards. Cette chute montre avec quelle rapidité grandissait le déficit de la Trésorerie. On sait que le budget de l'Etat est, depuis quelque temps, extraordinairement approximatif, au point que l'on évalue le déficit à plusieurs dizaines de milliards près, selon l'optimisme ou le pessimisme de celui qui le calcule. Il semble que les dépenses aient, en 1945, excédé les recettes de quelque 325 milliards. Or les recettes, même d'emprunts, rentraient de plus en plus mal. Après le record de 78 milliards atteint en juin pour le placement net mensuel des bons du Trésor, celui-ci passe à 10 en juillet, 4 en août, 1 en septembre, pour faire face en octobre à un excédent de remboursement de 5 milliards. Il était évident qu'on assistait au choc en retour inévitable après l'échange des billets, alors que par ailleurs la hausse des salaires et des prix, ainsi que les difficultés croissantes de l'industrie travaillant en perte, obligeaient peu à peu chacun à utiliser ses ressources de trésorerie.

C'est alors que fut prise la seconde grande mesure monétaire de l'année, la dévaluation, le 26 décembre 1945. Elle allait permettre une série d'opérations se dissimulant plus ou moins les unes derrière les autres. L'essentiel, malheureusement, était d'utiliser l'or pour les paiements extérieurs, et de donner, malgré cet appauvrissement, de nouvelles ressources à l'Etat qui n'en avait plus. L'alchimie des chiffres allait le permettre. Pour comprendre ce qu'elle cache, il faut remonter un peu haut. Du 7 mars 1940 au 28 décembre 1944, le stock d'or de la Banque de France est resté inchangé à 1 778 tonnes. A cette dernière date, 200 tonnes furent cédées à la Belgique et le stock passa à 1 578 tonnes. Plus récemment encore, le 22 septembre 1945, 210 tonnes furent cédées au Fonds destiné à payer notre dette extérieure. Le stock passa à 1 368 tonnes. La même opération fut recommencée, pour 400 tonnes cette fois, le 26 décembre 1945. Notre stock est ainsi tombé à 968 tonnes. Mais à cette dernière occasion on décida de consolider la chute du franc par rapport au dollar et de fixer le cours de ce dernier à 120 francs au lieu de 50. Un même poids d'or valut donc 2,4 fois plus de francs du jour au lendemain. Ce qui fait que 1 368 tonnes d'or « valaient » au bilan du 20 décembre 65 milliards de francs, tandis que, un jour après, 968 tonnes en « valaient » 130 ! Au total, ce redoutable appauvrissement de 40 p. 100 de notre stock d'or en poids laissait un « béné-

fice » de 65 milliards... Celui-ci fut affecté à l'Etat qui s'en servit, suivant l'usage, pour rembourser ses dettes vis-à-vis de la Banque, et qui versa les 14 milliards restant à son compte, lequel remonta ainsi à 16 milliards.

A ces divers éléments de ce que, faute de mieux, nous appellerons notre politique monétaire, il faut en ajouter un quatrième, très important, mais moins visible : les crédits extérieurs. Rappelons d'abord que nous avons bénéficié, au titre du Prêt Bail américain, de 120 milliards de francs de fournitures gratuites, tandis que nos prestations, également gratuites, s'élevaient seulement à 38 milliards. De même, nous avons reçu 17 milliards de la Grande-Bretagne et du Canada, auxquels nous avons fourni 8 milliards. En dehors de cette assistance, nous avons bénéficié, pour notre restauration générale, de crédits élevés destinés à permettre l'importation des produits qui nous étaient indispensables. C'est ainsi que la France et la Grande-Bretagne se sont ouvert mutuellement des crédits, à concurrence de 100 millions de livres, utilisables jusqu'au 28 février 1946. La France a dépassé son crédit en achetant pour 120 millions de livres, tandis qu'elle ne fournissait que pour 12 millions de produits. Les Etats-Unis nous ont prêté 345 millions de dollars et l'Export Import Bank américaine nous a ouvert un crédit de 550 millions de dollars. Des accords ont été passés avec la Belgique, la Suisse, la Suède, l'Espagne, l'Argentine. Tous prévoient des prêts, des moyens de paiement divers et un solde réglable en or. Il en résulte un endettement pour la France en général, mais des facilités immédiates pour le Trésor français, et ceci est extrêmement important. Comme ce sont des Offices d'Etat qui achètent les produits étrangers et les revendent à la clientèle française, plus les importations sont massives, plus il faut évidemment utiliser d'or ou de devises, mais plus il rentre de francs dans les caisses du Trésor. L'acheteur français, lui, n'achète pas à crédit, mais doit payer au comptant ou dans de courts délais. Il remet donc des francs au Trésor, et ce dernier ne s'en sert pas pour payer à l'étranger l'objet qu'il vend en France, puisqu'il l'a obtenu au moyen d'un crédit étranger.

L'ampleur de ce recours au crédit, générateur d'inflation interne, est montrée par quelques chiffres. Les statistiques indiquent qu'en 1945 nous avons eu un déficit de balance commerciale de 1 240 millions de dollars auquel se sont ajoutés d'autres paiements portant le solde débiteur de notre balance des comptes à 1 790 millions de dollars, soit 214 milliards de francs. Cette somme énorme a été réglée à concurrence de 52 milliards, par des exportations d'or, de 30 milliards en utilisant des avoirs français en devises étrangères, et au moyen de 132 milliards de crédits étrangers qui nous ont été ouverts.

Les rêves ont une fin. Dans les derniers jours de 1945, l'Etat avait épuisé son compte à la Banque de France. Le stock d'or de notre pays était réduit à 968 tonnes (contre 1 778 un an avant). Le franc tombait à 1/20e de dollar et se démembrait pour créer des francs coloniaux de parités différentes. La circulation atteignait 579 milliards (contre 444 cinq mois avant). Tel est le choc brutal de la réalité.

■ ■

Nous avons toujours pensé, et dit, qu'aucune technique monétaire ne résisterait à la pression d'une politique économique incohérente. La situation

grave de notre monnaie et de la Trésorerie est le résultat d'erreurs fondamentales poursuivies avec une ténacité persévérante. Elle ne fait que sanctionner un état de fait que caractérisent bien d'autres manifestations du même mal, moins sérieuses au fond mais beaucoup plus spectaculaires, car elles touchent à des choses qui se voient, comme l'insuffisance effarante du ravitaillement. Des esprits purement scientifiques pourraient être satisfaits en constatant l'admirable trajectoire intellectuelle qui relie des décisions initiales déplorables et leur point d'aboutissement, ou plutôt de chute. Le cœur nous manque pour traiter avec cette froideur des événements qui sont tout imprégnés de malheurs humains. Les conceptions naissent peut-être dans des cerveaux glacés de théoriciens, mais les résultats s'inscrivent dans une cible vivante, palpitante de misère. Le mécontentement est général et il est justifié. Il est évidemment facile de blâmer une grève ; mais on doit reconnaître que les grévistes sont aujourd'hui des gens qui ont faim et dont les enfants ont faim. Un député a déclaré tout récemment : « Nous exigeons l'égalité dans la pénurie ! » Si ce pitoyable objectif lui suffit, nous ne nous étonnons pas qu'il ne puisse contenter une nation qui, après des années de souffrance et de courage, a le droit de vivre dans un autre régime qu'une misère généralisée et aggravée.

La France semble découvrir, avec quelque retard, qu'elle ne peut se passer des produits d'origine anglo-saxonne. Le Gouvernement envoie partout des missions chargées d'acheter, c'est-à-dire de commencer par emprunter. C'est une vue bien simpliste de la situation et qui fait peu d'honneur à nos propres capacités. Il est, certes, évident que nous devons importer ce qui nous manque le plus, certaines matières premières, des matériaux de construction et surtout de l'outillage moderne. Il est malheureusement inévitable aussi d'importer ce qui doit sauver notre existence menacée, puisque la vérité, si étrange, si incroyable soit-elle, est que le vignoble français ne nous donne quasiment plus de vin, et que la campagne française ou algérienne ne nous fournit du blé qu'en quantité insuffisante. Ainsi l'ampleur de nos importations indispensables est-elle malheureusement augmentée par la défaillance des productions françaises les plus traditionnelles chez nous. Quoi qu'il en soit, on ne résout pas un problème comme le nôtre en priant l'étranger de fournir gracieusement à nos besoins. Les relations internationales, pas plus que les nations privées, ne peuvent être à sens unique. Si un vaste amorçage par des prêts ou des achats sans contrepartie est inéluctable, cette période doit être courte et faire bientôt place aux échanges, qui eux sont réciproques.

Jusqu'à présent nous avons déjà vendu une grosse partie de notre or, et singulièrement écorné le portefeuille de devises que nous avait rapporté notre activité passée. Il est normal que nous acceptions de pareils sacrifices, si lourds soient-ils, pour compenser notre appauvrissement de la guerre, et pour relancer notre économie. Mais il est désolant de nous voir gaspiller presque en pure perte un trésor aussi précieux. Au surplus, ces ressources, il ne faut pas se le dissimuler, sont faibles au regard des besoins. Pour 1946, nous prévoyons un déficit de change dépassant 3 450 millions de dollars (400 milliards de francs) alors que les avoirs français, publics ou privés, en or et en devises, seraient, d'après le tableau dressé par le Ministère des Finances, de 3 100 millions de dollars. La réquisition de ces derniers, qui

nous priverait à tout jamais de revenus extérieurs précieux, et qui est d'ailleurs inconcevable dans sa totalité étant donné la variété des éléments qui la composent, serait donc très insuffisante pour éviter un endettement que nous sommes désormais contraints d'envisager. Notre situation internationale, qui était largement créancière, risque de se transformer en situation débitrice. Cela est très grave et nous nous y résignons sans aucune joie.

Mais il faut surtout envisager l'avenir français au delà de cette période transitoire. Nous aurons besoin de trouver un nouvel équilibre de notre balance des comptes, beaucoup plus difficile à réaliser que par le passé. Cette nécessité devrait nous obliger à développer toutes les formes possibles d'activité exportatrice. Et au contraire nous les détruisons une par une avec une insouciance coupable. Ce qu'un pays intelligent, mais provisoirement pauvre, doit exploiter de préférence, ce sont les services à rendre à l'étranger, qui nécessitent de la technique, des traditions de confiance et de bonne gestion. Le France fait tout ce qu'elle peut pour tarir cette ressource, et même pour devenir, sur ce terrain aussi, débitrice de l'étranger. Le coup porté à l'activité des grandes banques françaises à l'étranger est incontestable; craignons surtout qu'il ne soit le commencement d'une éclipse dont malheureusement nous n'avons que trop de tristes exemples. L'Assurance est visée à son tour, bien que sa nature essentiellement immatérielle la rende insaisissable par les procédés qui sont possibles pour des richesses réelles. Le Gouvernement travailliste anglais a déclaré, en novembre 1945, qu'il estimait trop le rôle de ces entreprises dans l'expansion nationale pour envisager de leur enlever la liberté qui leur est nécessaire. De fait, 70 p. 100 des primes encaissées par les Compagnies anglaises ont leur origine hors du Royaume-Uni. Malgré les vicissitudes sans nombre qui ont assailli notre monnaie, 45 p. 100 des primes encaissées par les Compagnies françaises viennent, elles aussi, de l'étranger. Mais nos réformateurs s'en soucient peu.

Ce même mépris des réalités règne dans ce qu'on appelle la recherche d'une politique de redressement financier, alors qu'on se refuse à définir ce qu'il y a à redresser, et qu'on convie le pays à lutter courageusement contre des maux que l'on commence par déclencher et que l'on continue à aggraver. Nous en voici revenus à un régime de décrets-lois, comme s'il convenait de violer la Constitution avant même qu'elle existe. On annonce des économies farouches et l'on prend surtout des mesures qui comportent un flux nouveau de dépenses. Au moment où la fonction publique doit être réhabilitée, où nous avons besoin d'un corps d'agents de l'Etat vivant honorablement et honnêtement au milieu des scandales du marché latéral, occulte, ou frauduleux, voilà que le recrutement et l'avancement risquent d'être taris.

La question des compressions civiles ou militaires n'apparaît insoluble que parce qu'elle est prise au rebours du sens commun. Le Gouvernement est responsable du gonflement scandaleux du nombre des agents nouvellement recrutés, hommes et femmes. Il reconnaît son erreur. Le moindre souci d'humanité l'oblige à savoir quelle occupation trouveront les personnes qu'il va licencier et il se préoccupe d'obliger les entreprises privées à leur offrir un emploi. Mais voilà que ces entreprises, à leur tour, sont

nationalisées ou nationalisables et que l'Etat annonce des compressions de leur personnel, ce qui suppose de nouveaux et impossibles glissements de main-d'œuvre. C'est ainsi que la déclaration ministérielle prévoit explicitement la réduction du nombre des employés des banques nationalisées et la suppression des clauses garantissant les droits acquis de certains membres du personnel. Là-dessus les organisations syndicales intéressées élèvent une protestation dont les termes méritent d'être reproduits, « le personnel des Banques ne pouvant être considéré comme générateur de déficit budgétaire après un mois seulement de nationalisation, alors que certains autres secteurs nationalisés depuis des mois, sinon des années, coûtent au budget de l'Etat plusieurs dizaines de milliards par an ». D'où il ressort que seule est en jeu une question de temps : en quatre semaines le déficit n'a pas pu naître, mais au bout de quelques mois il est considérable... On devrait surtout se demander à qui profite le processus par lequel les employés d'entreprises qui ne pesaient pas sur le Trésor, et au contraire, l'alimentaient, deviennent de pseudo-fonctionnaires, ce qui a pour effet, en ce qui les concerne, de les condamner à une situation matérielle précaire, de les prolétariser, sinon de les priver de leur emploi, et, en ce qui concerne l'Etat, de lui ajouter de nouvelles charges qui menacent le pays d'une catastrophe monétaire.

■ ■

Au total, la France n'est pas matériellement ruinée. Les Français n'ont pas cessé d'avoir des bras et un cerveau. Mais ils sont accablés par une politique indescriptible qui, sous le nom usurpé de dirigisme, ne les conduit, mais infailliblement, que vers le chaos. Le gouvernement d'un pays est chose délicate, qui met en œuvre mille ressorts complexes au regard desquels il faut bonne volonté, prévoyance, docilité aux faits, conscience professionnelle et compétence, toutes qualités que la présomption ne suffit pas à remplacer. On dirait que nous vivons dans un monde étrange de fantômes irréels que nous suscitons, alors que nous nous heurtons, mais sans vouloir les reconnaître, à des faits matériels que nous voudrions continuer à ignorer. La lutte n'est pas entre des groupes de Français hostiles les uns vis-à-vis des autres ; mais il y a incontestablement conflit entre l'idéologie aveugle, et fidèle à ses principes jusque dans leur pire absurdité pratique, et, d'autre part, la poursuite de buts réels, vivants, nuancés, dépouillés de toute phraséologie, mais profondément imprégnés d'efficacité économique et de générosité humaine.

Notre pays descend, sans raison apparente, l'escalier de la pauvreté, comme s'il était hypnotisé par un incompréhensible mirage qui l'attire toujours plus bas, vers la nuit. Il dépend de lui de s'arrêter dans cette marche et, s'il le préfère, de lever les yeux vers la lumière et de suivre le chemin ascendant de la prospérité. Mais on en arrive à se demander si ce choix l'intéresse...

ED. GISCARD D'ESTAING

Mardi soir 2 Novembre 1886.

Nous faisons notre entrée à l'Ecole Normale Supérieure. Nous nous sommes donné rendez-vous, entre conscrits, au café Vachette, vers 10 heures du soir, afin de pénétrer de compagnie dans le sanctuaire. Nous faisons un monôme, qui va pousser des cris sous les fenêtres de Louis-le-Grand, de Sainte-Barbe et de Henri IV. Mais nous manquons de gaîté. La peur du canular. Au bas du grand escalier des dortoirs, nous sommes accueillis par des hurlements féroces qui partent d'en haut. Les « carrés »[1] nous attendent sur le palier du second. Ils nous font agenouiller, prosterner. Une fois couchés, on nous retourne sous nos matelas, le nez contre le sommier. Le lendemain, monôme organisé par eux. Nos cornacs nous mènent, d'un bout de l'Ecole à l'autre, visiter les endroits malpropres, nous agenouiller devant le squelette de l'éléphant fossile *(le méga)*, lui baiser respectueusement le bout de la queue, serpenter dans les cours, autour du jet d'eau, sur la margelle, passer, chacun, à quatre pattes, sous les jambes des vingt-trois autres. Les « cubes » nous font couper leurs livres ou copier leurs cours. Les carrés nous donnent une série de sujets de devoirs ignobles, et nous font passer un examen de « moralité », qui est bien la chose la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer. J'ai la chance d'être oublié, dans l'appel des « gnoufs », qui passent deux par deux, devant l'aréopage, présidé par Lahillonne, flanqué de Blezzy et d'Hauser ; les récits que mes camarades me font de l'interrogatoire me font apprécier ma veine. On ne pourrait jamais croire que des jeunes gens intelligents soient capables d'obscénités aussi dégoûtantes, dénuées de tout esprit. Après le dîner, ils nous rassasient de chansons grossières. M. et B. entonnent les couplets, et le chœur entier répète le refrain, au milieu des tourbillons de fumée que lancent les chibouqs ; car les carrés sont coiffés de fez et drapés dans leurs couvertures de lit. Jusqu'à minuit, même comédie que la veille, dans le dortoir. C'est surtout contre Suarès, Levrault, Lorin et Colardeau qu'on s'acharne. Carron, dit Pagès, s'est blessé à la tête, en sautant d'une fenêtre ; on l'a porté à l'infirmerie, où l'on craint pour lui une méningite. — Le canular est pourtant exceptionnellement doux, cette année. Les carrés viennent s'entretenir amicalement avec nous, dans nos turnes. H., B. et R. surtout, sont charmants. Blezzy me donne la corvée de laver les tasses de thé ; mais c'est pour m'inviter à en prendre une avec lui. Le lendemain, je vais également prendre le café chez deux cubes : Daux et Bernès. Seulement, réunis, ils rivalisent d'injures et de saletés. — A partir de jeudi, il y a du moins un peu d'esprit dans leurs gravelures.

Le vendredi soir, distribution de prix aux gnoufs, pour les ignobles devoirs

1. Carrés : élèves de seconde année. Tubes : élèves de troisième année.

qu'il a fallu remettre. D'abord, un joli discours en vers de M., lardé de plaisanteries aristophanesques. M. est costumé en poète grec, et le discours qu'il lit est écrit sur un long papyrus qui tombe jusqu'à terre ; il débute par une apostrophe aux :

« ...Michel-angesques cubes,
qui cachez de grands fronts sous de modestes tubes. »

Puis, l'appel des lauréats.

Je ne me plains pas de n'avoir rien eu. — Après la distribution, discours en vers, ignoble, de T. : c'est un pastiche ordurier de la Légende des Siècles : « *Puissance égale bonté* ». Le récit de la création du « gnouf ». — C'était si dégoûtant que tout le monde en était écœuré, — (et, je l'ai su plus tard, T. lui-même. Le brave garçon avait fait de son mieux). — L'un des conscrits, un scientifique, Br., crie une injure à T. Aussitôt, il est saisi par Hauser, Strowski et quelques autres, qui très sérieusement cette fois le rossent et annoncent leur intention d'aller le « retourner », la nuit, sur son lit. Le cacique des carrés scientifiques s'interpose et menace les littéraires d'une bataille (car, à l'Ecole, chaque secteur est solidaire). Hauser n'en tient pas compte ; et toute l'armée des littéraires : cubes, carrés et « gnoufs », se rend au dortoir des scientifiques, à l'autre bout de l'Ecole, force les portes, canule Br. et houspille les autres. Après quoi, pour récompenser les conscrits de leur belle conduite, on leur accorde de dormir paisiblement, jusqu'au lendemain. C'est ma première bonne nuit, depuis l'arrivée.

Enfin, samedi soir, à 8 heures, la grande cérémonie du canularium. Une salle, au milieu de laquelle s'élève un poêle monumental. C'est là-dessus que tour à tour, chacun doit monter pour essuyer sans broncher une pièce de vers qui se fiche de vous sans ménagements, dévoilant vos défauts, vos travers (révélés Dieu sait comment) et les exagérant crûment. Autour du poêle, les principaux carrés, déguisés pour la circonstance, font un cercle ; et chacun, tour à tour, injurie un des gnoufs. Plus loin, les autres carrés et cubes, sur des gradins, et un certain nombre d'archicubes, professeurs, etc. (Dans le nombre, Jaurès). — Les travestissements, assez jolis et spirituels, font allusion à des événements d'actualité, principalement littéraires. Il y a un Juarez (Hauser), une Abbesse de Jouarre et un chevalier d'Aray (Chavannes), un Louis de Bavière et son médecin (costumé en médecin de Molière), un fils de Jahel, un monsieur Scapin, un général Jeannimgros, un cuirassier pontifical, le drapeau blanc à la main (Blezzy, fougueux catholique « tala »), une Marguerite (Lahillone) et un Faust, un comte Tolstoï, et Katia (Strowski, dont la figure originale et douce, mais point jolie, est charmante sous la fine perruque blonde). Enfin, pour maintenir l'ordre, un gendarme (T.) ; et, pour présider la cérémonie, un Méphistophélès. — J'oubliais un marquis Tseng. — ...On me fait monter sur le poêle, avec Lorin, le plus maigre avec le plus gras, Don Quichotte avec Sancho Pança : car toute la pièce de vers, que M. Scapin nous lance à la tête pendant dix minutes, roule sur ces deux définitions de nos personnes. On blague mon wagnérisme, mon air sombre ; on prétend qu'il vient de ce que je cherche l'idéal, et que je crois enfin l'avoir trouvé dans l'école où trônent Boissier, Ferdinand (Brunetière) et Ollé. (Mais je n'ai pas besoin de dire que ces choses sont dites en langage beaucoup plus ordurier, — quoique je n'aie pas à me plaindre : j'ai été traité, toujours, avec une sympathie marquée). On raille les cheveux de Suarès, les échasses de Mille, la barbe de Levrault, la voix de Mélinand, le nom de Gendarme de Bévonte, la candeur (dont je doute) de Ridder et la chasteté de Gignoux...

Enfin, après une chanson d'archicube, dont un couplet dit : « Un savant

prétend que l'homme descend du singe ; le même savant dit que les cubes ont jadis été conscrits », — (protestations indignées), — on nous conduit au dortoir ; on nous fait mettre à cheval sur les cloisons qui séparent les chambres. Après une demi-heure d'attente, la procession des carrés et des cubes fait son entrée. Une première fois, grave, indécise, silencieuse, sépulcrale. Puis, elle disparaît. Une seconde fois, tumultueuse, et hurlante. Puis, le silence se refait. Tout à coup, au fond du dortoir, retentissent les paroles sacramentelles, dites par le cacique Hauser : « Il n'y a jamais eu de gnoufs, il n'y a jamais eu de canular. » — Aussitôt, on s'empresse autour de nous on nous étreint, on nous embrasse : — « Ah ! cher conscrit !... Encore !... Encore !... Qu'ils sont beaux ! Qu'ils sont bien, nos conscrits !... Allons, dormez bien, nous allons vous border, vous donner du thé, de l'eau sucrée, veiller sur votre sommeil... etc. » — Le canular est fini.

10 Novembre. — Mercredi. Punch traditionnel, offert par les carrés aux conscrits, et où ils s'amusent à les griser. Barthe est soûl, comme un Polonais ; il a l'ivresse pédante ; il veut scander Pindare, en le chantant, comme Riemann a commencé de nous l'enseigner ; il trouve qu'un vers de Virgile sent les foins coupés. Wartel a l'ivresse soldatesque ; il cambronne tout le monde. Suarès prétend qu'il fait semblant d'être gris (il a bien son petit plumet) ; il gambade et fait mille extravagances. Joubin vomit, au dortoir. Pour moi, je me suis arrangé de façon à ne boire, sans en avoir l'air, que le quart d'un verre. Mais les scènes de soûlerie m'ont tellement dégoûté que je me refuse, le lendemain soir, à assister au dîner, également traditionnel, qu'offrent chez la Pérouse les conscrits à leurs anciens. En principe, ce banquet a pour raison de resserrer l'amitié entre Normaliens. En fait, c'est le prétexte d'une énorme beuverie. — Il faut dire que, cette fois, le dîner a été assez morne ; les conscrits prenaient garde à ne plus se laisser attraper par les mélanges insidieux de breuvages qu'on leur offrait ; et certains étaient trop malades encore de leur nuit passée, pour avoir envie de recommencer. Il n'y a que B., qu'on a rapporté ivre-mort, en voiture ; B., qui faisait un vacarme effroyable ; et G. qui, s'étant relevé dans la nuit, mit tranquillement son casque juif et ses brodequins de « fils de Jahel », persuadé que c'était son habillement ordinaire. Le dîner s'est terminé par un monôme, toujours traditionnel, dans les brasseries et mauvais lieux du quartier Latin. Le plaisant, c'est que pour beaucoup d'anciens ces expéditions et ces agapes ne sont rien moins que divertissantes. Mais « c'est la tradition ». Le grand mot, qu'ils ont tous à la bouche. Bons garçons, qui se soûlent, par tradition.

Novembre.

Ce qu'il y a de meilleur à l'Ecole, avec la discipline d'esprit, la méthode enseignée par les professeurs : la variété d'esprits, d'opinions, de tempéraments, qui existent parmi les vingt-quatre camarades d'une même section. S., amoureux de la forme, de la chair, de l'action, de la vie, adorant la Renaissance, où il aurait voulu vivre (il le disait lui-même). G. Mille, regrettant de n'avoir pas été un petit bourgeois du XIIIe siècle, raisonneur, subtil à ses heures, dévot au cerveau étroit, d'ailleurs parfaitement satisfait de lui et de sa charge de juge. Moi, le mysticisme m'assiège, je sens que je vais y tomber. Grosjean voudrait être bourgeois du XVIIIe siècle. R., capitaine Fracasse... etc.

Nous formons un Comité pour acheter des livres. Les cinq délégués sont : Lorin, Gauckler, Mille, de Ridder et moi. Les premiers livres achetés sont :

Dostoïevski : Les Possédés, 2 vol.
Tolstoï : Deux générations.
Halévy : Princesse.

Gyp : Dans l'train.

Grand-Carteret : La France jugée par l'Allemagne. — Inutile d'ajouter que je ne suis pour rien dans le choix des trois derniers.

On propose l'achat du livre de Drumont. S. et D. s'y opposent violemment, et déclarent qu'ils se retirent, si l'on passe outre : D., parce qu'il est Juif intolérant ; S., parce que, dit-il, Drumont a attaqué des membres de sa famille. Je défends leur cause, auprès de mes collègues ; je réussis à leur faire biffer le livre ; mais ce n'est pas sans de vives protestations du catholique B..., de l'antisémite G... et surtout du bruyant et brouillon L.... Celui-ci déclare qu'il s'opposera, par représailles, à ce qu'on achète les Portraits politiques de Spuller, parce que Spuller flétrit le 2 Décembre et qu'il a dans sa famille des hommes qui ont participé au 2 Décembre.

Mercredi 1er Décembre.

Et voici justement qu'on fait la manifestation bruyante et traditionnelle, à l'occasion du 2 décembre. A 6 h. 1/2 du soir, toutes les lumières s'éteignent, et les sections se rendent silencieusement, à travers les ténèbres, à la salle de l'archicube Méga (l'éléphant fossile). *Ad augusta per angusta*. Là, nous sommes accueillis par le chant de la Marseillaise. Un drapeau tricolore est fiché à la grande table, devant le tableau noir. Sur cette table, un fauteuil, où monte à tour de rôle chacun de ceux qui veulent flétrir le 2 Décembre et lire une pièce des Châtiments. Le sérieux se mêle au burlesque. On lit Hugo pour l'admirer, et aussi pour se ficher de lui. On entrelarde la lecture des Châtiments d'une complainte sur Barbès. Ont lu avec sincérité, et même avec enthousiasme : Mirman, Suarès (la fin de l'Expiation, Floréal), Toutain et Gidel (L'Enfant tué). — Au réfectoire, cortège de bannières fantastiques, vouant le 2 Décembre à l'exécration de la postérité. La nôtre, brossée par Wartel, représente sur une face : la République plongeant jusqu'au ventre dans une mer de sang et tordant le cou à un aigle qui pleure d'immenses larmes rouges ; — sur l'autre, un crâne gigantesque et des tibias sur fond noir. Tout autour, des banderoles avec des inscriptions : « L'oncle, vampire ; le neveu, chacal. » — « Je jure d'obéir à la Constitution... » — « Traîtres ! »..., etc. — Les quatre bonapartistes de l'Ecole (dont Levrault et Padovani) se sont abstenus de paraître à la cérémonie. Levrault est venu au réfectoire, avec un bouquet de violettes à son chapeau ; il ne s'est pas découvert de la soirée ; je crois qu'il a couché avec son chapeau.

13 Janvier 1887.

Je fais, chez Ollé-Laprune, un exposé sur Cicéron, d'après ses ouvrages philosophiques. Il en est très content, des idées comme de la forme, qui donne aux traits de Cicéron quelque chose de fuyant, qui les laisse à dessein dans la pénombre : Cicéron probabiliste, parce qu'il est politique, ayant des pensées de derrière la tête, des croyances qui sont peut-être tout le contraire de ce qu'il exprime, et dont il se doute à peine. Cicéron, en somme, représenté comme une sorte de Renan de l'antiquité. (Je vois bien que j'étais encore imprégné de mon étude récente de Renan.) — D'habitude, après chaque exposé, des objections sont soulevées par quelques camarades. Aujourd'hui, il s'est formé au contraire une coalition d'amis qui, sans s'être donné le mot, ont préparé des contre-objections, pour accabler ceux qui m'attaqueront : entre autres, Mille, Suarès, Dumas, Dalmeyda, Renel. Levrault, ont réuni toutes sortes de textes à l'appui de ma thèse. Objections, peu sérieuses — de Gay et Gauckler.

Décembre 1887.
Brunetière (Professeur à l'Ecole Normale).

N'a pas une tête sympathique, ni une voix agréable. Esprit étroit, faux ; peu ou point de goût ; arbore des gilets jaunes stupéfiants, ou des gilets à carreaux de palefrenier de bonne maison. Style logique, fatigant, avec des locutions du XVIIIe siècle et des incorrections. Ni finesse dans l'analyse, ni légèreté dans la langue, ni agrément dans la parole. Rien moins que psychologue.

Mais il vit. Il mâche ses mots avec une telle vigueur et jette ses idées avec une telle assurance, les entassant les unes sur les autres, dans un édifice logique, bien cimenté, et qui n'a de fragile que la base, — que ce grand constructeur de systèmes faux nous plaît à tous. Ce n'est pas un empaillé, au moins, celui-là ! Il vit.

Mais quel tyran ! Il avertit chaque élève qui doit lui remettre un travail : « *Vous montrerez ceci et cela. Du reste, vous êtes libre. Mais si vous ne faites pas comme je dis, ce sera faux.* » — Des violences de langage surprenantes. C'est un homme, dans le genre de Guiraud, avec aussi peu de goût, aussi peu de sens des nuances, un besoin aussi impérieux de netteté, et un pareil talent de construction. Encore n'a-t-il pas la largeur de sa critique.

Sa vie est un enseignement, au moins aussi profitable que son cours. Il a débuté par être pion de l'infirmerie au Lycée Louis-le-Grand ; il a été prote d'imprimerie, jusqu'au jour où, au lieu de corriger simplement les épreuves de la revue qui lui étaient confiées, il y ajouta des idées. Ce fut le début de sa fortune. Il a une énergie admirable. Aussi dit-il à l'un de nous que le travail est tout, même dans les lettres. Il est content et flatté de sa nomination à l'Ecole Normale. « *Je suis très écouté ; mes idées font leur chemin.* » (A Ravaisson). Il sera de l'Académie, malgré la brutalité de sa critique.

Il est loin d'avoir la finesse de goût de Lemaitre et le dilettantisme d'intelligence de Bourget ; mais il a un trésor d'idées générales, quelques-unes d'une rare fausseté, presque toutes originales, et un esprit violent, tyrannique, qui tord la réalité, qui la plie à sa volonté, qui fabrique avec elle de solides édifices, réguliers, compacts, assez harmonieux. Chacune de ses leçons est une construction. Mais il y a rarement plus d'une idée pour deux ou trois leçons.

On sent qu'il a fait son éducation lui-même. Ce qui est beau dans ses conférences, dans ses livres, comme dans sa vie, c'est la volonté. Mais la rudesse de son origine se trahit ; il manque d'un fonds d'observations tranquilles, délicates, profondes, creusées à loisir dans la paix de l'esprit, et goûtées doucement. Artiste à sa manière, dans l'ordre de la volonté et de l'action, il n'a aucunement le sens de l'art, — sens généralement coûteux, amassé par l'atavisme, ou formé par l'éducation.

Des idées comme celles-ci :

« *La cathédrale gothique est identiquement la même, d'un bout de l'Europe à l'autre ; on n'y sent aucune personnalité.* »

Gœthe est un bonhomme, Bernardin de Saint-Pierre un idiot, un imbécile, Châteaubriand le plus grand nom du XIXe siècle, et Delille un homme d'un très grand esprit.

Je vais le voir, dans son cabinet, à *la Revue des Deux Mondes*, rue de l'Université. Au premier. Un petit couloir étroit donnant sur de petits cabinets ouverts. Deux fenêtres sur une cour, un jour faible, tamisé par de petits rideaux, d'une blancheur douteuse. Une grande table, avec le tapis vert traditionnel. Une grande carte de France, qui n'est pas toute jeune. Une masse de livres, sur et sous les meubles, la plupart non coupés, à peine

déballés. — Brunetière, aussi aimable qu'il peut : ce qui n'est pas beaucoup dire. Il pose des questions, et y répond le plus souvent. Il porte dans la conversation le dogmatisme qu'il impose, dans sa critique. Il m'interroge sur la section, avec cette précision napoléonienne, qu'il a en tout (et qui ne m'en impose guère : car elle se condamne fatalement à l'erreur) : « *Quel est l'esprit de la section? De quoi s'occupe-t-elle? D'histoire? De philosophie? Vos aînés étaient de grands dissertants.* » Je réponds que nous nous occupons surtout de littérature et d'art, ce qui lui fait plaisir. Je lui parle de la littérature russe, qui divise notre section en deux camps. Il le prend légèrement.

— « *Ah! vous suivez la mode! c'est naturel.* »

Puis, comme je proteste que ce n'est pas, chez moi, une affaire de mode, il me demande si je sais le russe.

— « *Non.* »

— « *Eh bien, on ne peut parler d'une littérature que si on la lit dans la langue.* »

Quelques instants après, il me dit qu'il ne sait pas le russe. — Ce qui ne l'empêche pas d'avoir des idées très catégoriques sur le roman russe, comme sur tout le reste.

— « *Voyez-vous, c'est comme pour la littérature allemande, dont je vous parlais, l'autre jour. C'est surfait par la mode. Avec le temps, on s'apercevra qu'il y a seulement deux ou trois noms, deux noms qui subsistent, et au-dessous de chacun deux noms d'œuvres. Encore, ce ne sont pas celles qui passent pour leurs chefs-d'œuvre.* »

Il me demande si je suis fixé sur le choix d'une section.

— *Oui, l'histoire.*

— *Et peut-être savez-vous de quel côté vous vous dirigerez?*

— *Peut-être du côté de l'histoire d'Allemagne.*

— *Et peut-être savez-vous encore sur quel point précis de cette histoire vous vous fixerez?*

— *Non, je n'y ai pas pensé.*

Tout cela, pour arriver à me dire qu'il n'aimait pas les gens qui se spécialisent, qu'il voudrait qu'en seconde année, on se laissât vivre, on fût « *des épicuriens des lettres* ». — Ce qui est bien, d'ailleurs, aussi ce que je pense.

7 Janvier 1888.

Au commencement de la classe, le cacique Colardeau, félicite en notre nom Brunetière, qui vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Brunetière est très ému, lui qui ne s'émeut guère. Il se remet, nous remercie, nous assure de son dévouement. — On sent que ce parvenu apprécie d'autant plus ces distinctions que c'est à la force des poignets qu'il les a conquises.

Boissier rend compte d'un travail de Legras. Il le fait, avec une lourdeur qui nous révolte tous. Cet académicien, qui se croit le droit de nous traiter de haut, ne se doute pas qu'il y a quelque chose au-dessus du succès, et qu'en dépit de ses honneurs et de ses amitiés princières, aucun de nous ne se croit inférieur à lui, en intelligence ; aucun, qui ne croie pouvoir exiger de son professeur, si illustre qu'il soit, tous les égards et toute la courtoisie.

Mélinand revient, à chaque fois plus énivré, du cours de Boutroux à la Sorbonne. Avec son sérieux habituel, il nous analyse ses impressions. C'est une extase continuelle, une jouissance trop forte. « *C'est trop beau... La prochaine fois, lui ou moi, nous y resterons... Mais je crains bien que ce ne soit sa dernière leçon. C'est trop sublime, ce n'est pas humain. Le terrible,*

c'est qu'il est plus beau que ceux dont il parle. Aujourd'hui il a été plus beau que Malebranche. La dernière fois, c'était encore plus fort, il était plus beau que Spinoza. »

— « *Alors*, dit S., *pour toi, Boutroux est un de nos plus grands penseurs ?*

— « *Positivement.* »

Et après un silence :

— « *Je ne puis comparer l'impression que me cause Boutroux, qu'à celle de Mounet-Sully, quand il est le plus admirable.* »

S. demande à lire la leçon écrite.

— « *Ah ! ce ne sera plus la même chose !* »

— « *C'est donc sa voix, son geste, qui t'enchantent ?* »

— « *Ah ! c'est le tout !* »

Beau philosophe ! — Ah ! il n'y a donc que moi d'idéaliste mépriseur de la forme !

Mi-Carême 1888 (Mars)

Conférence de Brunetière, à l'Odéon. — Burlesque mise en scène. Le rideau se lève. Décor de comédie classique. Au fond, une table avec carafe et verre. Par les portes de droite et de gauche, entrent deux laquais de Molière, qui portent la table près du trou du souffleur. Ils disparaissent. La grande porte du milieu s'ouvre à deux battants ; et Brunetière paraît. Petit crapaud étique, encore plus maigriot dans son habit noir. Il s'avance drôlement, ne sachant que faire de ses mains, ne sachant où placer ses pieds. Sa voix qui nous casse les oreilles, en conférence, s'entend bien, ici, mais ne remplit pas la salle. Il fait la bouche en cœur, il essaie de dire de jolies choses, au commencement et à la fin de sa conférence. Le reste, un tas de découpures du cours qu'il nous a fait sur le XVIIe siècle. Sujet : *Iphigénie.* Il dit que Racine a été un psychologue comme notre siècle n'en peut nommer, sauf peut-être Balzac, — et un poète, comme notre siècle n'en a pas eu, sauf peut-être Lamartine..., etc. — Quelques mots de déclamations patriotiques (peu de chose), et religieuse. C'est la concession qu'il a voulu faire à son auditoire de théâtre. Pour le reste, il a fait son cours. On l'a beaucoup applaudi, — rappelé à la fin ; il ne sait pas saluer.

Après quoi, on a joué *Iphigénie*, d'une façon si grotesque que la salle éclatait de rire, aux derniers actes. Tout a raté, — jusqu'au tonnerre.

Curieux amour qu'inspire Boutroux à son public de la Sorbonne. — « *Nous avons été aujourd'hui dans le sein de Dieu* », déclare gravement M. au sortir d'un de ses cours. Cependant, il est capable de discuter son Dieu : il ne croit pas que les idées exposées par lui soient toujours vraies. Mais c'est pour lui la plus belle œuvre d'art. — Plusieurs des dames qui viennent écouter, sans comprendre, ses leçons sur Leibniz, sont certainement amoureuses de lui ; sa voix pénétrante, sa pâleur, sa mauvaise santé, ses paroles qui font un bruit harmonieux, au milieu duquel rayonnent des mots sublimes : Dieu, l'Infini, l'Eternité, — tout cet ensemble agit sur elles avec d'autant plus de force qu'il se présentait enveloppé d'une vague poétique.

18 *Février* 1889.

Au grand amphithéâtre de la Sorbonne, dans la séance de l'Alliance Française, — parle le général chinois Tcheng-ti-kong. En belle robe violette, mollement étendu sur sa chaise, il a la figure pleine, jeune et heureuse ; un sourire d'actrice, qui montre bien les dents. Mais l'homme est robuste, et la voix très forte, grave, lourde et claire. Un discours excellent, spirituel,

très français, mais encore plus chinois, d'un homme et d'une race supérieurs. Sous l'enveloppe des sourires et des compliments, je sentais une âme méprisante, qui se savait supérieure à nous, et traitait le public français en enfant. Ce membre de l'Alliance Française, dans une séance de l'Alliance Française, a trouvé moyen de se moquer des Français qui venaient en Chine, d'attaquer les missions religieuses en Chine, d'affirmer que jamais la France ne réussirait en Chine, par la force. « Votre langue est comme une belle femme, gracieuse et souriante, qui plaît à tout le monde sans efforts, mais qui ne doit pas dire qu'elle veut plaire... » — Bref, faisant la leçon à tous, mais la faisant gober, au moyen de quelques protestations d'amour pour la France, qu'il daignait élever — pas tout à fait — jusqu'à la hauteur de la Chine. Tous ses efforts ont toujours été, dit-il, « de raccourcir les distances et d'amincir les antipodes, entre les deux pays les plus civilisés du monde. » — Mais il a eu bien soin de marquer qu'entre les deux il y a des différences !... « Tout le monde sait que la Chine est le pays le plus anciennement civilisé. Tout le monde sait que le chinois est la langue la plus universellement répandue... etc. »

Le public, enchanté, avale toutes les pilules, et applaudit frénétiquement.

Il n'acclame pas moins le gouverneur du Congo, Savorgnan de Brazza. Brazza est très grand, le visage anguleux, noir, embroussaillé de cheveux et de poils noirs, le nez volumineux, les yeux vastes et pleins d'une torpeur bovine, la tête inclinée sur la poitrine, les mains énormes. Il prononce quelques mots pour remercier l'auditoire de sa sympathie. Il parle dix fois moins bien que Tcheng-ti-kong. Son accent italien est, il est vrai, moins lourd, mais plus agaçant. Les paroles sont banales, les gestes communs, et inutiles. Il semble parler au président (Gréard), qui est à côté de lui ; il lui fait des gestes à l'italienne, il riboule des yeux pour dire qu' « actuellement nous avons dans chaque village un enfant indigène qui apprend le français », et que si on veut bien mettre la main à la bourse, « nous en aurons bientôt... un... deux... trois... dix... deux cents... trois cents... etc. ».

Des quatre orateurs de ce soir : Gréard, recteur de l'Académie de Paris ; Gaston Deschamps ; Tcheng-ti-kong ; et le gouverneur français du Congo, — c'est, sans aucun doute, le Chinois que Voltaire eût trouvé le plus Français.

21 Février. — Réception à l'Académie Française, de Claretie, par Renan.

La salle est comble. Je reste perché pendant trois heures sur deux barreaux de tabouret ; mais je vois et j'entends, bien que Renan n'ait pas beaucoup de souffle et ne lise pas très bien. — La grande attraction d'aujourd'hui est la Comédie-Française, venue pour assister à la réception de son directeur ; des toilettes ravissantes et de jolies figures. — Parmi les Académiciens, Mommsen, de passage à Paris : une tête extraordinaire, les cheveux à la Liszt, tombant au-dessous des épaules, comme de gros paquets d'étoupe : dans ce cadre volumineux disparaît une petite figure maigre, mince et sèche, pointue comme un museau de furet, — avec des lunettes. Il suit les discours, avec une fixité dure, les yeux sur les orateurs. (Il est au premier rang, et Claretie au quatrième.) On dirait que Claretie a écrit une partie de son discours, à l'intention de cet Allemand gallophobe : car il a beaucoup parlé de l'Allemagne, et en termes qui n'avaient rien de flatteur. — Le discours de Claretie est d'ailleurs sans intérêt, comme la carrière de Cuvillier-Fleury, à qui il succède à l'Académie, et qui est resté toute sa vie (elle fut longue !) ce qu'il avait été au début : lauréat du Concours général. — La grosse tête de Renan, cette énorme caboche, plus volumineuse à elle seule que celles de Camille Doucet et de Marade réunies, ne bronche pas un moment tant que parle Claretie ; pas un mot ; pas un sourire. Sans doute qu'il n'écoute point. Il digère. — Mais il se réveille à point, quand c'est son tour

de parler. Incroyable discours, où il dit quinze lignes de Claretie, dix mots de Cuvillier, et où, débarrassé de cette ingrate corvée, le voilà parti dans un monologue satirique sur l'histoire humaine depuis deux siècles : — le XVIIIe siècle « où l'on avait la liberté de penser, mais où, en vérité, on pensait si peu, qu'il n'y avait pas grand profit. » — La Révolution « moment unique, où l'humanité a fait servir à son progrès tous les scélérats et les monstres accumulés en elle par l'hérédité », — « le Romantisme, qui a produit tant de livres excellents, dont aucun ne sera probablement lu plus tard », — la décadence des lettres, issue du progrès même des hommes de lettres, leur orgueil encouragé par la niaiserie d'un public qui manque d'une aristocratie pour lui apprendre ce qu'il doit sentir, la puérilité de l'intelligence et du goût publics, qui conduit en politique à des catastrophes et de dures expiations, non encore achevées aujourd'hui; la fatuité risible du réalisme, qui prétend fournir sur la vie de la société de son temps des documents à la postérité, qui sera trop occupée d'elle-même pour s'occuper des autres ; — une définition curieuse de l'homme de génie (personne n'a remarqué que c'était le portrait de Renan) — et puis, une joyeuse profession de foi épicurienne et sceptique, suivant immédiatement la prévision de l'avenir le plus sombre pour la France. — Arrivé à ce point, il s'arrête, laisse son discours, et dit, d'un ton bonhomme : « Après tout, ça n'arrivera peut-être pas. Peut-être qu'il n'y a rien de vrai dans tout ce que je vous ai dit... » — Conclusion (la mienne) : Il n'y a qu'un seul homme en France, qui soit capable d'exprimer, dans une assemblée officielle, toute sa pensée, sa pensée tout entière (et combien elle est hardie !) — et non seulement de ne pas révolter, mais de faire sourire en débitant tranquillement les pensées les plus cruelles, les plus laides, les plus terribles parfois, qui peuplent le cerveau d'un homme de génie. Le public croit qu'il se moque. Et il se moque précisément, en disant la vérité à des hommes qu'il sait incapables de comprendre que c'est la vérité. — Il y a du néronisme dans Renan.

— Le duc de Broglie s'épanouit largement, en écoutant Renan. Il rit, sourit et applaudit. — Dans l'assistance, Pailleron, Emile Augier, lord Lytton, Lesseps, bien défait depuis la dernière fois que je l'avais vu.

ROMAIN ROLLAND

LE MIROIR DE LA MER

Il n'est aucun endroit de ce monde de rivages, de continents, d'océans, de mers, de détroits, de caps et d'îles qui ne soit soumis à la domination d'un vent régnant, maître souverain de son climat particulier. Le vent détermine les aspects du ciel et l'action de la mer. Mais aucun vent ne régit de façon incontestée son royaume de terre et d'eau. Il en est comme des royaumes de la terre, des régions y sont plus turbulentes que d'autres. Au nord et au sud de la ceinture équatoriale de la terre, les vents alizés exercent une suprématie indiscutée, comme les monarques de royaumes dès longtemps établis, dont le pouvoir traditionnel, réprimant toutes les ambitions illégitimes, n'est pas tant l'exercice d'une autorité personnelle que l'effet de très anciennes institutions. Les domaines inter-tropicaux des vents alizés sont favorables à la vie ordinaire d'un navire marchand. Il est rare que leurs ailes apportent aux oreilles attentives sur le pont des navires l'appel claironnant des batailles. Les régions où règnent les vents alizés de nord-est et de sud-est sont sereines. Sur un navire faisant route vers le sud pour un long voyage, la traversée de leurs domaines est marquée par une détente de l'effort et de la vigilance des équipages. Ces citoyens de l'Océan se sentent abrités sous l'égide d'une loi incontestée, d'une dynastie indiscutée. Là, en vérité, mieux qu'en tout autre endroit de la terre, on peut se fier au temps.

Non toutefois sans quelque réserve. Même dans le royaume constitutionnel des vents alizés, au nord et au sud de l'Équateur, les navires se trouvent parfois surpris par d'étranges désordres. Pourtant, les vents d'est et, d'une manière générale, le climat d'est est dans le monde entier caractérisé par la régularité et la persistance.

Le vent d'est est un maître d'une remarquable stabilité : s'il envahit les hautes latitudes soumises à la domination tumultueuse de son grand frère le vent d'ouest, il est extrêmement difficile à déloger, à cause de sa froide malice et de sa profonde duplicité.

Les mers resserrées autour de ces îles, où veillent les amiraux britanniques qui gardent les marches de l'Océan Atlantique, sont soumises à la domination turbulente du vent d'ouest. Qu'on l'appelle nord-ouest ou sud-ouest, c'est tout un, — une phase différente du même caractère, une autre expression sur le même visage. Dans l'orientation des vents qui règnent sur les mers, les directions nord et sud sont dénuées d'importance. Il n'y a pas en ce monde de vents de nord et de sud qui comptent. Les vents de nord et de sud ne sont que de petits princes parmi les dynasties qui décident de la paix et de la guerre sur mer. Ils ne se produisent jamais sur une grande scène. Ils dépendent de causes locales, — configuration des côtes, forme des détroits,

accidents de hardis promontoires, autour desquels ils jouent leur petit rôle. Dans la politique des vents, comme parmi les tribus de la terre, la lutte véritable est entre l'est et l'ouest.

■ ■

Le vent d'ouest règne sur les mers qui environnent les côtes de ce pays ; et des entrées des détroits, des promontoires comme d'autant de tours de veille, des estuaires comme du haut de poternes, des passages, des bras de mer, des goulets, des golfes, la garnison de l'île et les équipages des navires qui partent et reviennent, regardent vers l'ouest, pour deviner, d'après les splendeurs diverses de son manteau du couchant, l'humeur de ce maître arbitraire. C'est au déclin du jour qu'il faut considérer le visage royal du temps d'ouest, arbitre du destin des navires. Bienveillant et splendide, ou splendide et sinistre, le ciel occidental reflète les desseins cachés de l'esprit royal. Vêtu d'un manteau d'or éblouissant ou drapé comme un mendiant dans les haillons de nuages noirs, le vent d'ouest, dans sa puissance, trône sur l'horizon occidental, avec l'Atlantique-Nord tout entier comme tabouret sous les pieds, et les premières étoiles scintillantes comme diadème au front. Et les marins, courtisans attentifs du temps qu'il fera, s'appliquent à régler la conduite des navires sur l'humeur du maître. Le vent d'ouest est trop grand prince pour dissimuler. Ce n'est pas un calculateur qui trame de profonds complots au fond d'un cœur ténébreux ; il est trop puissant pour recourir à de petits artifices ; la passion paraît dans toutes ses humeurs, même dans la douceur de ses journées sereines, dans la grâce de son ciel bleu dont la tendresse immense et insondable, reflétée dans le miroir de la mer, enveloppe, pénètre et berce les navires aux voiles blanches.

Il est le seigneur de la guerre qui lance ses bataillons de lames atlantiques à l'assaut de notre rivage. La voix impérieuse du vent d'ouest appelle à son service toute la puissance de l'Océan. Sur son ordre, un grand trouble s'élève dans le ciel au-dessus de ces îles, et la ruée des eaux s'abat sur nos grèves. Le ciel du temps d'ouest est semé de nuages en fuite, de grands nuages blancs qui s'épaississent de plus en plus jusqu'à sembler soudés en un dais solide, sur la surface grise duquel défilent à une vitesse vertigineuse les lambeaux inférieurs de la tempête, minces, noirs et d'aspect furieux. Ce dôme de vapeurs se fait de plus en plus dense, descend de plus en plus bas sur la mer, restreignant l'horizon autour du navire. Et l'aspect caractéristique du temps d'ouest, ce ton épais, gris fumeux et sinistre, s'établit, circonscrit la vue des équipages, trempe leurs corps, oppresse leurs âmes, leur coupe le souffle de rafales grondantes, les assourdit, les aveugle, les lance en avant, sur un navire qu'il emporte vers nos côtes perdues dans la brume et la pluie.

Le temps de sud-ouest est le gros temps bouché *par excellence*. Ce n'est pas cette épaisseur du brouillard, mais plutôt un rétrécissement de l'horizon, les terres mystérieusement masquées et des nuages tels que le navire semble s'avancer dans un cachot aux voûtes basses. Ce n'est pas l'aveuglement, mais la vue limitée. Le vent d'ouest ne dit pas au marin : « Tu seras aveugle » ; il se contente de restreindre le champ de sa vision et de faire naître dans son cœur la terreur de la terre. Il en fait un homme privé de la moitié de sa force, de la moitié de ses ressources. Que de fois dans ma vie, chaussé de mes longues bottes de mer et ruisselant sous mon suroît, auprès de mon commandant, sur la dunette d'un voilier sur le retour, faisant route sur la Manche, et regardant devant moi ce chaos gris et tourmenté, n'ai-je pas entendu, dans un soupir lassé, se former cette remarque pénible et passagère :

« — Pas beaucoup de vue avec ce temps-là ! »

Et n'ai-je pas répondu à voix basse, du même ton et par manière d'acquit :

« — Non, commandant. »

Ce n'était que l'expression instinctive d'une pensée toujours présente, étroitement associée à la notion que la terre était là quelque part devant nous et au sentiment de la grande vitesse du navire. Bonne brise, bonne brise! qui oserait se plaindre d'une bonne brise? C'est une faveur de ce roi de l'Occident qui règne en maître sur l'Atlantique-Nord, de la latitude des Açores à la latitude du cap Farewell. Un fameux coup d'épaule pour achever une belle traversée ; et pourtant impossible en quelque sorte de réprimer sur ses lèvres le sourire de gratitude d'un courtisan. Cette faveur vous était dispensée avec cet air impérieux et menaçant qui est la véritable expression de ce grand autocrate quand il s'est mis en tête de malmener quelques navires et d'en pourchasser quelques autres, jusque chez eux, dans un seul souffle d'une cruauté et d'une bienveillance également effrayantes.

« — Non, commandant. On ne voit pas bien loin. »

Ainsi la voix du second répète la pensée du commandant ; tous deux gardent les yeux fixés vers l'avant, tandis que sous leurs pieds le navire file ses douze nœuds dans la direction de la terre, sous le vent ; et à environ deux milles à peine devant le bout-dehors balancé et ruisselant, pointé à sec de toile vers le ciel comme un épieu, un horizon gris barre la vue d'une multitude de vagues violemment dressées comme pour frapper les nuages bas.

Une expression terrible et menaçante renfrogne le visage du vent d'ouest dans son nuageux régime de suroît ; et, de la salle même du trône, des rafales plus violentes vous atteignent, comme les cris farouches d'une fureur sauvage dont la sombre grandeur de la scène rachète seule la dignité. Un grain crible le pont et la voilure du navire, comme lancé d'une main furieuse, avec des cris violents ; et quand la nuit descend, la nuit d'un coup de vent de suroît, elle semble plus désespérante que les ténèbres de l'enfer. L'humeur du suroît dans le grand vent d'ouest est une humeur ténébreuse ; elle ignore le soleil, la lune ou les étoiles, elle n'a d'autre lueur que l'éclat phosphorescent des grandes nappes d'écume, qui, bouillonnant de chaque côté du navire, éclaboussent de reflets bleuâtres sa coque étroite et noire qui roule dans sa course, poursuivie par des lames énormes, éperdue dans ce tumulte.

■ ■

Annoncée par la fureur croissante des rafales, parfois par la faible lueur d'un éclair semblable au signal d'une torche agitée loin derrière les nuages, la saute du vent vient enfin. moment décisif du passage de la violence sourde et voilée du grain de suroît à la colère éclatante, lumineuse, pénétrante et aiguë de l'humeur nord-ouest du monarque. On assiste à une autre phase de sa passion, une fureur constellée d'étoiles et qui porte peut-être le croissant de lune à son front, qui secoue les derniers lambeaux de son manteau de nuages dans des rafales d'un noir d'encre, tandis que la grêle et le grésil tombent comme des averses de cristaux et de perles, bondissant sur les espars, tambourinant sur la voilure, crépitant sur les cirés, blanchissant le pont des navires. De faibles et rougeoyants éclairs crépitent autour des pommes de mâts dans le ciel étoilé. Un souffle glacé murmure dans le grément raidi, fait trembler le navire jusqu'à la quille et, sur le pont, frissonner les hommes, trempés jusqu'à la moelle des os dans leurs vêtements traversés.

Avant même qu'un grain dans sa course ait disparu vers l'est, on voit poindre déjà à l'ouest au-dessus de l'horizon la bordure du grain suivant qui s'élève promptement, informe comme un sac noir plein d'eau glacée, prêt

à crever sur la tête offerte à ses coups. L'humeur du Maître de l'Océan a changé. Chaque accès de cette humeur embrumée, qui semblait réchauffée par l'ardeur d'un cœur enflammé de colère, trouve sa contre-partie dans les souffles frileux qui semblent provenir d'une poitrine devenue de glace dans une soudaine révulsion de sensibilité. Au lieu de vous aveugler le regard et de vous écraser l'âme d'un terrible appareil de nuages et de brumes, de vagues et de pluie, le Maître de l'Ouest affirme sa puissance en vous martelant le dos avec mépris de coups de glaçons à vous en faire pleurer les yeux las comme de chagrin, et trembler pitoyablement votre carcasse recrue de fatigue. Mais chacune des formes de l'humeur de ce grand autocrate a sa propre grandeur, et chacune est lourde à supporter. Toutefois, la phase nord-ouest de ce déploiement de forces n'est point au même degré démoralisante, parce que, dans les intervalles des rafales de grêle et de grésil d'un coup de vent de norois, on peut voir loin devant soi.

Voir! Voir! C'est le désir ardent du marin, comme du reste de notre aveugle humanité. Voir clairement le chemin devant soi, c'est l'aspiration de tout être humain au cours de son existence nuageuse et tempétueuse. J'ai entendu un homme réservé, taciturne, à peu près dépourvu de nerfs, s'écrier passionnément, après trois jours de rude navigation, par un temps bouché de sud-ouest : « Bon Dieu! si au moins on pouvait voir quelque chose! »

Nous venions précisément de descendre un moment pour nous concerter dans une chambre aux panneaux condamnés, où une grande carte blanche, humide et flasque, s'étalait sur une table froide et gluante à la lueur d'une lampe fumeuse. Penché sur ce conseiller muet et fidèle des marins, un coude sur la côte d'Afrique et l'autre planté dans les environs du cap Hatteras (c'était un routier de l'Atlantique-Nord), mon capitaine leva vers moi son visage hâlé et hirsute et me regarda d'un air mi-exaspéré, mi-interrogateur. Nous n'avions vu ni soleil, ni lune, ni étoiles, depuis quelque chose comme sept jours. Par l'effet de la colère du vent d'ouest, les corps célestes s'étaient cachés depuis une semaine ou plus, et les trois derniers jours avaient vu la force d'un coup de vent de suroît passer de brise fraîche à forte et à ouragan, comme pouvaient en témoigner les paragraphes de mon journal de bord. Puis nous nous séparâmes, lui pour retourner sur le pont, pour obéir à cet appel mystérieux qui semble retentir à jamais aux oreilles d'un capitaine; moi pour me diriger en chancelant vers ma chambre avec la vague idée d'inscrire les mots : « très gros temps », dans un journal de bord qui n'était pas tout à fait à jour. Mais j'y renonçai, et, au lieu de cela, je me jetai sur ma couchette tel que j'étais, avec mes bottes et ma casquette (cela n'avait guère d'importance, tout y était ruisselant : un paquet de mer ayant enfoncé la nuit précédente la claire-voie de la dunette), et je restai dans un demi-cauchemar entre sommeil et veille pendant deux heures d'un prétendu repos.

L'humeur sud-ouest du vent d'ouest est l'ennemie du sommeil et même de toute position allongée, pour les officiers responsables du navire. Après deux heures de méditation incohérente, vaine et vertigineuse, sur toutes les choses du monde, dans cette chambre sombre, humide et dévastée, je me levai brusquement et grimpai non sans peine sur le pont. L'autocrate de l'Atlantique-Nord exerçait encore sa tyrannie sur son royaume et ses dépendances, jusqu'au fond du golfe de Gascogne, dans l'impénétrable accablement d'un gros, très gros temps. La force du vent — encore que nous courions devant lui à raison de quelque dix nœuds à l'heure — était telle qu'il me lança d'une poussée vigoureuse jusqu'au fronton de dunette auquel s'aggripait mon capitaine.

— Qu'est-ce que vous dites de cela? me demanda-t-il dans un hurlement.

Ce que j'en pensais réellement, c'était que nous en avions plus qu'assez

l'un et l'autre. La façon dont le grand vent d'ouest s'avise parfois d'administrer ses possessions ne se recommande guère à qui est doté d'une nature paisible et respectueuse des lois, encline à établir des distinctions entre le bien et le mal, même à l'égard de forces naturelles dont l'étalon, évidemment, n'est que celui de la puissance même. Mais, bien entendu, je ne répondis rien. Pour un homme pris, en quelque sorte, entre son capitaine et le grand vent d'ouest, le silence est la meilleure sorte de diplomatie. En outre, je connaissais mon capitaine. Il n'avait aucun désir de savoir ce que je pensais. Les capitaines tenus en suspens devant les trônes des vents qui règnent sur la mer ont leur psychologie, dont les effets sont aussi importants pour le navire et pour son équipage que l'humeur changeante du temps. En fait, cet homme, en quelque circonstance que ce fût, ne se souciait aucunement de ce que tout autre ou moi-même à bord de son navire pouvait bien penser. Il en avait assez, à ce que j'imaginais, et tout ce qu'en réalité il cherchait à obtenir, c'était un prétexte. Il mettait tout son orgueil dans le fait de n'avoir jamais perdu une occasion — si aventureuse, menaçante ou dangereuse qu'elle pût être — de tirer parti d'une bonne brise. Comme des gens lancés à toute vitesse et qui cherchent à l'aveuglette à se frayer un passage dans une clôture, nous achevions une traversée merveilleusement rapide depuis les Antipodes, dans une ruée terrible vers la Manche, par le plus gros temps dont j'aie gardé le souvenir ; mais sa psychologie ne lui permettait pas de mettre son navire en panne par un vent favorable — du moins pas de sa propre initiative. Et cependant il sentait bien qu'il allait falloir faire quelque chose.

Il aurait voulu que la suggestion vînt de moi, de façon à pouvoir ensuite, une fois le danger passé, discuter la chose avec son intransigeance naturelle et en rejeter le blâme sur mes épaules. Je dois reconnaître en toute justice que cette sorte d'orgueil était son unique faiblesse.

Mais il ne tira de moi aucune suggestion, je comprenais sa psychologie. En outre, j'avais, moi aussi à l'époque, mon propre assortiment de faiblesses (elles sont différentes maintenant) et entre autres j'avais la vanité de me croire remarquablement au fait de la psychologie du temps d'ouest. Je me croyais — pour tout dire — doué d'une sorte de génie pour lire dans la pensée du grand Maître des hautes latitudes. Je m'imaginais pouvoir discerner déjà un changement dans son humeur royale, et je me contentai de répondre :

— On aura l'éclaircie à la saute du vent!

— Tout le monde sait cela! se mit-il à glapir de la voix la plus aiguë.

— Je veux dire avant la nuit! lui criai-je.

Ce fut toute la révélation qu'il obtint de moi. L'ardeur avec laquelle il s'en empara me donna la mesure de l'anxiété à laquelle il était en proie.

— Fort bien! hurla-t-il avec une impatience affectée, comme s'il cédait à de longues sollicitations. Fort bien. Si le vent ne monte pas avant, nous serrerons la misaine et nous lui mettrons la tête sous l'aile pour la nuit.

Je fus frappé du caractère pittoresque de la phrase appliquée à un navire mis en panne pour étaler un coup de vent, chaque vague lui défilant sous le ventre.

Je me le représentais reposant dans le tumulte des éléments, comme un oiseau de mer dormant, par un temps déchaîné, sur les vagues démontées, la tête enfouie sous l'aile. Pour la précision imaginative, le sentiment juste, c'est l'une des phrases les plus expressives que j'aie jamais entendu tomber de lèvres humaines. Mais pour ce qui était d'amener la misaine de ce navire avant de lui mettre la tête sous l'aile, j'avais de grands doutes à ce sujet. Ils se trouvèrent justifiés. Ce long morceau de toile résistante fut confisqué par le décret arbitraire du vent d'ouest auquel appartiennent, dans les limites

de son royaume, la vie des hommes et les œuvres de leurs mains. Au bruit d'une faible explosion, il disparut tout entier dans la brume, ne laissant même pas derrière lui, de sa forte contexture, une simple bande ; de quoi faire une poignée de charpie pour, mettons... un éléphant blessé. Arraché à ses ralingues, il disparut comme une bouffée de fumée dans la fumeuse traînée des nuages déchiquetés et dispersés par la saute du vent. Car la saute s'était produite : le soleil bas, dégagé, contemplait avec colère du haut d'un ciel chaotique une mer confuse et redoutable, lancée à l'assaut d'une côte. Nous reconnûmes la pointe de terre, et échangeâmes un regard, dans le silence d'une muette stupéfaction. Sans nous en douter le moins du monde, nous en étions venus à longer l'île de Wight, et cette tour, teintée de la pâle rougeur du soir dans la brume saline, c'était le phare de la pointe Sainte-Catherine.

Mon capitaine fut le premier à revenir de son étonnement. Ses yeux ronds rentrèrent graduellement dans leurs orbites. A tout prendre, sa psychologie faisait honneur à un bon marin. L'humiliation de mettre son navire en panne par bonne brise lui avait été épargnée, et cet homme, d'un caractère droit et sincère, s'écria immédiatement, de bonne foi, tout en frottant vigoureusement ses mains tannées et velues — de vraies mains d'artisan de la mer — : « Pas mal! c'est juste où je comptais que nous devions être. » L'évidence et l'ingénuité, en quelque sorte, de cette vantardise, la manière détachée, le soupçon d'orgueil, déjà grandissant, furent un vrai régal. Mais, en réalité, ce fut bien l'une des plus grandes surprises qu'une éclaircie de l'humeur du vent d'ouest ait jamais ménagée à l'un des plus accomplis d'entre ses courtisans.

■ ■

Les vents du nord et du sud ne sont, comme je l'ai dit, que de petits princes parmi les puissances de la mer. Ils n'ont aucun territoire qui leur appartienne en propre ; ils ne sont nulle part des vents dominants. C'est pourtant de leurs maisons que sont issues les dynasties régnantes qui se sont partagé les eaux du globe. Tout le temps qui règne au monde dépend du conflit des branches polaire et équatoriale de cette race tyrannique. Le vent d'ouest est le plus grand roi. Le vent d'est règne entre les tropiques. Ils se sont partagé chacun des océans. Ils ont chacun leur génie dans l'exercice du pouvoir suprême. Le roi de l'ouest n'empiète jamais sur le domaine reconnu de son royal frère. C'est un barbare, de type nordique. Violent sans ruse, et furieux sans malice, on peut l'imaginer majestueusement assis, une épée à double tranchant posée sur les genoux, se détachant sur les nuages peints et étincelants du couchant, baissant sa tête ornée de boucles dorées, une barbe flamboyante lui couvrant la poitrine, imposant, colossal, puissamment musclé, avec sa voix de tonnerre, ses joues rondes et ses farouches yeux bleus, ordonnant la précipitation de ses tempêtes. L'autre, le roi de l'est, le roi des levers de soleil ensanglantés, je me le représente comme un méridional souple aux traits nets, aux sourcils noirs et aux yeux noirs ; vêtu de gris, dressé dans le soleil, il repose, une joue lisse dans la paume de sa main, impénétrable, secret, plein d'arrière-pensées, subtil et fin, préméditant ses agressions.

Le vent d'ouest est loyal envers son frère, le roi du temps d'est. « Ce qui est partagé est partagé », semble-t-il dire de sa voix rude, ce maître dépourvu de ruses qui sème comme par jeu d'énormes masses de nuées à travers le ciel, et lance les grosses vagues de l'Atlantique depuis les rivages du Nouveau-Monde sur les falaises chenues de la vieille Europe, qui abrite, sur son corps couturé et ridé, plus de rois et de chefs que tous les océans du monde réunis.

« Ce qui est partagé est partagé : et s'il n'est pour moi ni repos ni paix en ce monde, laissez-moi seul. Laissez-moi jouer aux palets avec les cyclones,

lancer les disques de nuages tournoyants et de tourbillons d'un bout à l'autre de mon triste royaume : sur les Grands Bancs ou le long des chaos de glace — celui-ci, bien lancé, droit jusqu'au fond du golfe de Gascogne, cet autre sur les fjords de Norvège, à travers la Mer du Nord, où les pêcheurs de nombreuses nations observent anxieusement mon regard irrité. C'est l'heure des jeux royaux. »

Et le royal maître des hautes latitudes pousse un profond soupir, le soleil couchant sur la poitrine et l'épée à double tranchant sur les genoux, comme s'il était las des innombrables siècles d'un pouvoir épuisant, et attristé par l'aspect monotone de l'Océan sous ses pieds, par la perspective infinie des âges à venir où la tâche de semer le vent et de récolter la tempête se poursuivra sans cesse, jusqu'au jour où son royaume d'eaux-vives ne sera plus qu'un océan immobile et glacé. Mais l'autre, sournois et impassible, caressant son menton rasé entre le pouce et l'index de sa main fine et traîtresse, médite au plus profond de son cœur plein de ruses : « Ah! Ah! notre frère de l'ouest est plongé dans une humeur de royale mélancolie. Il est las de jouer avec les tempêtes circulaires, de tirer des coups de canon et de dérouler d'épaisses banderoles de brouillard par simple jeu aux dépens de ses pauvres et misérables sujets. Leur sort est bien digne de pitié. Faisons une incursion sur les domaines de ce bruyant barbare, un grand raid du Finistère au cap Hatteras qui va prendre au dépourvu les pêcheurs, déconcerter les flottes qui se fient à son pouvoir, et larder de flèches subtiles le foie de ces hommes qui quémandent ses bonnes grâces. Ce n'est en vérité qu'un incapable. » Et c'est ainsi — tandis que le vent d'ouest médite sur la vanité de son irrésistible puissance — que le tour est joué, et que le vent d'est a envahi l'Atlantique-Nord.

Le temps dominant de cette partie de l'Océan caractérise la façon dont le vent d'ouest gouverne son royaume où jamais le soleil ne se couche. L'Atlantique-Nord est le cœur d'un grand empire. C'est la partie des domaines du vent d'ouest la plus peuplée de générations de beaux navires et d'hommes à toute épreuve. Là ont été accomplis des prouesses héroïques et des exploits aventureux, aux abords de la citadelle même de son pouvoir. Les meilleurs marins du monde sont nés et se sont formés à l'ombre de son sceptre ; ils ont appris à manœuvrer leurs navires avec adresse et audace devant les marches de son trône orageux. Des aventuriers téméraires, de laborieux pêcheurs, les amiraux les plus sages et les plus braves que le monde ait jamais connus, ont épié les signes de son ciel occidental. Des flottes de bâtiments victorieux ont été suspendues à son souffle. Il a fait sauter dans sa main des escadres de vaisseaux à trois ponts portant les cicatrices de la guerre et lacéré comme par jeu l'étamine de pavillons qu'auréolaient des traditions d'honneur et de gloire. C'est un bon ami et un dangereux ennemi, implacable pour les navires sans vertus nautiques et pour les marins irrésolus. A sa façon royale, il ne se soucie guère des vies sacrifiées à sa politique impulsive ; c'est un roi qui tient dans sa main droite l'épée à double tranchant, toute nue. Le vent d'est, un intrus dans le domaine du temps d'ouest, est un tyran au visage impassible et qui dissimule derrière son dos une dague acérée, afin de frapper en traître.

Lorsqu'il envahit l'Atlantique-Nord, le vent d'est se comporte comme un subtil et cruel aventurier, sans la moindre notion d'honneur ou de loyauté. Dérobant son fin visage aux lignes nettes sous le voile mince d'une brume sèche et haute, je l'ai vu, tel un vieux forban barbaresque de la mer, arrêter aux portes mêmes de la Manche de longues caravanes de navires au nombre de trois cents et plus. Et le pis est qu'aucune rançon ne pouvait satisfaire son avidité ; car tout le mal de ces incursions du vent d'est n'est fait que pour contrecarrer son royal frère de l'ouest. Nous assistions impuissants à l'obstination systématique, froide et à regard gris, de ce temps d'est, tandis que

les rations courtes devenaient l'ordre du jour et que les tiraillements de la faim au-dessous du sternum devenaient familiers à tous les marins de cette flottille immobilisée. Chaque jour ajoutait à notre nombre. Par paquets et par groupes, en détachements errants, nous étions jetés ça et là devant la porte close. Et pendant ce temps, les navires qui naviguaient en sens contraire couraient à travers nos rangs humiliés sous toute la toile qu'ils pouvaient porter. J'ai dans l'idée que le vent d'est aide les navires à s'éloigner de chez eux, dans le mauvais espoir qu'ils rencontreront tous une fin prématurée et qu'on n'en entendra plus parler. Pendant six semaines, ce forban tint ainsi la route du commerce de la terre, tandis que notre souverain légitime, le vent d'ouest, dormait profondément comme un tyran épuisé, ou peut-être se complaisait-il dans un de ces accès d'oisiveté triste, familiers aux natures généreuses. Tout était calme vers l'ouest : nous regardions en vain vers sa citadelle, le roi demeurait si profondément engourdi qu'il laissait son maraudeur de frère lui voler jusqu'à son manteau de nuages de pourpre, bordé d'or, sur ses épaules inclinées. Qu'était devenu cet éblouissant trésor de joyaux royaux exposé à chaque déclin du jour? Parti, disparu, éteint, emporté, sans qu'il restât la moindre trace d'or, le moindre éclat d'un seul rai de soleil, dans le ciel du soir!

Jour après jour. parcourant une bande froide de ciel aussi nue et misérable que l'intérieur d'un coffre-fort cambriolé, un soleil sans rayon, dépouillé, se laissait glisser honteusement, sans pompe et sans éclat, pour s'aller cacher en hâte sous les eaux. Et le roi dormait toujours, ou pleurait-il peut-être la vanité de sa force et de sa puissance, tandis que l'intrus aux lèvres minces imprimait au ciel et à la mer la marque de son froid et implacable esprit? Et à chaque lever du jour, le soleil traversait une mare écarlate, lumineuse et sinistre, comme le sang versé de corps célestes assassinés pendant la nuit.

En cette particulière occasion, ce méprisant intrus barra la route à tous pendant six semaines de suite, imposant ses méthodes particulières d'administration à la meilleure partie de l'Atlantique-Nord. On eût dit que le temps d'est s'y était installé à jamais ou du moins jusqu'à ce que nous fussions tous morts de faim dans cette flotte captive — et cela en vue, pour ainsi dire, de l'opulence : à deux pas, ou presque, du cœur abondant de l'Empire.

Nous étions là, tachetant de la blancheur de nos voiles sèches le bleu dur de la haute mer. Nous étions là, troupe croissante de navires, chacun avec sa charge de grains, de bois, de laine, de cuir, et même d'oranges, car nous avions parmi nous deux ou trois goélettes de fruits, elles aussi retardées. Nous étions là par ce printemps mémorable d'une certaine année, vers 1880, courant des bordées de ci, de là, déconcertés chaque fois que nous virions de bord, et nos provisions se voyaient réduites aux balayures des soutes à pain et aux râclures des barils de sucre. C'était bien la nature du vent d'est que d'infliger ainsi la privation aux corps de marins inoffensifs, tout en corrompant leurs âmes simples par une exaspération fertile en jurons aussi colorés que ses aurores sanglantes. Ils furent suivis de journées grises, sous le couvert de nuées hautes et immobiles qui avaient l'air sculptées dans un bloc de marbre couleur de cendre. Et chaque coucher d'un soleil misérable nous retrouvait adjurant avec mille imprécations le vent d'ouest de s'éveiller, fût-ce au plus fort de son humeur brumeuse et voilée, et de nous rendre enfin la liberté, dussions-nous nous précipiter et briser la proue de nos navires contre les murs mêmes de notre inaccessible foyer.

■ ■

Dans cette atmosphère du temps d'est, transparente comme le cristal et réfringente comme un prisme, nous pouvions distinguer le nombre effarant de notre impuissante compagnie, jusqu'à ceux-là même qui dans des conditions

plus normales, nous seraient restés invisibles, voiles cachées sous la ligne d'horizon. Le vent d'est prend un malin plaisir à accroître l'étendue de votre vision, afin peut-être que vous vous rendiez mieux compte de la parfaite humiliation, de la nature irrémédiable de votre captivité. Le temps d'est est généralement clair, et c'est tout ce que l'on peut dire en sa faveur — presque surnatuellement clair, quand il lui plaît ; mais quelle que soit son humeur, sa nature a quelque chose de maléfique. Sa duplicité est telle qu'elle peut tromper un instrument scientifique. Aucun baromètre n'annoncera un grain d'est, si humide soit-il. Il y aurait de l'injustice et de l'ingratitude à déclarer qu'un baromètre est un instrument stupide. La simple vérité est que les ruses du vent d'est ont raison de sa fondamentale honnêteté. Après des années et des années d'expérience, le plus fidèle instrument de cette sorte qui ait jamais été à la mer vissé à la paroi d'une chambre de navire se laissera presque invariablement entraîner à monter par la diabolique ingéniosité du temps d'est, juste au moment où celui-ci, renonçant à ses méthodes de cruauté sèche et impassible, médite de noyer ce qui vous reste d'esprit dans des torrents d'une pluie horrible et particulièrement glacée. Les rafales de grêle et de grésil qu'annoncent les éclairs à la fin d'un coup de vent d'ouest sont assez froides, engourdissantes, cruelles et cinglantes ; mais le temps d'est, lorsque de sec il devient humide, semble vous déverser sur la tête des giboulées empoisonnées. C'est une sorte d'averse uniforme, persistante, accablante, infinie qui vous tourne le cœur et l'ouvre aux perspectives les plus consternantes. Et l'humeur tempétueuse du temps d'est se dessine sur le ciel avec une teinte noire d'une particulière et stupéfiante noirceur. Le vent d'ouest suspend, devant le regard, de lourds rideaux gris de nuées et de bruine. Mais l'oriental intrus des mers resserrées, quand il porte son courage et sa cruauté jusqu'à la tempête, vous arrache les yeux, vous les arrache littéralement, vous donne la sensation d'être définitivement aveugle et vous pousse sur une côte sous le vent. Et c'est aussi le vent qui apporte la neige.

D'un cœur sombre et impitoyable, il ensevelit les navires de la mer sous un linceul d'une blancheur aveuglante. Il a des manières plus traîtresses, et n'a guère plus de conscience qu'un prince italien du XVIIe siècle. Son arme est une dague cachée sous un manteau noir quand il se met en route pour quelque funeste entreprise. Le seul soupçon de son approche remplit de terreur chaque bâtiment qui vogue sur la mer, depuis les barques de pêche jusqu'aux quatre-mâts qui reconnaissent la souveraineté du vent d'ouest. Même à ses moments d'humeur accommodante, il inspire la terreur de la trahison. Il m'est arrivé d'entendre au cœur de la nuit plus de deux cents guindeaux s'animer tous ensemble d'une vie tintinnabulante, remplissant la rade des Dunes d'un bruit d'ancres précipitamment arrachées des fonds aux premiers souffles de son approche. Par bonheur, souvent le cœur lui manque ; il ne s'attaque pas toujours sérieusement à notre côté exposé ; il n'a pas la nature intrépide de son frère occidental.

La nature de ces deux vents, qui se partagent la maîtrise des grands océans, est foncièrement différente. Il est étrange que les vents, que les hommes sont volontiers portés à considérer comme capricieux, demeurent, dans toutes les régions diverses de la terre, fidèles à leur caractère propre. Le vent d'est, par exemple, nous parvient ici après avoir franchi un vaste continent et balayé la plus grande étendue de terre ferme du globe. Pour la côte orientale de l'Australie, le vent d'est est le vent de l'océan et qui a parcouru la plus grande étendue d'eau du globe ; et cependant, ici et là, ses caractères restent les mêmes avec une constance étrange en tout ce qui est vil et bas. Les membres de la dynastie du vent d'ouest sont, dans une certaine mesure, transformés par les régions qu'ils gouvernent, comme un Hohenzollern, sans cesser d'être lui-même, devient Roumain par la vertu de son trône ou un Saxe-Cobourg,

apprend à revêtir de phrases bulgares ses pensées particulières, quelles qu'elles puissent être.

Le pouvoir autocratique du vent d'ouest, que ce soit à 40° nord ou à 40° sud de l'Equateur, est caractérisé par une intrépidité sans détours, généreuse, franche, barbare. Car c'est un grand autocrate, et, pour être un grand autocrate, il faut être un grand barbare. Son pouvoir m'a trop modelé pour que se nourrisse en mon cœur aucune idée de rébellion. En outre, qu'est-ce qu'une rébellion entre les quatre murs d'une pièce, contre la loi tempétueuse du vent d'ouest? Je reste fidèle au souvenir de ce puissant roi, l'épée à double tranchant dans une main, et dans l'autre la récompense de grandes étapes quotidiennes et de glorieuses et rapides traversées pour ceux de ses courtisans qui ont su épier attentivement chacun des signes de sa pensée intime. Comme nous le vérifiions toujours, nous autres marins aux longs-cours, une année sur trois était par lui rendue passablement mouvementée pour tous ceux qui avaient à faire sur l'Atlantique ou au-dessous du quarantième degré de l'Océan Antarctique. C'était à prendre ou à laisser; et l'on ne peut nier qu'il jouait négligemment avec nos vies et nos fortunes. Mais, tout de même, c'était toujours un grand roi, qualifié pour régner sur les mers où, à proprement parler, un homme n'a d'autre affaire qu'à exercer son audace.

Les audacieux sont mal venus à se plaindre. Un simple trafiquant n'a pas le droit de récriminer contre les impôts levés par un puissant roi. Sa puissance était quelquefois accablante; mais même quand on avait à le défier ouvertement, comme sur les bancs des Agulhas, au retour des Indes Orientales, ou en doublant le cap Horn d'est en ouest, il vous assénait loyalement ses coups terribles : en plein visage, ma foi! et c'était à vous à ne pas trop vous laisser démonter. Et, après tout, si vous faisiez preuve d'un peu de cœur, l'excellent barbare vous laissait vous frayer un passage devant les marches mêmes de son trône. De temps à autre seulement l'épée s'abattait et une tête tombait, mais avec l'assurance d'impressionnantes funérailles et d'une tombe vaste et généreuse.

Tel est le souverain devant qui les chefs vikings courbaient la tête et que les modernes palais à vapeur défient impunément sept fois la semaine. Et cependant, ce n'est là qu'un défi, mais non pas une victoire. Le barbare magnifique trône encore enveloppé d'un manteau de nuages bordé d'or, et regarde de haut ces grands navires qui glissent sur ses eaux comme des jouets mécaniques et les hommes qui, armés du fer et du feu, ne sont plus forcés d'épier anxieusement les moindres signes de son humeur royale. On le dédaigne; mais il a conservé toute sa force, toute sa splendeur et une grande part de sa puissance. Le temps lui-même, qui ébranle tous les trônes, est l'allié de ce roi. L'épée dans sa main demeure aussi aiguisée que jamais sur ses deux tranchants; et il peut continuer à se livrer à ses jeux royaux, lancer les disques de ses ouragans, les faire rouler du continent des républiques au continent des royaumes, dans l'assurance que les jeunes républiques comme les vieux royaumes, et la chaleur du feu et la force du fer, et les générations anonymes des hommes audacieux, seront réduits en poussière au pied de son trône et disparaîtront et seront oubliés, avant que prenne fin son règne [1].

JOSEPH CONRAD

(TRADUCTION DE G.-JEAN AUBRY).

1. *Copyright* Librairie Gallimard.

DÉFENSE DE LA MODE

La Mode est vieille comme le monde, jeune comme la Femme.

On a beaucoup parlé d'elle, beaucoup écrit sur elle ; et l'on a vu les plus illustres écrivains — un La Rochefoucauld, un Balzac — s'improviser, à l'occasion critiques de la Mode.

On en a dit du bien ; on en a dit du mal. On a vanté sa mesure et souligné ses extravagances. On lui reproche sa futilité ; on reconnaît son utilité. C'est une enfant gâtée, capricieuse, exigeante, mais on lui obéit. On feint de ne pas s'intéresser à elle ; mais, qu'elle remporte des succès dans le monde, et l'on est fier de l'admiration qu'elle soulève.

Qu'on le veuille ou non, elle occupe une place importante dans notre existence privée et nationale. C'est cette place que je tenterai de délimiter et de préciser avec toute l'objectivité dont je serai capable. J'essaierai d'être impartial et de ne pas laisser mon jugement se déformer par l'amour que je porte à ma profession.

Le problème de la Mode est complexe. Son aspect esthétique, pour frivole qu'il paraisse, mérite de retenir notre attention quelques instants avant que ne soit abordée l'étude du rôle social et économique qu'elle a joué, et doit continuer à jouer, pour le plus grand bien de notre pays.

Nous venons de vivre des années terribles. Une effroyable crise a bouleversé le monde ; valeurs humaines, valeurs matérielles, tout a été saccagé.

Tant d'atrocités ont été commises ; tant de misères ont été subies et sont encore le lot de tellement d'individus, que certains jugent indécente toute tentative faite pour s'évader hors de ce cycle infernal : la faim, le froid, la souffrance...

Pourtant s'il est indispensable que les Pouvoirs Publics aient au premier plan de leurs préoccupations le souci d'améliorer les conditions matérielles d'existence, encore très déficientes, il est nécessaire aussi que certains

hommes aient pour mission de faire renaître une certaine douceur de vivre sans quoi l'existence ne vaut pas la peine d'être vécue.

« Douce France ! » un pays, qui, depuis des siècles, a su mériter d'être ainsi nommé doit mettre son point d'honneur à ne pas laisser perdre certaines valeurs. La France ne peut faillir au rôle qui fut toujours le sien.

Il faut que les laboureurs peinent dans nos champs pour assurer les prochaines récoltes. Mais il faut aussi fleurir nos parcs et nos jardins.

Il faut, de toute urgence, protéger ceux qui ont froid, élever des maisons aux sans-abri. Et ces problèmes essentiels doivent être réglés vite ! Mais que ne se perdent pas, pour cela, dans nos écoles les traditions et les enseignements de ceux qui nous ont légué Chambord ou Trianon... Il faut des ingénieurs, des techniciens, pour remettre en marche notre économie ruinée ; mais il faut aussi des artistes pour nous apporter des visions neuves du monde.

Dans tous les domaines l'effort doit tendre vers le même idéal. Dans leur modeste sphère, les couturiers participeront à cette renaissance.

L'élégance tient une grande place dans la vie de Paris, la ville la mieux « habillée » du monde. Cette réputation ne lui vient pas uniquement des femmes, peu nombreuses, qui vont dans les grandes maisons de couture, mais de toutes les Parisiennes, si modeste que soit leur condition. L'élégance n'est pas le privilège d'une minorité favorisée. Si, à chaque saison nouvelle, couturiers, modistes, bottiers, coiffeurs, créent des « prototypes » qu'une élite seule portera, toutes les femmes bénéficient des idées lancées par les créateurs, s'inspirent des tendances de la Mode et les adaptent avec un instinct très sûr.

De ce point de vue le spectacle des rues de Paris, qui nous semble banal, tellement il nous est familier, ne cesse d'étonner les étrangers. Connaissant les privations qui avaient été endurées, ce fut, à la Libération, un véritable motif de stupéfaction pour les Anglais et les Américains de se voir acclamés par des filles coquettes et bien coiffées et non par la population en haillons qu'ils craignaient de trouver.

Certains soldats en kaki, n'en croyant pas leurs yeux, dirent : « Ils n'ont pas tant souffert qu'on nous l'a raconté ». Les autres, regardant plus attentivement, virent que, sous le rouge, bien des joues étaient pâles, que les fronces du corsage avaient peut-être été faites pour dissimuler l'usure du tissu. Emus, ils admirèrent ce qu'un tel souci d'élégance, en dépit des épreuves, représentait de courage et de dignité.

Si pénétré que je sois de l'importance de la Mode, je me rends compte que des paroles ne suffiront pas pour faire partager à tous ma conviction. Nous vivons à une époque où l'on ne se laisse pas facilement attendrir par des considérations sentimentales. Les arguments économiques ont une autre portée, les chiffres une autre résonance.

Or précisément la Mode n'est pas une fantaisie, c'est une industrie, une industrie d'une importance vitale. A Paris, elle fait vivre 20 000 couturiers et 5 000 cadres ; en province, 40 000 couturières, 16 000 modistes, 20 000 tailleurs, réalisant un chiffre d'affaires de plusieurs milliards.

Mais ceci ne représente qu'une petite fraction de son importance réelle. Son véritable rôle est un rôle d'animateur. Que la Mode prospère, et elle entraîne dans son élan des centaines d'industries qui ne vivent que par elle ;

que son activité fléchisse et le contre-coup s'en fera durement sentir dans de multiples professions.

Pensez aux grands centres de filature d'Elbeuf, Roubaix, Tourcoing, aux soyeux de Lyon, aux centres dentelliers de Calais, Caudry et Lyon ; pensez à notre admirable région picarde, à celle de Bohain où vivent les plus subtils artisans de France ; pensez à tous les fabricants de plumes, de fantaisies, de rubans, de voilettes, de fleurs artificielles. Pensez à tous les artisans qui exécutent des broderies, fabriquent des boutons et des ornements. Tous, ils tournent des regards anxieux vers la rue de la Paix et l'avenue Matignon, car ils savent que leur sort est lié au nôtre.

A côté de ces industries dépendant directement de la Haute Couture qui est, en même temps, leur client et leur meilleur agent publicitaire, il en existe toute une série d'autres qui ne vivent aussi que par, et pour l'élégance de la femme.

La faillite de la Mode ce serait la faillite de l'élégance et, partant, des bijoutiers, des parfumeurs, des coiffeurs, des maroquiniers, des bottiers, des lingères ; toute une branche du commerce serait mortellement frappée. Certains moralistes s'en consoleraient aisément, estimant que l'on peut fort bien vivre sans bijoux et sans « indéfrisables ». Mais que deviendraient les 600 000 ouvriers et artisans ainsi réduits au chômage après une existence passée à étudier et perfectionner un métier difficile qui a exigé des années d'apprentissage ?

Ne faut-il pas au contraire profiter de cette ressource, exploiter au maximum le capital que représente pour la France cet ensemble unique que sont les Industries d'Art et Création françaises ? Nous possédons en elles un atout de première importance, elles nous valent une suprématie qu'aucune autre nation ne peut nous disputer sérieusement. Il faut nous en servir ; il faut user de cette force sur le marché mondial pour influencer notre balance commerciale toujours en déficit.

Nous ne sommes pas un pays qui puisse exporter du blé ou de l'acier, surtout en ce moment ; mais nous pouvons exporter des idées et du goût. Nos industries d'Art et Création permettront d'acquérir beaucoup de devises contre peu de matières premières, peu de transport, beaucoup d'invention et beaucoup de travail.

Avant la guerre, on estimait que, pour chaque robe de grand couturier vendue à l'étranger, on pouvait importer dix tonnes de charbon, pour chaque litre de parfum, deux tonnes de pétrole, pour chaque bouteille de champagne, trois kilos de cuivre.

Pour la Couture seulement, le chiffre des exportations, qui devait baisser ensuite en raison de la crise, avait atteint de 1924 à 1928 deux milliards de francs, et ceci ne représentait que les exportations visibles. On peut compter un chiffre sensiblement égal pour les exportations invisibles, c'est-à-dire pour les achats effectués par les étrangers qui villégiaturent en France.

Nous touchons là à la question si importante du tourisme. Il ne semble pas que, dans notre pays, elle ait toujours été étudiée avec l'attention qu'elle mérite. Nous sommes, de ce point de vue, en retard sur nombre d'autres nations, qui, comme la Suisse ou l'Italie, ont su élever le tourisme au rang d'industrie nationale.

Et pourtant quels moyens n'avons-nous pas d'attirer chez nous les étrangers ? Il semblerait qu'il n'y ait même pas de propagande à faire ; un simple coup de projecteur à donner sur quelques noms : Versailles, Deauville, la Riviéra, le Louvre, Reims, Chartres... et c'est toute la France qui surgit,

son passé, son histoire, son esprit, ses fêtes, c'est la promesse de plaisirs délicats, c'est un parfum de fleurs qui vous invite, une chanson qui vous accueille, un sourire qui vous retient, c'est la France.

Il y a aussi l'attrait irrésistible de Paris, de ses magasins, et de ses étalages, la fascination exercée sur les femmes par ces noms de créateurs qui symbolisent pour elles l'élégance. Il est incontestable que la réputation de Paris en matière de Mode sert grandement les intérêts du tourisme. Nombreuses étaient les étrangères, avant la guerre, qui venaient régulièrement acheter ici les dernières créations de la nouvelle saison. L'exportation étant libre, elles auraient pu aussi bien se les procurer dans un magasin de Londres ou de New-York, mais elles préféraient venir les commander dans le cadre même où ces créations étaient nées et avaient été réalisées.

Ce qu'elles abandonnaient comme devises, ce n'était pas seulement le montant du prix des robes, mais une somme dix fois supérieure. On estime, en effet, qu'une femme qui dépense 1 000 dollars chez son couturier, aura dépensé pendant son séjour 10 000 dollars, en voyage, hôtel, théâtre et frais divers. Cette incidence de la Mode sur le tourisme est loin d'être négligeable.

Exportations visibles ou invisibles, sont donc une nécessité pour la France. Leur résultat : afflux de devises dans les caisses de l'Etat, travail pour les Français bénéfices pour les commerçants, et, par suite, pour l'Etat, rentrée supplémentaire d'impôts. Personne ne saurait contester leur utilité. Mais il se trouve des économistes pour prétendre qu'on devrait réserver à la seule clientèle étrangère la totalité de nos produits et articles de luxe.

Ceux qui préconisent cette formule ignorent qu'il n'y a pas de marché d'exportation s'il n'y a pas de marché intérieur. Selon un mot de Churchill : « Le marché d'exportation, c'est comme la crème sur le lait ; s'il n'y a pas de lait, il n'y a pas de crème ».

Ce qui est vrai pour toutes les industries, d'une façon générale, l'est encore davantage pour la Mode. Le rayonnement que Paris exerce, le conserverait-il s'il se privait volontairement de tout ce qui en fait l'éclat ?

Pour continuer à s'imposer au monde, la mode française exige la participation de la Parisienne. Vouloir réduire le rôle des maisons de couture à la seule fonction de laboratoires travaillant pour l'étranger, serait probablement les condamner à la stérilité ; même si elles maintenaient leur faculté de création, quelle attirance pourraient avoir au delà de nos frontières, ces choses à demi-mortes, qui n'auraient pas le droit de respirer l'air de la rue et resteraient confinées à l'intérieur des magasins et des boutiques, comme en un musée ou une prison ?

C'est parce que nous étions conscients de cette vérité, c'est parce que nous estimions à sa juste valeur l'importance de la Mode pour l'économie française, que nous avons mené une lutte énergique, pendant toute l'occupation, pour que son existence fût sauvegardée.

Tout arrêt, même momentané, risquait d'entraîner la mort de cette industrie. Si on l'avait laissé disparaître, il aurait fallu de longues années pour que pût être reconstitué notre incomparable ensemble d'artisans. Aussi, lorsque les Allemands voulurent transporter à Berlin et à Vienne la couture française, nous y sommes nous opposés de toutes nos forces. La couture parisienne ne se transporte, ni en bloc, ni dans ses éléments. Elle est à Paris, ou elle n'est pas.

Ayant échoué dans leur projet de s'annexer la Mode française, les Allemands résolurent de l'étouffer lentement. Contraintes, restrictions, entraves, interdictions ; que d'obstacles furent dressés sur notre route !

Nous n'avons pas cédé, et, lorsque arriva le jour glorieux de la Libération, la Haute Couture Parisienne existait toujours, affaiblie, certes, mais n'ayant pas aliéné son indépendance.

Puis ce furent les premières collections de Paix. Presque toutes les grandes maisons étaient présentes ; à leur côté quelques-unes, récemment créées, attestaient la vitalité d'une industrie qui ne veut pas mourir et que l'apport d'éléments neufs rajeunit sans cesse.

Les difficultés matérielles étaient encore nombreuses : les conditions de travail difficiles, les tissus n'offraient qu'un choix limité de qualités et de coloris. Quel fut pourtant le résultat ? Il dépassa toutes les espérances ; il montra ce qui peut être obtenu lorsque le moteur essentiel animant une entreprise est l'amour de la profession, lorsque, du haut en bas de l'échelle, du patron à la petite main, chacun aime son métier et s'y donne de tout son cœur.

Pendant les semaines de présentation, les maisons de couture retrouvèrent cette atmosphère fiévreuse d'avant-guerre, ce public des grandes premières qui s'écrase dans les salons trop petits, ce gazouillis de volière coupé d'applaudissements, les gros bouquets de fleurs dans les vases, l'air saturé de parfums, les mannequins roses d'émotion, les premières d'atelier nerveuses, le regard anxieux des modélistes, l'expression tendue, attentive aux moindres détails, de celui dont la maison porte en général le nom, et qui est l'animateur de cette féerie féminine. Pour terminer ce fut l'apothéose des robes du soir, ces robes de rêve, qui, en la circonstance, étaient plus un acte de foi qu'un objet commercial.

Le retentissement de ces présentations fut très grand, surtout à l'étranger. A peine nos modèles avaient-ils fait leurs débuts dans le monde, que des câbles partaient dans toutes les directions, décrivant abondamment ce qu'on allait porter à Paris. Cinq ans de séparation, loin de diminuer l'intérêt que les étrangères portent à nos créations n'avaient fait qu'aviver leur curiosité. Certains pays avaient escompté la déchéance d'un rival trop gênant ; ils furent déçus. Ils avaient fait de gros efforts de propagande pour favoriser l'éclosion d'une mode nationale ; peine perdue. Instantanément, à sa réapparition, la mode de Paris, retrouvait dans le monde, sa place : la première.

Ce succès ne s'est malheureusement pas traduit par des résultats tangibles, des bénéfices matériels. Nous ne pouvions pas exporter. Notre seule récompense, nous l'avons trouvée dans les appréciations flatteuses dont nos collections ont été partout l'objet, dans l'accueil enthousiaste que Zurich, Copenhague, Rio de Janeiro ont réservé aux défilés organisés dans ces villes, dans l'immense popularité dont jouissent nos petites poupées du théâtre de la Mode. Depuis leurs débuts à Paris, au Pavillon de Marsan, elles font la tournée des grandes capitales, et y remportent partout un égal succès.

Ces constatations, les observations de personnalités envoyées en mission, les rapports de nos attachés commerciaux, concordent unanimement et prouvent que jamais le climat ne nous a été si favorable.

Prestige de la qualité française... suprématie de la mode française... Paris capitale de la Mode... ne sont pas de vains slogans issus d'un chauvinisme exacerbé. Ce sont des vérités indiscutables qui reposent sur des faits ; non pas que nous dénions à aucune autre nation le droit de rivaliser avec nous en une libre concurrence, mais l'expérience a prouvé que la partie tournait toujours à notre avantage.

Il serait grand temps maintenant de retirer de cette situation exceptionnelle, autre chose que des bénéfices moraux, flatteurs certes pour notre amour propre : éloges, applaudissements et l'hommage qu'on nous rend en adoptant nos idées, aussitôt lancées, en copiant sans relâche nos créations.

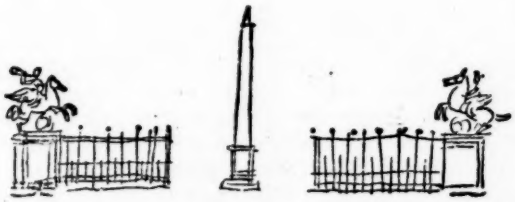
Voilà donc nettement posé le problème des industries d'Art et Création. Je ne crains pas d'affirmer que c'est un problème d'intérêt national. Il n'a pas toujours été examiné avec une pleine impartialité et les jugements qu'on a portés sur lui se sont souvent ressentis de considérations d'ordre sentimental ou politique.

La France possède en ces industries un patrimoine artistique qu'il s'agit de sauvegarder, un capital inestimable qu'il s'agit d'exploiter. A-t-on toujours fait ce qu'il fallait pour cela ? On peut honnêtement répondre : Non. Trop souvent nos dirigeants n'ont pas compris, ou pas voulu comprendre l'intérêt qu'il y avait à soutenir ces industries au lieu de les accabler. Espérons que ceux qui ont actuellement la charge des destinées du pays sauront ne pas répéter des erreurs, trop nombreuses déjà, et auront la volonté de créer un climat favorable qui permettra un redressement de la situation. C'est pour nombre de professions une question de vie ou de mort. C'est pour des centaines de milliers d'ouvriers ou d'ouvrières la solution d'un angoissant dilemme : travail ou chômage.

L'enjeu est important. Les industries d'Art et Création veulent vivre, veulent travailler, veulent montrer au monde que la France n'est pas uniquement le pays du marché noir et des combinaisons faciles, mais la patrie par excellence de l'ouvrage de qualité, fruit de longues traditions, de patientes recherches, de labeur opiniâtre, d'esprit inventif, de technique éprouvée.

Qu'on cesse donc de les traiter comme les survivants inutiles d'une époque décadente, qu'on ne les écrase pas sous le poids d'une fiscalité dévorante, qu'on favorise leur essor, au lieu de les paralyser par des entraves, de jour en jour plus nombreuses, qu'on leur assure une liberté dont, plus qu'aucun autre métier, elles ont besoin et l'on verra l'immense contribution qu'elles sont capables d'apporter à notre économie intérieure, à notre balance commerciale, au développement du tourisme dans notre pays, au prestige de Paris et de la France.

LUCIEN LELONG



CHARLES DU BOS

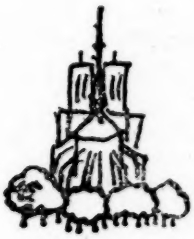
*Il y aura six ans cet été que, à l'âge de cinquante-cinq ans, Charles Du Bos nous a quittés, mais ses amis seront unanimes, je crois, à attester que jamais pour eux il n'a été plus vivant. Privilège accordé à ceux dont l'existence s'est de plus en plus fermement établie sur l'indestructible. Je ne vise pas seulement ici la foi catholique fervente qui fut la sienne pendant toute la dernière partie de sa vie, mais quelque chose de plus en plus universellement communicable, et qui lui a valu en fait, aussi bien en Europe qu'en Amérique, la fervente sympathie de tous ceux pour qui rien ne compte hors les valeurs spirituelles. Il est important d'observer que la situation morale dont jouissait Charles Du Bos à l'étranger excédait notablement celle qu'il occupait dans son propre pays, et cela pour une raison très simple : les diplômes, les fonctions, les honneurs académiques conservent ici, ou du moins gardaient encore en 1939, aux yeux du grand public, une importance considérable, mais cette importance ne pouvait être que nulle au regard d'un Ernst Robert Curtius, ou d'un Herbert Steiner, d'un Middleton Murry, ou d'un Charles Morgan, qui se souciaient fort peu de savoir si Charles Du Bos avait une chaire ou non, et s'il était ou non agrégé. Les seuls titres qui comptent aux yeux de ces esprits éclairés, ce sont les écrits, si extraordinairement saturés d'intuition divinatrice, mais aussi de réflexion analytique : les sept volumes d'*Approximations *d'abord, et les* Extraits d'un Journal, *mais aussi le* Byron *et le* Dialogue avec André Gide, *ou les admirables fragments, publiés dans l'éphémère revue* Vigile, *du grand ouvrage sur la* Spiritualité dans l'Ordre Littéraire *qui, si l'auteur avait pu le terminer, aurait tenu dans son œuvre la place occupée par l'*Histoire du Sentiment Religieux *dans celle d'Henri Bremond.*

*Certes, on n'hésiterait guère à accorder que Charles Du Bos est un auteur difficile : mais il faudra ajouter aussitôt que ces difficultés, si elles intimident parfois le lecteur français, sont beaucoup moins susceptibles d'arrêter un étranger rompu aux subtilités de l'esthétique. Car c'est un fait sur lequel Du Bos insistait volontiers que la réflexion sur les problèmes esthétiques a été poussée beaucoup moins loin en France qu'en Allemagne — en Angleterre — et même en Italie : possédons-nous aujourd'hui l'équivalent de l'*Esthétique *de Benedetto Croce? c'est ce qui ne paraît pas certain. C'est ainsi que le beau livre consacré par Percy Lubbock à l'esthétique du roman n'a pas d'équivalent chez nous. On pourrait dire en ce sens que Charles Du Bos se tient sur un palier sur lequel il est de plain-pied avec un Kassner ou un Murry, au lieu qu'une sorte de dénivellation le sépare du critique français, serait-ce même d'un Thibaudet, esprit aux ressources presque inépuisables, certes, mais tellement moins épris de rigueur, moins sensible à une certaine éthique de la pensée et de la création artistique. Au demeurant, le terme d'éthique appellerait ici de longs commentaires. Rien ne serait plus absurde que d'accuser Charles Du Bos d'avoir versé dans un moralisme qui lui faisait*

*au contraire horreur. Ce que je vise, c'est une indéfectible exigence de fidélité à une certaine lumière qui, au plan suprême, transparaît comme lumière de Grâce, mais, en deçà de ce plan-là, n'est autre que l'irrécusable rayonnement spirituel qui se dégage d'une toile de Giorgione ou de Vermeer, comme des plus hautes musiques. Rappelons en passant que tel peintre — Botticelli par exemple, — ou tel musicien — Bach, Debussy, etc., — détenait dans l'univers de Charles Du Bos une place aussi centrale, qu'un Browning, un Tolstoï ou un Baudelaire. Certes, en un pareil domaine, les formules abstraites et hâtives auxquelles on est forcé de recourir trahissent inévitablement une pensée qui triomphe au contraire là où elle a à se mesurer avec la singularité d'un génie ou d'une œuvre d'art. Pour rendre compte, dans la mesure où l'entreprise n'est pas contradictoire, de ce qu'est l'acte d'appréciation chez un Du Bos, c'est à Bergson — le Bergson de l'*Introduction à la Métaphysique *— qu'il faut se référer. Du Bos lui-même ne s'est jamais lassé de proclamer sa dette envers le philosophe ; parmi les Français contemporains, il me semble bien que Bergson est le seul à avoir exercé sur lui une influence absolument positive, quelle qu'ait pu être son admiration pour un Gide ou un Proust, un Valéry ou un Claudel. Ses autres maîtres sont des étrangers qui, pour la plupart, ne sont pas des contemporains, et il y aurait lieu de marquer les zones concentriques de pénétration dans lesquelles ceux-ci ont exercé leur action. Il n'y aurait pour cela qu'à reprendre les cours, très souvent encore inédits, qu'il a consacrés à Henry James ou à Tchekov, à Novalis ou à Nietzsche, ou à tant d'autres. Car personne n'a jamais éprouvé davantage le besoin de* reconnaître, *au sens le plus large et le plus pur de ce mot. Il est de mode dans une certaine école, aujourd'hui fort en vogue, de nier jusqu'à la possibilité de la gratitude proprement dite : c'est là s'exclure radicalement du monde où respire la pensée d'un Du Bos — pensée dont on pourrait dire que l'action de grâce est comme l'ultime floraison.*

Les œuvres de Charles Du Bos sont à l'heure actuelle à peu près toutes introuvables. Les Editions Corréa feront reparaître au fur et à mesure des possibilités tous les ouvrages parus avant 1939, *et publieront les inédits, en particulier ce* Journal *dont un volume d'extraits a seul vu le jour jusqu'ici. Plon vient de faire paraître d'autre part, dans la Collection Présence, une traduction de* Qu'est-ce que la Litérature ? *qui fut à l'origine composée et publiée en anglais à la veille de la guerre ; ce texte est complété par un très important hommage collectif. Ainsi finira par émerger en pleine lumière une des figures les plus attachantes et les plus pures qui aient paru dans la haute littérature française.*

GABRIEL MARCEL



PAGES DE JOURNAL

DEBUSSY[1]

C'ÉTAIT le 26 mars 1918 : l'offensive allemande, que l'on commençait seulement à endiguer, le canon à longue portée qui depuis plusieurs jours tenait Paris sous son tir, tout concourait à charger l'atmosphère. Excédés des vains propos et récriminations en des circonstances aussi tragiques, et surtout accablés sous le poids de leur propre inutilité, quelques Parisiens se trouvaient réunis dans la petite salle de la Chaumière pour entendre une exécution du *Quatuor à cordes* de Chausson, — lorsque, s'avançant au bord de l'estrade, le violoniste Bastide, prononça ces simples mots : « Claude Debussy est mort aujourd'hui ». L'atmosphère s'alourdissait encore, et cependant il y avait dans cette souffrance-là je ne sais quelle sensation de délivrance, comme un repli du cœur au sein de ses plus intimes trésors, et quand s'épancha le large thème du *Quatuor* de Chausson, j'éprouvai mieux que jamais toute la profondeur de la parole de Baudelaire sur la consolation par l'art. Il semblait que celui qui s'en était allé le premier ressuscitât pour rendre hommage à celui qui venait de partir.

■ ■

Chez Debussy l'émotion monte, le long d'une ligne sinueuse et serrée, jusqu'au *breaking-point*, mais ce n'est pas dans la musique elle-même, c'est dans l'âme de l'auditeur que la rupture s'accomplit : à l'instant où musicalement il ne lui resterait plus qu'à éclater, l'émotion se déverse en nous, comme si la pudeur de cet art — si tendre, mais si réservé — ne pouvait soutenir plus longtemps l'afflux de la poussée intérieure.

Génie intime, s'il en fut ; — au lieu de créer, ainsi qu'ailleurs, une distance, l'inaccessible perfection de son art a l'air de rendre Debussy plus proche, plus fraternel encore ; — de ceux à qui dans la vie il serait physiquement impossible de se livrer et que leur œuvre livre tout entiers par le soin même qu'ils apportent à n'offenser en rien la justesse du sentiment. Devant les purs secrets qui à leur insu transparaissent, il n'y a plus place en nous que pour cette retenue sérieuse par où s'exprime la gratitude la mieux née : doucement une main a pris la nôtre dans l'ombre.

■ ■

Nulle musique plus sensuelle, — mais il faut restituer au mot son étendue première. C'est parce que chez Debussy tous les organes des sens y participent que nous sommes par elle à ce point envahis. Jacques Rivière

1. Début d'une étude et de notes restées inachevées (Nice, Righi-Palace, Avril 1921), et qui prenaient leur départ du numéro Debussy de la *Revue Musicale* et, en particulier, de l'essai de Suarès.

parlait autrefois de « l'humide frémissement » des *Nocturnes* et du *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune*. L'expression est d'une parfaite exactitude : cette musique descend sur nous comme une pluie bienfaisante à laquelle l'aridité d'aucun sol ne saurait résister. Elle a l'innocence et la force de pénétration d'un phénomène naturel : elle est sans intentions.

De sa propre faiblesse elle-même enivrée, elle reste comme prise à son enchantement. Plus encore qu'il ne sollicite, le désir s'émerveille : une présence, puis la mort — et que saurait-il y avoir d'autre, puisqu'à elle seule cette présence le comble au point qu'il défaille ?

Digne frère en cela de ce Dante Gabriel Rossetti qui lui inspira sa première œuvre et dont il songea à traduire musicalement la grave et nostalgique *Saulaie*. Tous deux ont cette chasteté des voluptueux suprêmes auxquels tout est déjà dispensé dans la seule contemplation. Qu'il s'agisse de *Nuptial Sleep* ou de *Pelléas*, des *Chansons de Bilitis*, des *Ariettes oubliées*, l'union physique est l'inévitable mais presque involontaire prolongement de l'amour, la pente d'où l'on glisse à un sommeil partagé, plutôt qu'à l'exacerbation d'un désir. C'est un instinct d'enveloppement, de tendre enlacement ; non point l'instinct de destruction qui fait la tragique, la métaphysique grandeur de *Tristan* (v. les pages du *Triomphe de la Mort*). L'union est une pente, — non une pointe ou un acmé. La possession imaginative est l'acte, — dont la possession n'est plus que le prolongement naturel.

■ ■

La netteté de la ligne mélodique dans le *Quatuor* et en particulier dans l'*Andantino* est une netteté de qualité persane. La musique décrit les méandres du trait dans les miniatures persanes.

« Un poignard sous un voile. » V. Renan (cité par Mary Duclaux).

Rapport des titres et de la musique de Debussy : *la Cathédrale engloutie*. *Jardins sous la pluie* (Jacques-Emile Blanche). *Les Chansons de Bilitis*. Chez Debussy, la transposition est magique alors que dans la relation Schumann-Heine il s'agit plutôt d'une harmonie préétablie.

Rapports de Debussy avec Watteau : « Non seulement le goût, mais le cœur ».

« Mais la perfection est chose plus celée. »

A tout Debussy a ajouté : il a ouvert l'éventail (à mon gré) fermé de l'*Après-Midi d'un Faune*, de Mallarmé.

Debussy entr'ouvre, ouvre même, mais jamais n'épand ou ne s'épanche : le plus contenu, le moins expansif des êtres. Il n'y a jamais dans sa musique rien de *sorti*. Un cri étouffé, et dont la musique couvre l'étouffement.

Chez lui l'unité n'est jamais un.

Une buée qui a la forme d'un nuage.

Enveloppe et ligne.

Pluie d'un tuyau d'arrosage sur un gazon déjà frais.

■ ■

En ces années 1915-1916 où ma vie était toute au service des réfugiés, où je n'avais le loisir d'en distraire pour moi nulle minute, où d'ailleurs j'ignorais encore la foi invincible de Liszt et jusqu'à l'existence de son sublime testament, la « légende » de *Saint-François de Paule marchant sur les flots* m'apportait secours et soutien : je m'appuyais à ses thèmes, et elle me devint alors peu à peu le symbole de la tragédie qui fait la grandeur du XIXe siè-

cle, le symbole de l'âme moderne, solitaire et héroïque, condamnée à la solitude, appelée à l'héroïsme.

Car, si l'âme a perdu Dieu, elle ne relève plus que d'elle-même, et elle ne *doit* plus relever de rien d'autre. Nous touchons ici et le soubassement et la logique interne propres à la situation du XIXe siècle, l'un et l'autre si méconnus aujourd'hui que ce qui constitue son honneur même est tourné en opprobre et en dérision. Sur les insuffisances et les limites du XIXe siècle, seuls les croyants ont qualité pour s'exprimer, et, parmi les croyants mêmes, ceux-là seuls qui ont réappris à penser leur religion, à qui, sous la lumière de la grâce et au prix de combien d'efforts individuels, est réapparue, dans la majesté de son ordonnance, cette architecture de l'invisible qui met chaque chose en sa place : créature de Dieu, ayant retrouvé son Père, l'âme connaît dorénavant la sienne, et s'y tient. Mais les incroyants qui jugent avec sévérité le XIXe siècle et s'imaginent le survoler montrent qu'ils ont perdu la réalité même qu'à travers tant de difficultés et d'angoisses ce siècle parvint à sauvegarder, qu'ils ont perdu le sentiment d'avoir une âme. Or, une âme qui, si elle a perdu Dieu, ne s'est pas perdue elle-même, une âme qui assume sa charge, une âme désaffectée mais en état de recherche, qu'orientent tout ensemble le mystère et la nostalgie de son origine, telle fut, en ce qu'elle a de grand, de solitaire et d'héroïque, l'âme du XIXe siècle, vouée à marcher sur les flots.

■ ■

1930
Jeudi 11 Septembre (10 h. moins 1/4 soir)
Versailles.

Saint-François de Paule marchant sur les flots. — Je n'oublierai jamais le jour où pour la première fois j'entendis la « légende » de Liszt. C'était à la fin d'une après-midi de novembre 1915, dans le petit salon de Juliette Meerovitch, rue de Chantilly ; nous étions seuls : assise devant le piano, un peu penchée et prête à l'attaque, avec son air fougueux et noble de jeune lionne enchaînée, Juliette laissait choir ses mains puissantes sur le thème initial ; mais, tel le « tambour voilé » du poème baudelairien, la force même du jeu débouchait, sourde, presque mate au sein de la solennité, dans le *mezzo forte* sur lequel s'ouvre l'*Andante maestoso*. Un a un, les pays mystérieux posaient, enfonçaient leur empreinte, l'assuraient à nouveau, puis, en un long, en un infini *tremolando*, les flots déferlaient de toutes parts, et cependant, sur la crête héroïque, le saint continuait d'avancer : entre la stable énergie de l'homme et les sinueux remous de l'élément, un invulnérable, un miraculeux parallélisme se poursuivait. La liquide masse mouvante livre un ultime assaut — nombreux, pressant, toujours plus *stringendo :* il se brise enfin devant le victorieux aplomb, le maestoso de la cadence, — et alors la cadence, les pas eux-mêmes se résorbent : souverain, le calme s'instaure : moment du *Lento accentato assai con somma espressione*, moment de ce *Noli me tangere* dont Coventry Patmore dit si bien « qu'il est l'unique faveur que le saint sollicite du monde » : avec une pénétrante douceur, les prémices, les degrés, la contemplation elle-même se distillent dans l'âme, graduellement la mélodie se sature de nudité, et, lorsqu'à la dernière mesure la contemplation dispense, en un *ritardando*, la plénitude de son baume, le saint la retient un instant encore, mais il sait que, comme saint Paul, il appartient à « la contemplation en marche » : il repart, et la traversée s'achève sur une sonorité de bronze, cette sonorité glorieuse et pourtant recueillie qui accompagne et scande au dedans les grands événements intérieurs.

PRÉAMBULE A UNE ÉTUDE SUR TCHEKHOV

« Il avait un amour profond pour Tchekhov et, lorsqu'il le regardait, ses yeux devenaient tendres et semblaient presque caresser le visage d'Anton Pavlovitch. Un jour qu'Anton Pavlovitch arpentait la pelouse en compagnie de la fille de Tolstoï, d'Alexandre Lvovna, Tolstoï qui, encore malade à ce moment, était assis sur la terrasse, murmura dans un élan où tout son être allait vers eux : « Ah, qu'il est beau, cet homme ! Quel magnifique exemplaire humain ! — Et avec cela modeste et tranquille, telle une jeune fille. Voyez sa démarche, si ce n'est pas celle d'une jeune fille. C'est tout simplement un prodige que cet homme ».

Pour nous avoir transmis ce témoignage de Tolstoï — témoignage qui jaillit avec la spontanéité, avec la grâce irrésistible d'un aveu — les amis de Tchekhov doivent à Gorki une reconnaissance spéciale. On y retrouve cette tendresse quasi-animale, caressante en effet à la manière du regard des chiens que toute sa vie Tolstoï porta à l'authenticité et à la perfection de l' « exemplaire humain ». Qu'un homme puisse à ce degré satisfaire en tant qu'homme, tout en possédant la modestie, la tranquillité et la démarche d'une jeune fille, c'est en cela même que résidait à ses yeux le « prodige », et c'est ce prodige qui rend compte d'un mouvement chez Tolstoï le moins fréquent qui soit : l' « élan de tout son être » vers un homme vivant. Celui-là même qui était intérieurement le grand *divisé*, chez qui *la dualité*, pour ne pas dire davantage, est aussi innée que chez d'autres la simplicité, cueille, hume dans ce spectacle et dans l'élan qu'il suscite en lui le bonheur et le repos d'un retour à l'unité.

L' « amour profond » de Tostoï pour Tchekhov, cette admiration à laquelle ses propos donnent libre cours, l'amour non moins profond et, au delà de l'admiration même, la vénération de Tchekhov pour Tolstoï, leur virile et réciproque indépendance de jugement, cela c'est le chef-d'œuvre d'une intimité sur laquelle nous aurons à revenir : ce qu'il fallait ici, c'était, entre ces deux êtres si grands et si différemment grands, évoquer dès le seuil la plus humaine des images.

Non moindre est la reconnaissance que les amis de Tchekhov doivent à Gorki pour ce passage de ses *Souvenirs sur Tchekhov :* « Il y avait comme une candeur dans sa réserve : il ne pouvait se résoudre à dire aux gens ouvertement et à haute voix : « Voyons, soyez donc plus décents » : il espérait en vain que d'eux-mêmes, ils verraient combien il était nécessaire qu'ils le devinssent ». Tout ce qui rend Tchekhov irremplaçable pour certains d'entre nous tient déjà dans ce trait : *toujours Tchekhov nous souhaite autres, jamais cependant il ne s'arroge le droit de nous le dire ;* il veut non pas nous ouvrir les yeux, mais bien que ce soit nous qui les ouvrions, — si permanent, si central est chez lui le respect de la personne humaine, respect au sein duquel, dans le plus délicat dosage et sans la moindre confusion, s'équilibrent le respect de soi et le respect d'autrui. Cet équilibre figure la clef de voûte du tout implicite enseignement tchekhovien, de cette susurration informulée à travers laquelle, tout ensemble en deçà et par delà son art même, transparaît le véritable et ultime message de l'homme. L'art de Tchekhov est absolument unique de son espèce, le plus indéfinissable qui soit — nous ne nous en apercevrons que trop par toutes nos tentatives pour le définir : — c'est un art dont on a fort bien dit qu'il offre le plus subtil des mystères : *le mystère du non-mystère.* Et cependant, en deçà et au delà de

cet art, pour nous aujourd'hui Tchekhov est peut-être le seul qui réponde à ce besoin qu'hier l'on croyait mort, qui aujourd'hui renaît de ses cendres, plus présent que jamais : le besoin d'une éthique. Je ne pense pas me tromper en estimant que l'âge de l'immoralisme, et même déjà celui de cet amoralisme que nous vîmes lui succéder, sont à la veille d'avoir fait leur temps. Mais, d'autre part, ce besoin d'une éthique, nous sentons que dorénavant ce n'est plus, que ce ne sera peut-être jamais plus le moraliste au sens strict du terme, j'entends le moraliste de propos délibéré, qui pourra le satisfaire. Nulle éthique n'obtiendra notre adhésion, ne passera, pour la modifier, dans notre pratique, si nous n'éprouvons qu'au préalable elle a été vécue — et non point vécue seulement dans les fugitifs succès de l'exaltation ou de la fièvre, — si nous ne discernons en elle le fruit lentement amené à maturation d'une existence tout entière, si en un mot elle ne sourd de toute la personne et se borne à effleurer, mettant sa pudeur dans l'acte de ne jamais se proclamer. *Le moraliste malgré lui*, voilà ce qu'aujourd'hui il nous faut ; et c'est parce qu'en Tchekhov nous en saluons la réalisation la plus pure que certains d'entre nous — et de ceux-là qui sont les plus en garde contre la notion même de maître — le reconnaissent à bon droit pour tel et lui demandent cet invariant indispensable à toute vie intérieure qui se veut à la fois continue et harmonieuse.

CHARLES DU BOS

Images de SCANDINAVIE

Prélude Bruxellois.

De Paris à Bruxelles, voyage sans incident, mais allongé par une heure et demie de piétinements à Feignies. Un de nos amis me le disait bien, il y a quelques semaines, à Londres : le véritable vainqueur de cette guerre, c'est la *Red Tape,* la bureaucratie qui étend partout ses tentacules tâtillonnes. Par bonheur, ses desservants eux-mêmes sentent la vanité d'un tel culte : si les douaniers avaient fouillé tous les bagages du train, si les commissaires avaient interrogé rigoureusement tous les porteurs de passeports, nous serions encore à la frontière ! Mais nous voici à Bruxelles où nous attend une mauvaise nouvelle : l'avion que nous devions prendre demain pour Stockholm ne partira que lundi. Ces trois jours de retard m'inquiètent ; pourtant il y a cas de force majeure et je suis ravi, au fond, d'en profiter pour revoir Bruxelles.

N'était l'abondance des uniformes anglais et américains, on dirait que la ville n'a guère changé depuis six ans : une foule aussi dense sur les trottoirs du boulevard Anspach, le même air de prospérité aux vitrines des magasins. Les pâtisseries regorgent de gâteaux ; la rue Neuve est un marché ambulant de fruits, de harengs, de cigarettes. Arrêtée devant un étalage, ma femme entreprend de comparer ces prix avec ceux de Paris ; je proteste qu'elle a oublié la différence du change, essaie de redresser les comptes et naturellement m'embrouille dans mes calculs. Honteux et humilié, j'écoute plus attentivement les propos de notre compagnon belge. Ces objets, explique-t-il, ne s'achètent qu'avec des « coupons » ; mais la répartition est assez équitable et fréquente pour créer une réelle aisance. Pour opérer ce rétablissement de son économie, la Belgique n'a pas eu besoin, comme le croyaient certains informateurs, de vendre le port d'Anvers à une Amérique dont elle avait su faire, paradoxalement, sa débitrice. Même ses adversaires politiques rendent hommage au principal artisan de ce redressement, le président Achille Van Acker, que tous les Bruxellois appellent, familièrement, « Achille ».

En dépit des formalités douanières, impossible de se croire ici en terre étrangère ; la première personne rencontrée dans le hall de notre hôtel est

le vaillant Jean-Louis Barrault qui donne, avec Madeleine Renaud, quatre récitals consacrés à la poésie française ; à présent, dans la bibliothèque du Sénat, nous bavardons avec Franz Hellens, qui ne jouit pas chez nous d'une moindre réputation qu'à Bruxelles. Par réciprocité, j'entraîne ce sauvage à la séance du Pen Club qui se tient dans une somptueuse grotte, d'un baroque flamboyant. J'aimerais y entendre un concert de ces œuvres où le divin Mozart pousse l'élégance raffinée jusqu'aux frontières d'un exquis mauvais goût. Mais Louis Piérard interrompt ces spéculations hasardeuses : avec une bonhomie qui ne manque point d'autorité, il présente Armand Salacrou à ses confrères bruxellois. Car le Théâtre des Beaux-Arts donne, ce soir, la première représentation de *la Terre est ronde.*

Avant de quitter la salle du *Pen,* Léopold Rosy me rappelle que sa revue du *Thyrse,* fondée en 1899, a ouvert une importante enquête sur « les lettres françaises en Belgique ». Le poète René Lyr nous emmène manger un plat de moules dans une friterie et nous dit sa joie que beaucoup d'écrivains flamands, loin de manifester une méfiance envers notre pays, réclament aujourd'hui d'être comptés parmi les héritiers de la culture française. De fait, ne sont-ils pas en plein accord avec nous, ces auditeurs belges qui, d'abord réservés, s'animent et applaudissent à mesure que la pièce de Salacrou devient plus concentrée et révèle mieux sa signification profonde ? A mon tour, le lendemain, je recevrai une leçon en voyant leur Marcel Josz interpréter *Tripes d'or* au théâtre des Galeries ; et j'aurai la chance de ne pas quitter Bruxelles sans avoir goûté, dans une salle obscure, les réactions d'un public anglo-belge devant le *Fantôme à vendre,* du Français René Clair.

Découverte de Stockholm.

Le programme s'est accompli avec une régularité un peu décevante. Soyons honnête, il y a eu la petite joie, jamais épuisée, du décollage ; plus tard, au-dessus d'une mer de nuages, le coucher du soleil fut majestueux. Mais cet avion complet, où chacun est cloué à son fauteuil, ressemble vraiment à un autobus. A l'arrêt de Malmö, on est content de sentir à nouveau sous ses pieds le sol gelé. Les passeports vérifiés, nous recevons des feuilles de tickets : pain, viande et matières grasses. Ils en ont donc aussi en Suède ? Assurément — mais plutôt pour empêcher le gaspillage que pour restreindre la consommation.

Un dernier regard aux étoiles, avant de remonter dans la carlingue. Désormais nos étoiles seront au-dessous de nous, dans la campagne que nous survolons. On commence à se blaser de ce spectacle quand voici qu'elles se multiplient, qu'elles forment une voie lactée, des alignements scintillants, des constellations. Avant d'atterrir à l'aéroport de Bromma, notre première sensation de Stockholm aura été l'éblouissement d'une féerie lumineuse. L'enchantement continue dans le car qui nous mène en ville, pour croître encore dans le taxi qui nous conduit à un hôtel — celui qu'adoptent les Finlandais, aussitôt débarqués. A preuve que j'en verrai six, le lendemain, défiler gravement dans un couloir, partant pour quelque cérémonie, en demi haut-de-forme. Comme la crise du logement sévit à Stockholm aussi, nous sommes doublement heureux d'avoir ici cette chambre dont la surface exiguë n'a pas été exploitée moins ingénieusement que celle de David Copperfield. Et

sa fenêtre donne sur le Skeppsbron : un large quai, de hauts tas de bois et, par delà, reflétées dans l'eau, les lumières des bateaux.

Qu'il est plaisant de s'éveiller dans une ville inconnue et d'essayer de la deviner à l'aide d'un plan ! Sur celui de Stockholm, le marron des surfaces bâties est partout investi ou découpé par le vert des jardins, le bleu des bassins et des canaux. On commence à comprendre ce que signifie cette phrase : située à la jonction du lac Mélar et de la mer Baltique, Stockholm est construite sur huit îles et deux presqu'îles. On le sentira mieux encore en sortant du Musée National où sont exposés maints chefs-d'œuvre français du XVIIIe siècle et d'admirables Rembrandt, dont le fameux *Claudius Civilis*. On se croyait au bout de la terre ; mais un pont s'offre, on le suit et, comme la sentinelle ne s'y oppose point, on contourne les casernes de la Skeppsholmen. C'est pour trouver un autre pont, avec, au bout, un nouvel îlot, Kastellholmen, où une bouffée de vent et le bruit du clapotis tentent de nous donner l'illusion du grand large. Les dictionnaires ont donc raison qui nomment Stockholm la Venise du Nord : témoin l'Hôtel de Ville aux vastes salles somptueuses qui se dresse au coin du Mälarstrand et trouve le moyen d'être original, tout en rappelant le Palais Ducal et la Piazzetta.

Cette ville, nous aurons appris à la connaître par quinze jours de courses et de flâneries. Les statues de ses rois nous seront devenues des images familières ; en fermant les yeux, nous pourrions décrire les vitrines, luxueusement fournies, des magasins de Kungsgatan et d'Hamngatan. Dans une salle élégante de la Biblioteksgatan nous avons vu *Himlaspelet*, le film présenté au Congrès de Bâle, qui transpose si curieusement des épisodes bibliques dans la Dalécarlie du XVIIe siècle. Nous avons rôdé dans les quartiers populaires pour trouver des cinémas, moins chics mais toujours confortables, où passaient des bandes américaines déjà démodées. Nous avons erré dans le dédale de la vieille cité où les noms des quartiers sont empruntés à la mythologie. Nous avons admiré la parfaite organisation moderne des salles de lecture de la Bibliothèque Municipale. Pour raccorder tant de visions, nous avons pris sur tout son parcours le tramway circulaire n° 4 qui longe des quais, franchit des ponts et sillonne les vastes avenues dédiées à Odin et au Walhalla. A deux reprises, durant notre séjour, Stockholm a revêtu sa parure de neige : alors le ciel gris et bas, la teinte plombée des eaux, le contraste entre les étendues d'un blanc immaculé et les endroits où affleuraient encore les taches sombres d'un terrain ou d'une pile de bois, tout cela composait un Breughel aussi beau que ceux qu'il nous avait été accordé de revoir à Bruxelles.

Le Théâtre de Drottningholm.

Avec tout cela je n'ai saisi qu'un des visages de Stockholm qui doit être bien différente durant son bref été, quand les parties de tennis en plein air se prolongent après minuit. En revanche, l'hiver augmente les charmes de la vie intime, derrière les doubles fenêtres, dans les pièces confortablement chauffées. Là s'exerce cette hospitalité suédoise dont nous avons apprécié le charme en passant la journée de Noël chez un ami : sa maison, dans l'île de Lidingö, ressemblait à un palais magique où les rayons d'un pâle soleil se mêlaient à la douce lumière des bougies. Non moins exquise dans notre souvenir, cette soirée de Stockholm où un spirituel amphitryon nous propo-

sait une réhabilitation de Louis XV et où le romancier Eyvind Johnson évoquait ses années parisiennes, dans une bibliothèque où figuraient, en des éditions de luxe, toutes les œuvres d'Anatole France.

Sans doute l'aspect général de Stockholm est-il celui d'une vaste capitale moderne et s'efforcerait-on vainement d'y jalonner, comme à Amsterdam, les promenades de Descartes. Mais la civilisation du XVIIIe siècle y a laissé de multiples traces, — et pas seulement dans la vieille cité où la Grande Eglise a la beauté d'un salon aristocratique et où le Palais Royal déploie sa noble ordonnance. Assurément, parmi les souverains que commémorent les mosaïques de l'Hôtel de Ville, Gustave-Adolphe et Christine et Charles XII sont les plus célèbres chez nous. Ici, pourtant, celui dont la mémoire s'impose le plus souvent, c'est sûrement Gustave III. Il ne m'appartient pas de décider si les historiens ont raison qui lui reprochent d'avoir par son luxe ruiné les finances de l'Etat ; je plaiderais seulement en sa faveur que les conquêtes coûtent aussi cher et sont parfois moins durables que les monuments qu'il fit édifier.

Justement nous allons chez lui, ce matin. Après nous avoir permis de comparer les styles successifs de plusieurs séries de maisons ouvrières, l'autobus s'arrête à Drottningholm. On ne visite point le palais parce que le roi y réside en ce moment ; mais on jette un coup d'œil sur le parc dont les troncs des arbres font ressortir la blancheur ensoleillée. On tourne à droite et l'on pénètre dans un théâtre qui est lui-même un palais, avec ses galeries et ses salons, avec toutes ces pièces qui forment aujourd'hui un véritable musée de l'art dramatique : outre des costumes et des portraits d'acteurs, toute la collection du comte de Tessin, une multitude d'esquisses, de dessins et de maquettes, œuvres d'une cohorte d'artistes parmi lesquels triompha notre Louis-Jean Desprez. On voudrait tout regarder en détail ; mais notre guide nous presse vers la suprême surprise : quelques marches, une porte qui s'ouvre et nous sommes dans une salle de théâtre, vers 1790. Tout a été conservé ou intelligemment restauré, depuis les loges grillagées pour belles dames discrètes jusqu'à celles où s'habillaient les interprètes. Le décor planté sur la scène — un parc avec des fontaines et des monuments — a été conçu par Desprez ; la machinerie est prête à jouer qui simulera l'invasion des flots. Sans doute Gustave III aimait-il trop les divertissements, puisque ses ennemis ont profité d'un bal masqué pour l'assassiner. Pourtant, si parfois son ombre revient en son pays natal, elle doit éprouver une consolation en se retrouvant fort à l'aise dans son cher théâtre de Drottningholm.

Les Fêtes de la Lumière.

Conjurer des fantômes est paradoxal, alors que Stockholm nous offre le spectacle de huit cent mille habitants bien vivants. Comment cependant ne point songer à la page qu'eût écrite M. Taine sur l'influence du climat ? Elle s'exerce sur les fruits dont certains, faute de soleil, ne tiennent pas les promesses de leur aspect en saveur et en vitamines. Les hommes n'y échappent pas non plus : la nostalgie de la lumière les tourmente en ces jours où le ciel leur dispense avarement la sienne pendant quelque trois ou quatre heures. On ne s'étonne pas que leur grande affaire, durant ce mois de l'an-

née, soit de préparer et célébrer les fêtes que le christianisme a si humainement greffées sur les antiques rites païens.

Quand nous arrivons, le 10 décembre, l'atmosphère est déjà créée : une débauche d'ampoules électriques pare les rues de guirlandes et de festons ; les étalages sont pleins de cadeaux de Noël qu'encadrent des trolls et des rennes en paille, de toutes les grandeurs ; tous les gens que l'on croise portent des paquets enveloppés de papiers bariolés aux modèles innombrables. Ils n'ont, en effet, pas de temps à perdre, car les réjouissances débutent le 13, avec la « Lucia », fête de la Lumière, que personnifient des jeunes femmes, vêtues de blanc. D'aucunes circulent ainsi par les rues de la ville, au milieu d'un joyeux cortège. Moins bruyamment, nous aurons notre Lucia, dans l'île de Lidingö, chez une malicieuse amie qui nous initie d'abord au « glögg », alcool brûlant où ont macéré des épices, des amandes et des raisins secs. Après une pseudo-dînette (qui est, en vérité, un repas fort savoureux), tout s'éteint dans le grand salon ; puis le gâteau est apporté par une blonde Lucia, coiffée d'une couronne de bougies et qui mérite d'autant mieux ce titre que, née en une Sainte-Lucie, elle en porte le nom. Etourdiment, je demande à notre hôtesse si elle a déjà rempli ce rôle : désignant du geste sa brune chevelure, elle a le même sourire que tantôt, quand j'ajoutais un romancier norvégien à la liste des auteurs suédois.

La courbe qui, de la Lucia, va jusqu'à l'Epiphanie, atteint son point culminant avec le Julafton qui est notre réveillon. Il est admis — certains disent : recommandé — de célébrer la Saint-Sylvestre dans les restaurants où la danse succède au souper : en fait, à l'aube du premier janvier, allant au bureau des transports aériens, nous verrons sur le Nybroplan des coiffures en papier, épaves souillées de ces festivités. Au contraire, le Julafton est une fête strictement familiale ; tous les établissements publics sont clos, même ce cinéma où le succès prolongé du film californien, *The Thrill of a Romance*, atteste la nostalgie des Suédois pour les paysages ensoleillés. Mais, si tout est fermé, la ville demeure brillamment illuminée. On éprouve une étrange impression à circuler au milieu de rues désertes, dans une orgie d'éclairages et de publicité lumineuse. J'imagine que si les savants, pour épargner à nos oreilles le fracas des bombes atomiques, appliquaient, en quelque autre guerre, des méthodes d'euthanasie collective et massive, les cités qui bénéficieraient de ce progrès ressembleraient à Stockholm, dans la soirée du 24 décembre.

A l'Académie Suédoise.

La séance ne commence qu'à cinq heures, mais il était prudent d'arriver en avance. A travers la foule des habits et des robes de soirée nous nous glissons jusqu'à une banquette, face à la tribune royale. Puis on regarde arriver les invités, parmi lesquels madame Gabriela Mistral, la poétesse chilienne qui vient de recevoir le Prix Nobel. Elle se tient bien sage à sa place, avec une aisance naturelle, tandis que d'autres cherchent un compromis entre la raideur et la familiarité. Peut-être, en d'autres contrées, se ferait-on l'effet de tenir un rôle de figurant dans quelque acte d'opérette ; dans ce cadre luxueux sans surcharge, la puissance de la tradition et la noble sobriété du protocole obtiennent sans effort notre respect. Soudain tout le monde

se lève : le Roi entre et s'assied, entouré des membres de sa famille que me désigne tout bas une jeune amie qui porte avec fierté le prénom républicain de Marianne.

Cette Académie Suédoise, encore une création de Gustave III. Ses membres siègent sur une estrade, autour d'une longue table rectangulaire. On me montre le poète Pär Lagerkvist et l'explorateur Sven Hedin ; je reconnais le Professeur Martin Lamm qui, la veille, me disait en mots si touchants ses regrets que Paul Valéry fût mort au moment où ses admirateurs espéraient lui faire décerner le Prix Nobel. Mais il n'y a que dix-sept présents, quoique brûlent dix-huit bougies ? c'est que le dix-huitième remplace un confrère décédé dans l'année et doit attendre d'être introduit avec le cérémonial d'usage.

Grâce aux indications de ma voisine et aux noms d'œuvres et d'esthéticiens dont il illustrait son discours, je parviens à reconstituer les grandes lignes de la communication du Président qui traite du néo-classicisme. En revanche, je ne comprends goutte au remerciement du récipiendaire. J'essaie de m'en consoler en admirant le Roi qui, à quatre-vingt-sept ans, supporte une séance aussi longue sans un signe de fatigue ou de distraction. Au fond, je souffre de me heurter à cette barrière d'un langage étranger. Les Suédois cultivés aiment savoir ce que les Français pensent d'eux : si le *Jérôme* de Maurice Bedel les a vivement blessés, ils parlent avec éloges du livre de Lucien Maury qui était pourtant sans fausse complaisance. Mais Lucien Maury est, parmi nous, une heureuse exception ; nous, tous les autres, qui n'entendons pas leur langue, que pouvons-nous bien leur dire de valable sur eux-mêmes ? Ne risquons-nous pas de les choquer, même si nous prétendons louer un de leurs grands écrivains, le jugeant sur des traductions qui laissent parfois échapper l'essentiel ? Je pourrais décrire toutes les maisons de Nybrogatan ; oserais-je parler de l'âme d'un seul de ses habitants ?

Pizzicato.

Naturellement la culture allemande a, pour l'instant, perdu en Scandinavie toute influence ; mais ce n'est pas au profit de la française. Par les livres, les revues, les films, l'anglais a tout envahi. Langage des hommes d'affaires, il est devenu aussi celui des gens du monde, souvent jusque dans les salons des légations de France. Je l'ai constaté en Suède et au Danemark ; on m'affirme qu'il en va de même en Norvège. Le Français qui arrive ici en ne sachant que le français risque d'être sous peu un voyageur sans langage.

■ ■

Est-ce à dire que nous ne comptons plus de défenseurs ? Si, mais ce sont, pour la plupart, des personnes d'un certain âge, appartenant à l'aristocratie ou à la grande bourgeoisie. Avec le concours de ces fidèles, il faudrait élargir nos cercles de culture française, leur recruter de nouveaux adhérents dans toutes les classes sociales, particulièrement dans les universités populaires. Que nos conférenciers aussi ne s'obstinent point à vanter les parties

désuètes de notre héritage ! Qu'ils mettent plutôt en valeur tout ce qui, de notre passé ou de notre présent, s'oriente vers l'avenir !

■ ■

Plusieurs Français, alléchés par mes allusions à la nourriture suédoise, seraient déçus si je passais sous silence la question de l'alcool. Elle s'est posée ici, en effet, comme elle se pose dans tous les pays francs, et plus encore, dans les hypocrites. Il est vrai que le rude climat nordique exige des stimulants, qu'une coupe de glögg est bienvenue après une promenade dans le froid, qu'une douzaine de hors-d'œuvre un peu gras réclament un verre de snap pour décrasser la bouche et le tube digestif. Cependant une législation limite les achats de boissons fortes et les magasins où elles se vendent sont les seuls où les formalités obligent à faire une queue. On m'objectera qu'en tout lieu des « malins » réussissent à tourner la loi. Mais Stockholm possède une police active et un hôpital de désintoxication.

■ ■

Depuis plus d'un siècle, la Suède jouit des bienfaits de la paix ; ses gouvernants ont pu porter leur effort sur les réalisations sociales ; avant 1939, tous nos observateurs en revenaient enthousiasmés par le niveau de civilisation qu'avaient atteint ces « heureux Scandinaves ». La conséquence n'en est point seulement une prospérité générale, mais une honnêteté traditionnelle qui vous permet, par exemple, de laisser votre bicyclette devant votre porte toute l'année. Pendant la seconde guerre mondiale, les Suédois ont maintenu leur neutralité ; ceux qui, dès le début, souhaitaient la victoire des Alliés souffrent maintenant d'un malaise à l'idée que leur patrie ne s'est pas engagée plus ouvertement. Rien n'empêche d'en parler librement avec eux, mais je préviens les visiteurs que le sujet reste délicat.

■ ■

Décidément, je dois, à mon vif regret, renoncer au voyage en Norvège ; du moins, irai-je au Danemark. A la veille du départ, un de nos hôtes me confie : « Ce sera pour vous un changement, et une comparaison qui ne tournera peut-être pas à notre avantage. Les Danois sont plus expansifs, plus vibrants, plus apparentés aux Français. Nous sommes plus froids, plus réservés, vous direz sans doute : plus guindés. Deux Suédois peuvent passer ensemble une journée dans un compartiment de chemin de fer, sans échanger deux phrases ». Puis, au fil de la conversation, il me parle gentiment de lui-même, de sa famille, de ses projets. L'absurde crainte d'un malentendu m'empêche de lui dire combien j'apprécie l'homme qui, par son exemple personnel, dément involontairement le portrait-type qu'il vient de tracer.

Le Danemark et la guerre.

Cinq heures seulement, mais l'impatience l'emporte : on se glisse dans le couloir du train pour guetter l'arrivée à Malmö et le passage de notre wagon sur le ferry-boat. Bien sûr, le *Malmöhus* n'est pas plus un transatlantique que le Sund n'est un océan ; ce n'en est pas moins une joie que

d'arpenter son pont, en sentant le mouvement de l'eau, en courtisant le souffle du vent. Le jour s'est levé, Copenhague s'offre en une vue panoramique ; remontés dans notre compartiment, elle deviendra des tunnels et des gares qui portent les noms des divers ports. Voici le terminus ; sans attendre de taxi, on se hisse dans un tramway déjà surpeuplé d'où l'on aperçoit des bâtiments bien découpés et le pittoresque marché au poisson. Bientôt, c'est Kongens Nytorv, où nous logerons presque en face du théâtre et de l'élégant hôtel de la Légation de France. Rien ici qui ne plaise au regard, sauf les abris édifiés par les Allemands et très pareils aux fortins qui déshonoraient notre Luxembourg.

Ce n'est point, à Copenhague, la seule trace de la guerre. Au cours de nos promenades, on nous montrera des monuments détruits par la Résistance pour éviter qu'ils ne servent aux occupants. Dans l'Amaliegade, nous nous arrêterons avec respect devant tel bouquet de fleurs ou telle plaque, rappelant qu'ici un patriote a donné sa vie. Certes, des liens existaient déjà entre les Danois et nous, car ils aiment rappeler qu'à nulle époque de l'histoire, nos deux nations n'ont fait la guerre dans des camps opposés. Mais la communauté des épreuves, durant cinq années, a renforcé une amitié qui s'exprime sous des formes touchantes : à la fenêtre du siège de l'Alliance Française, on arbore les drapeaux des deux peuples pour accueillir le visiteur ; ce soir, pendant une conférence sur notre poésie contemporaine, l'auditoire applaudira cordialement les poèmes de la Résistance. Cette sympathie s'étend même aux choses matérielles : si les coupons de nourriture sont honorés en ce pays producteur, les Danois manquent de textiles et une carte limite les désirs des fumeurs ; ils ne trouvent donc pas mesquin que nos journaux consacrent tant d'articles aux problèmes du ravitaillement.

Ici, pourtant, qu'il me soit permis d'aborder sans hypocrisie une question épineuse. Relativement, le Danemark a peu souffert, et cela pour deux raisons : les Allemands ont limité leurs déprédations, par crainte d'épuiser un grenier dont ils avaient grand besoin ; les résistants, je viens de le dire, ont fait sauter les objectifs qui auraient attiré sur leur pays les bombardiers de la R.A.F.. Aussi, les Danois ont-ils pu se remettre au travail, dès leur libération. Mais ce n'est pas seulement à Copenhague que le voyageur remarque pareille volonté de s'orienter vers l'avenir. Je l'avais constatée à Londres et à Bruxelles aussi bien qu'à Stockholm. Et partout nos amis redoutent que la France, elle, ne se laisse obséder par les souvenirs de cette guerre que tant d'Européens ont déjà classée dans un passé historique. Quant aux malveillants (car il en est partout), ils prétendent déjà trouver dans la hantise qu'ils nous attribuent une preuve de sénilité, de décadence ; ils conjurent le fantôme de Raymond Poincaré. Nos hommes d'Etat sauront-ils se garder de fournir des arguments à cette contre-propagande ?

Le charme de Copenhague.

Mais le temps nous est mesuré, déployons vite notre plan ! Le premier nom qui frappe mes yeux est, plusieurs fois répété, celui de Kirkegaard. Le grand-père de l'existentialisme serait-il à ce point populaire ? Non, il s'agit de cimetières et nous voulons nous rendre au port. Nous n'y parviendrons point ce matin car, arrivés à l'Amalienborg, un rassemblement nous attire :

une foule y vient assister à la relève quotidienne de la garde qui donne ensuite un concert. On peut sourire de ces soldats qui semblent sortir d'une boîte à joujoux et dont l'énorme bonnet à poils fait le tiers ou le quart de leur hauteur. Mais, sur cette place cerclée de palais harmonieux, dominée par une magnifique statue équestre, la cérémonie ne touche pas moins par la dignité des exécutants que par la familiarité des spectateurs.

On aura la même impression en se promenant dans les grands parcs ou en contournant le Kristianborg, au sortir du musée Thorwaldsen, où un monde de créatures entretient la gloire du grand sculpteur. Que le lecteur se rassure, je n'ai nulle envie de lui infliger une morne description de Copenhague, avec un inventaire de ses palais et de ses églises. Ce que je voudrais rendre sensible, c'est le charme de cette cité. Il ne vous subjugue point dès l'abord, comme l'enchantement de Florence ; il vous pénètre peu à peu, presque à votre insu. Si vous vous interrogez, en rentrant, sur votre satisfaction, vous ne trouverez que cette réponse : en toute son activité, comme dans ses architectures, la ville gardait une constante élégance, empruntant à son passé une distinction qui n'est jamais froide, ni accablante. Me ferai-je comprendre en disant que Copenhague est une ville « de race » ?

En même temps, c'est un grand port qui ne se laisse jamais oublier, qui pousse dans la cité de nombreux canaux, qui partout réclame les droits de la navigation. Le moindre bateau n'a qu'à lancer son signal ; s'il en est besoin, les ponts se lèvent pour admettre ce seigneur, tandis que piétons, autos et bicyclettes attendent, en deux groupes denses. Et le port n'est pas ingrat, même envers les flâneurs : s'il interrompt ainsi leurs rêveries, il leur offre, ailleurs, le plus parfait asile. Les habitants de Copenhague sont justement fiers de leur Langelinie. Bordée par des jardins en pente, elle longe la mer où, ce matin, rien ne trouble les ébats des mouettes. Si je hâte le pas, c'est que tout voyage implique plusieurs rendez-vous, longtemps différés par des circonstances hostiles. Le nôtre est avec la fameuse Sirène qui orne cette promenade. Du moins l'attente n'est-elle pas déçue, au contraire : loin d'être une statue solennelle qui vous barre le passage, cette sœur d'Ondine est gracieusement installée sur un rocher, au-dessous du quai, prête à jouer également avec les caresses ou les gifles des flots. Le dernier soir de notre trop bref séjour, nous reviendrons, dans la pénombre (pour l'éclairage, en ce moment, Copenhague rappelle Paris, plutôt que Stockholm), apporter à cette fille d'Andersen l'adieu d'amis de Giraudoux.

Pélerinage à Elseneur.

Ici, elle s'appelle Helsingör ; sur la rive d'en face, le même mot se prononce Hälsingborg ; en anglais, c'est Elsinore et, chez nous, Elseneur. Dans toutes nos langues son nom garde une musicale nostalgie. La coquette entend-elle prolonger l'illusion littéraire où nous nous complaisons ? Au sortir de la gare, le long du quai où des mâts se balancent ironiquement, un vent glacial nous assaille. *The air bites shrewdly*, comme disait Shakespeare, renseigné sur le climat d'Elseneur par les comédiens anglais qu'y avait amenés une de leurs tournées.

Pour lui-même, inutile de se leurrer : il n'a jamais fouló cette terre. Elle n'en est pas moins imprégnée de son génie ; sans lui, Elseneur ne serait pour

la quasi-totalité des hommes qu'un point sur la carte, une ville de l'île Seeland, bâtie à l'endroit le plus resserré du Sund. Nul, en ce lieu, ne le conteste : sur le mur de la rampe qui mène au château, une inscription vous rappelle que la ville doit sa gloire mondiale au dramaturge anglais. Si j'avais quelque crédit auprès des édiles d'Elseneur, je leur suggérerais d'y ajouter une plaque où serait gravée la phrase de Paul Valéry : « Maintenant, sur une immense terrasse d'Elsinore, l'Hamlet européen regarde des millions de spectres ».

Car, dans cette partie de cache-cache à travers les siècles, Shakespeare lui-même a disparu derrière le héros qu'il créa. Peu importe que la pièce, avec ses divers remaniements, soit la moins bien charpentée de ses grandes œuvres ; il a fait du Prince de Danemark un des suprêmes représentants de l'humanité. C'est Hamlet que nous cherchons sur cette esplanade où les canons sont prêts à tirer, chaque fois que le souverain lèvera son verre, où l'on imagine sans peine qu'un fantôme surgira, la nuit prochaine. Dans la forteresse de Kronborg, lorsque nous pénétrons dans la salle des chevaliers, nous croyons pouvoir désigner l'endroit d'où Hamlet surveillait cette représentation de « la Souricière » qui devait confondre son oncle. Quand enfin, sur la colline voisine, on nous montre le tombeau qu'une tradition lui assigne, nous ne voulons pas douter que ce calme coin de terre soit le lieu où le « gentil prince » dort d'un sommeil que ne trouble plus aucun rêve. Et ma compagne dépose sur cette pierre les roses dont l'avait fleurie une amie de Copenhague.

Mais pourquoi donc notre guide se détourne-t-il du chemin direct et pousse-t-il la grille du cimetière ? Avec lui nous remontons l'allée et nous arrêtons soudain, interdits : sur un tertre flotte le drapeau tricolore. Nous nous approchons : pieusement rangées le long d'un petit mur circulaire, ces dalles recouvrent les corps des soldats français — prisonniers de guerre et libérés en 1918 — qui moururent à Elseneur, sans avoir pu regagner leur patrie victorieuse. Au centre, une colonne rappelle que leurs tombes furent confiées « au Danemark reconnaissant ». Puissions-nous prouver aux Danois qui les gardent si fidèlement que, pour nous aussi, le mot : gratitude est de ceux où le cœur s'engage !

Final.

En plein ciel, comme au dénouement du *Second Faust*... Le Douglas a décollé de Bromma, quelques minutes avant huit heures. C'est le premier janvier : nous ne sommes que neuf dans l'avion et y circulons librement. Pour achever de me réconcilier avec les transports aériens, la visibilité reste excellente : depuis le lever du soleil en sa majesté, nous n'avons rien perdu des paysages. L'escale de Malmö a duré le temps de deux cigarettes. Le steward annonce qu'on atterrira au Bourget vers deux heures, assez tôt pour fêter le Nouvel An parmi ceux qui nous sont chers. Alors, en ce moment où nous survolons la côte danoise sans que la suédoise ait déjà disparu, je songe à tous les nouveaux amis qui nous ont aidés dans les deux pays et je leur dis mentalement, en m'excusant de ne pas le faire dans leurs langages : à vous aussi, bonne année !

RENÉ LALOU

LA BATAILLE DES MINES MAGNÉTIQUES

La distraction du Dr Bernard Haigh, professeur de mécanique appliquée, était proverbiale auprès des jeunes officiers qu'il enseigna pendant vingt-huit ans au Collège de la Marine Royale de Greenwich. Ses élèves savaient que lorsqu'il était tourmenté par un problème, toute autre préoccupation s'abolissait dans son esprit, à tel point qu'il lui arrivait d'oublier le sujet de son cours. Mais ils le tenaient pour l'un des plus remarquables savants spécialisés dans les recherches techniques intéressant la défense nationale et l'entouraient de respect. Le professeur Haigh était en effet devenu peu à peu l'un des hommes les plus réputés de son pays dans l'art d'étudier et de conjurer les effets des armes nouvelles découvertes par l'ennemi. Aussi, en 1940, à l'un des moments les plus dramatiques de son histoire, l'Angleterre fit-elle, une fois de plus, appel à son expérience et à son dévouement.

Une semaine environ après la déclaration de guerre de la France et de la Grande-Bretagne au Reich, une nouvelle arme, découverte depuis plusieurs années par un savant allemand et patiemment mise au point dans le plus grand secret, fit pour la première fois son apparition. A partir du 10 septembre 1940 on signala, à proximité des côtes anglaises, que de nombreux bâtiments avaient sauté sur des mines qui ne semblaient pas être du type habituel des mines « à contact ». On pensa d'abord, en rapprochant des informations fragmentaires, que ces mines avaient été déposées par des sous-marins. Mais on constata que les bateaux coulés, dont le nombre augmenta brusquement au cours des jours suivants, sombraient à proximité des côtes dans une zone d'eaux peu profondes où n'avaient pu s'aventurer des sous-marins. On en conclut que les mines avaient été lâchées par des hydravions volant au ras de l'eau. Les agents du contrôle maritime, chargés de relever sur les cartes d'état-major les lieux des sinistres, acquirent la conviction que de mystérieux engins avaient été déposés précisément dans les chenaux ou les estuaires à proximité desquels les bâtiments avaient coulé. Deux bateaux hollandais sombrèrent dans la Manche, cinq transports anglais sautèrent dans l'estuaire de la Tamise, un cargo norvégien disparut au large de la côte est. La liste s'allongeait à une cadence alarmante.

C'était un véritable désastre et, pénétrés du sentiment de leur impuissance, les chefs de la marine britannique, responsables de la sécurité de nos routes maritimes, éprouvaient une terrible anxiété. L'action de nos dragueurs de mines s'avérait dépourvue de toute efficacité contre l'arme nouvelle. L'offensive ennemie atteignit son point culminant dans la nuit

du 21 novembre 1940, où l'on signala que des avions allemands avaient lâché des engins parachutés dans trois de nos principaux estuaires. D'après les renseignements fournis par un observateur, le parachute était de grande dimension ; il mesurait environ le double de la taille des parachutes ordinaires. L'engin, aperçu au moment où il s'enfonçait dans la mer, devait être fort lourd et semblait avoir la forme d'une poire.

Le lendemain, de formidables explosions sous-marines firent sauter plusieurs bâtiments dans les estuaires où la chute des engins avait été observée. Une conférence réunie immédiatement à l'Amirauté britannique décida d'interdire à la navigation les zones dangereuses, ce qui eut pour effet de paralyser en grande partie le trafic maritime de l'Angleterre. Au cours de nouveaux échanges de vues, tenus sous la présidence de M. Churchill, alors premier Lord de l'Amirauté, on décida de tout mettre en œuvre — quel que dût être le prix de cette tentative — pour s'emparer de l'arme secrète.

L'Amirauté n'avait pas prévu que l'Allemagne ferait usage, au cours de la guerre, de mines magnétiques. Cependant, durant la guerre civile d'Espagne, un officier anglais du Service des Renseignements avait adressé aux lords de la mer un long rapport relatif à l'existence de cette sorte de mines et suggéré la mise à l'étude de contre-mesures par les services de l'Amirauté. Cette suggestion, bien que retenue en principe, avait connu le sort de beaucoup d'autres ; on n'en avait tenu aucun compte.

Bien entendu le public ne savait rien de la menace qui pesait sur la Grande-Bretagne. Il ne se doutait pas que les 7 000 bâtiments battant pavillon de l'Union Jack, bref que toute la marine britannique, rempart de son existence, était en péril. Il ne se doutait pas davantage qu'au rationnement des denrées alimentaires qui venait de faire son apparition risquait de succéder rapidement la famine. Assurément, il n'était pas sans avoir entendu parler de la nouvelle arme secrète de l'Allemagne, mais il avait pris à la légère les menaces de Hitler, devenues le thème favori des sketches de music-halls.

Le 22 novembre, à la tombée de la nuit, des milliers d'hommes, patrouilles, compagnies de repérage par le son, équipes de D.C.A., observateurs des stations maritimes, étaient en faction tout le long de la côte sud-est de l'Angleterre, et, sur un ordre venu de Londres, guettaient les mystérieux parachutes. La soirée était triste et sans lune.

Au sud de Shœburyness, localité située sur la côte sud-est de l'Angleterre, à la sortie de la ville, les postes de radio-détection venaient d'enregistrer l'approche d'un avion ennemi et avaient donné l'alerte. Peu après, le bruit à peine perceptible d'un Heinkel parvint à travers les eaux aux soldats de garde qui se trouvaient à proximité de la plage et scrutaient anxieusement du regard le ciel qui s'assombrissait. Le ronflement du moteur s'enfla. Le Heinkel était maintenant tout proche ; il survola les guetteurs, puis sembla s'éloigner.

« Là ! qu'est-ce que c'est ? » hurla un caporal. Les soldats entrevirent l'avion dans une échappée de ciel entre les nuages qui le dérobèrent quelques secondes plus tard. Entre temps il s'était délesté de son mystérieux chargement. Suspendu dans les airs, un grand parachute blanc se détachait sur le fond des nuages sombres.

De la plage détrempée le caporal et ses camarades s'élancèrent en direction de la mer pour tenter de découvrir le point de chute de l'engin.

Tous pensaient, en s'avançant dans l'eau, que c'était un homme, sans doute quelque espion qui s'était fait ainsi parachuter. La mer montait rapidement. Bientôt les soldats se rendirent compte qu'ils ne pourraient atteindre l'endroit où était tombé le parachute et ils rebroussèrent chemin. L'officier le plus ancien, mis au courant de l'événement, téléphona aussitôt à l'Amirauté. Ce coup de téléphone mit en émoi tout le groupe d'officiers de marine qui attendaient anxieusement la nouvelle. On déroula à la hâte le plan de l'estuaire. Des doigts fixèrent le point où la mine avait dû tomber. L'un des officiers consulta sa montre. « La marée sera basse à 4 heures, dit-il, et si nous avons un peu de chance, la mine sera visible à ce moment. » — « C'est en effet de la chance », dit un autre officier. « Le pilote a dû perdre sa direction et lâcher par erreur sa charge sur une plaine de boue. »

Ici intervient le commandant en second John G. D. Ouvry, officier calme et réfléchi qui est l'un des héros de ce récit. Ouvry, spécialiste des mines à l'Ecole Navale des Mines et Torpilles de Vernon, était, à ce moment, de garde à l'Amirauté. Quelques minutes à peine après le coup de téléphone de Shœburyness, il fonçait à travers Londres dans une voiture rapide en direction du sud-est. Il était accompagné d'un autre officier de Vernon dont le nom marquera, avec le sien, dans les annales de la Marine Britannique, le commandant en second R. Lewis.

Alors que les deux officiers s'élançaient vers Shœburyness, l'Amirauté recevait de nouveaux messages annonçant d'autres parachutages de mines. Mais les plus sérieux espoirs s'accrochèrent à Shœburyness, où paraissait s'offrir quelque chance de s'emparer de la mine intacte. L'Ecole de Vernon à Portsmouth reçut par téléphone l'ordre d'envoyer, de toute urgence, à Shœburyness les instruments nécessaires. — Les officiers C. P. Balwin et Vearncomber furent chargés de cette mission et, en passant à Southend, ils s'adjoignirent un officier d'état-major, ainsi qu'un photographe. A Shœburyness ils furent accueillis par le chef de la Station d'expériences et de recherches qui les attendait avec une compagnie de soldats munis de lampes électriques et de cordes.

L'un des soldats qui avait vu tomber la mine proposa à Ouvry de le conduire jusqu'à son point de chute probable. Ouvry s'y refusa, préférant assumer seul le risque. « On ne sait jamais, dit-il, le tour que le boche peut nous jouer. » — La marée descendait ; à 4 heures, elle était basse · un océan de boue gluante s'étendait à perte de vue jusqu'à la limite de l'horizon. Il faisait encore nuit noire; la pluie tombait, régulière et obstinée. Ouvry fit le point de la situation avec Lewis. « Il faut agir vite », conclut-il, bien résolu, avant que la mer ne monte, à découvrir la mine et à s'en saisir par n'importe quel moyen. — Il prévint ses hommes qu'on s'attaquait à l'inconnu. Il ajouta qu'il était possible qu'une influence magnétique déterminât l'éclatement de la mine et leur conseilla de retirer de leurs poches tous les objets métalliques. Les hommes rassemblèrent leurs clefs, leur argent, leurs porte-cigarettes et les confièrent à ceux de leurs camarades qui devaient rester en faction le long du rivage.

Ils s'engagèrent sur la plaine de boue. La lueur des lampes électriques faisait briller les gouttes de pluies et l'averse qui cinglait les visages semblait faite d'une multitude de confettis métalliques. Bientôt apparut une forme noire découpée par la lumière des lampes. C'était la mine mystérieuse. Les hommes reçurent l'ordre de demeurer en arrière. Les deux officiers s'approchèrent de la mine, relevèrent ses mesures et ses particularités. Ils prirent un croquis d'un dispositif qui leur parut « inquiétant » — suivant le mot du commandant Ouvry — en vue de faire fabriquer l'outil nécessaire pour le retirer. Ce premier travail une fois achevé sans incident, la mine fut photographiée au magnésium sous tous ses angles et solidement assujettie à des pieux qu'on planta dans la boue. Tandis qu'à marée montante, la compagnie regagnait la côte, elle découvrit le parachute auquel avait été attachée la mine. On le sortit de l'eau, et on le porta jusqu'au rivage. — Les photos furent rapidement développées et envoyées par porteur à l'Amirauté, à l'appui d'un rapport relatant le déroulement des premières opérations. A l'aube, la marée haute avait de nouveau recouvert la mine, mais on prenait déjà les dispositions nécessaires pour fabriquer l'outil qui permettrait de retirer le dispositif suspect. Le hasard qui fit lâcher une mine par un pilote allemand sur une plaine de boue, en face de l'une des stations d'expériences les mieux équipées de Grande-Bretagne, comptera sans doute, avec le calme plat de la mer durant l'évacuation de Dunkerque, comme l'un des coups de fortune décisifs de cette guerre.

A marée basse, tandis que le flot se retirait peu à peu, on eut la surprise de voir apparaître non pas une, mais deux mines distantes l'une de l'autre de quelques centaines de mètres. Après un rapide examen de la nouvelle mine, on décida de poursuivre l'étude de la première, toujours fixée à ses pieux et qui paraissait moins endommagée. On la photographia de nouveau sous toutes ses faces et l'on entreprit de la démonter. Ouvry prit à part les trois officiers et organisa méthodiquement l'opération.

Il décida d'essayer d'abord de découvrir le détonateur et de le retirer. Il demanda l'aide de Baldwin, qui se mit à sa disposition, et invita Lewis et Vearncomber à rester sur le rivage sans perdre de vue aucun de ses gestes. Il était un peu plus de midi et demie lorsque Ouvry et Baldwin arrivèrent auprès de la mine. Leurs compagnons s'éloignèrent, à l'exception de Lewis et de Vearncomber demeurés sur le rivage. A l'abri des dunes de sable, un groupe d'ouvriers militaires attendait le résultat des opérations auprès d'un tracteur à chenille et d'une grue mécanique, prêts en cas de succès à emporter la mine. Du rivage, elle présentait un aspect monstrueux. Auprès d'elle, les deux hommes avaient l'air de pygmées. Ouvry desserra avec circonspection la fermeture d'aluminium. Il travaillait lentement. Du rivage, les yeux épiaient anxieusement ses gestes. A tout moment, on s'attendait à entendre cette explosion dont le bruit venant de la mer et déjà familier à Shœburyness marquait la perte d'un navire.

Enfin, Ouvry signala qu'il avait pu retirer le dispositif d'aluminium. Il explora du regard la cavité qu'il venait de découvrir. Elle contenait une charge d'explosif qu'il enleva avec soin. La présence de l'explosif laissait supposer que le dispositif précédemment retiré devait comporter un détonateur. Il fallut ensuite retourner la mine à l'envers. Pesant environ une demi-tonne, elle était trop lourde pour que deux hommes pussent venir

seuls à bout de l'opération : Lewis et Vearncomber arrivèrent à la rescousse, suivis du Dr H. B. Wood, du Service des Plans de Mines de Vernon, qui les avait rejoints. Le détonateur retiré, la partie la plus délicate du travail était accomplie. La mine une fois retournée et deux couvercles qui découvrirent une nouvelle cavité enlevés avec soin, Ouvry aperçut un dispositif semblable au précédent. Il le dévissa et le mit de côté : à la surprise générale, il contenait un deuxième détonateur. Le groupe travaillait sans relâche, tandis que les flots boueux de la Tamise bouillonnaient à quelque distance de là. — Peu à peu, toute la carapace extérieure et le « dard » du monstrueux insecte furent enlevés. On alerta les soldats massés derrière les dunes. Quelques minutes plus tard, la mine était hissée sur un tracteur et déposée en lieu sûr. Le lendemain matin, un camion la transporta à Portsmouth. La première manche était gagnée, mais la première manche seulement. On était en possession de l'arme secrète : il s'agissait maintenant d'en étudier le mécanisme. Cette tâche revint au Dr H. B. Wood, chef du Service des Recherches Scientifiques de Vernon, et à ses collègues du Service des Plans de Mines.

Aucune des milliers de personnes qui croisèrent le camion lorsqu'il traversa Londres pour se rendre à Portsmouth ne se douta qu'il recélait dans ses flancs une redoutable énigme et que si les savants anglais ne parvenaient pas à en découvrir la clé, l'Empire britannique pourrait se trouver rapidement acculé au désastre. Dès son arrivée à Portsmouth, la mine fut examinée par le Dr Wood, le Dr F. B. Shaw et M. H. W. Kelly. Les trois savants s'enfermèrent dans le Laboratoire du Service des Plans de Mines. Des sentinelles, baïonnette au canon, montaient la garde à la porte du laboratoire. Elles avaient reçu la consigne stricte de ne laisser entrer personne, à l'exception de quelques officiers privilégiés.

Une activité fiévreuse régnait à l'état-major du Service des Mines. Aucun des officiers ne songeaient à se coucher. Ils fumaient cigarettes sur cigarettes, tandis que les spécialistes se mettaient au travail. Douze heures seulement après l'arrivée de la mine à Vernon, ses caractéristiques étaient exactement déterminées. Entourée d'un revêtement de métal non magnétique fait d'un alliage à base d'aluminium, elle pouvait contenir 700 livres d'explosif. Le parachutage permettait d'amortir à l'arrivée un choc qui eût pu dérégler son délicat mécanisme. On comprit le fonctionnement du détonateur : lorsqu'un bateau passait au-dessus de la mine, l'attraction magnétique exercée sur une aiguille métallique par la coque en acier mettait l'aiguille en mouvement; un système de contrepoids l'amenait à la position voulue pour fermer le circuit magnétique et déterminer l'explosion.

Après ce premier succès, il restait à franchir une étape décisive ; il fallait découvrir les contre-mesures à prendre. Le mérite en revint au Professeur Bernard Haigh. Se souvenant du rôle prépondérant qu'il avait joué au cours de la dernière guerre, les techniciens de l'Amirauté savaient qu'il faudrait considérer le nouveau problème comme insoluble si Haigh se déclarait impuissant à le résoudre. Dès le début de la guerre, il avait été nommé conseiller technique au Laboratoire des Recherches mécaniques de l'Amirauté. Cette dernière mission s'ajoutait à toutes celles qui lui avaient été confiées auparavant et l'avaient absorbé au point de le rendre dans l'ordinaire de la vie plus distrait encore que de coutume.

Haigt découvrit le remède et l'apporta à l'Amirauté. C'était la fermeture des circuits magnétiques créés par l'approche des coques d'acier des bâtiments qui déterminait l'explosion des mines magnétiques, ce remède consistait donc à ceinturer les bateaux d'un câble électrique isolant qui neutraliserait l'attraction magnétique exercée par les coques d'acier.

Il restait encore à éclaircir bien des points secondaires : notamment à déterminer les meilleurs procédés pour ceinturer les bateaux, pour draguer sans danger les mines magnétiques, etc...

L'Amirauté fit appel au concours des hommes de sciences les plus réputés de Grande-Bretagne. Toutefois, ce fut le Professeur Haigh qui, pendant toute la durée des expériences, assuma la tâche principale.

Gravement atteint de diabète, il était dès cette époque fort malade, presque mourant, mais il ne relâcha pas pour cela son effort. « C'est ma modeste contribution à la guerre », disait-il. Il mourut quelques mois plus tard. Avec lui la Grande-Bretagne perdit un très grand homme. Sa veuve, Mrs Mildred Haigh, m'écrivit à cette occasion : « Il est tragique que la mort, en interrompant ses travaux, ne lui ait pas permis d'être utile plus longtemps à son pays ».

Tandis que les savants poursuivaient leurs expériences, de pressants S.O.S. adressés par radio à l'Amirauté soulignaient l'urgente nécessité de mettre définitivement au point les contre-mesures à l'étude. Le *Nelson*, l'une des principales unités de notre marine de guerre, venait d'être endommagé par une mine. Il fut d'ailleurs le seul bâtiment de sa classe qui souffrit d'une semblable avarie.

Entre temps le roi vint à Portsmouth pour féliciter de leur courageuse initiative les hommes qui avaient assuré la capture de la première mine magnétique. — Il décora du Distinguished Service Order les commandants Ouvry et Lewis. Il épingla la Distinguished Service Medal sur la poitrine de Baldwin, tué depuis au cours d'expériences faites sur une autre mine magnétique, et Vearncomber.

Avec le concours de spécialistes, on équipa un bâtiment de la ceinture protectrice inventée par le professeur Haigh. Puis, on procéda à l'épreuve décisive. L'attraction magnétique exercée par la coque d'acier du bateau — et, par suite, l'action de la mine elle-même — allaient-elles être effectivement neutralisées ? Les expériences durèrent plusieurs heures. Au soir de ce jour, la sonnerie du téléphone se fit entendre dans le bureau de M. Winston Churchill : « L'épreuve est satisfaisante, Sir, lui dit-on ; c'est un succès ».

M. Winston Churchill qui est un homme de la mer, et dont le destin a été étroitement lié à la sauvegarde de la force maritime de la Grande-Bretagne, décrira peut-être un jour lui-même les sentiments qui l'agitèrent lorsqu'il raccrocha le récepteur. A compter de ce moment, il était rassuré ou, du moins, il savait qu'il était désormais possible de faire face au danger mortel qui menaçait la puissante flotte dont il avait été l'un des plus fidèles gardiens.

Quelques semaines plus tard, après que les 7 000 bâtiments de la marine marchande et de la marine de guerre qui les protégeaient eurent été équipés du nouvel appareil protecteur, M. Winston Churchill fit, dans un dis-

cours aux Communes, une allusion à l' « incident ». Les mots qu'il employa à cette occasion caractérisent bien la manière de l'ex-Premier Ministre — vibrante à l'heure du péril, réservée dans le succès. Il s'exprima dans les termes suivants : « Je crois avoir le droit de dire que nous sommes sur le point de venir à bout de la mine magnétique. — Modestie à part, nous n'avons pas de motifs de nous sentir, dans ce pays, dépassés par la science des nazis. »

Le monde connut pour la première fois le procédé victorieusement utilisé par les Anglais contre les mines magnétiques, lorsque le paquebot géant *Queen Elizabeth* pénétra dans le port de New-York et que les journaux publièrent des protographies de son étrange ceinture anti-magnétique. En raison des dimensions du paquebot, il n'avait pas fallu moins de quinze jours pour le munir de cette ceinture, mais un cargo de type courant était équipé en deux jours.

C'est ainsi qu'une fois de plus, les routes maritimes furent rendues à la libre circulation. La terreur sous-marine avait été vaincue. Au mois de juin 1940, tous les bâtiments naviguant dans les eaux anglaises avaient été « dégaussés », suivant l'expression tirée plaisamment du nom du fameux savant allemand Gauss, spécialiste des recherches magnétiques.

Pendant cet hiver 1940, tandis que se poursuivait dans l'ombre cette lutte secrète dont l'enjeu était si gros, les Allemands attendaient impatiemment que les pertes navales de l'Angleterre atteignissent l'ampleur qu'ils avaient prévue.

Il ne fait aucun doute en effet que le haut commandement allemand avait placé dans son arme secrète les plus grands espoirs. L'Histoire nous enseignera peut-être un jour que l'étrange inaction d'Hitler pendant tout l'hiver 1940 s'explique par sa conviction qu'en faisant poser des mines magnétiques sur les routes maritimes de la Grande-Bretagne, il préparait l'effondrement de cette puissance navale qui constituait le principal obstacle à l'hégémonie mondiale du Reich. Les paroles prononcées par le commandant Langsdorff, du célèbre *Graf Spee*, confirment cette opinion. Lorsque Patrick Dove, officier de la Marine britannique, fut libéré de la prison flottante de l'*Altmarck*, il raconta qu'il était précisément en train de parler avec le commandant du *Graf Spee*, qui avait torpillé le bâtiment à bord duquel il était embarqué, au moment où la radio annonça que les Anglais prétendaient avoir découvert le moyen de neutraliser l'action des mines magnétiques.

« Le commandant Langsdorff manifesta une vive contrariété, dit Patrick Dove. Il affirma que la nouvelle était certainement fausse. D'après lui, il avait fallu huit ans aux spécialistes du Reich pour mettre au point la mine magnétique. L'arme nouvelle était invincible. Au reste, le Führer l'avait dit. »

La bataille des mines n'était pas terminée. Elle avait déjà coûté fort cher à la Grande-Bretagne. Mais il était désormais acquis que, grâce au courage et à la science dont avaient témoigné les Anglais dans cette redoutable épreuve, les bâtiments de leur flotte pourraient continuer de sillonner les mers.

DONALD STOKES

(TRADUIT PAR P. ET S. DE LA BAUME.)

LA FRANCE ET L'INDOCHINE

La plus belle, la plus riche, la plus peuplée de nos colonies, celle qui fait de la France une puissance asiatique et par suite mondiale, donne à l'heure actuelle à la Métropole de graves préoccupations. Un effort militaire dont on ne connaît pas l'étendue mais que l'on devine coûteux et long a été entrepris pour y rétablir l'ordre. Or l'opinion publique a peu de lumières sur la politique du Gouvernement qui n'a été exposée qu'une fois par le Général de Gaulle le 24 mars 1945 à un moment où la situation de l'Indochine était très différente de celle d'aujourd'hui et, à beaucoup d'égards, bien moins inquiétante. Elle reste en outre très mal renseignée sur l'ensemble des problèmes indochinois ainsi que sur la portée des événements qui se sont déroulés l'année dernière et qui vont de la prise en mains de la colonie par les Japonais le 9 mars 1945 à l'avènement du Vietminh en août et septembre.

Sans un bref rappel du passé, l'origine, la signification de ces événements ne sont d'ailleurs guère intelligibles.

En 1940, avant même notre défaite, le Japon, en pleine politique d'expansion et tombé sous la domination de la clique militaire, faisait peser sur notre colonie une grave menace. Poursuivant le blocus de la Chine il demandait depuis plusieurs mois l'interruption des transports d'armes et même de tout trafic entre le Tonkin et les provinces du Yunnan et du Kouang-Si. Il allait jusqu'à exiger en juin que la fermeture de la frontière indochinoise fût contrôlée par une Commission militaire japonaise et que ses troupes fussent installées dans les aérodromes situés au nord du Fleuve Rouge. Le Gouvernement de Vichy, après beaucoup d'hésitations, constatant que l'Indochine ne pouvait résister par les armes au Japon, impossibilité reconnue par le Général Catroux, alors gouverneur général, et n'avait aucune chance de recevoir des Etats-Unis l'aide qu'elle leur avait demandée, décida de négocier.

Un accord conclu le 30 août, complété par une convention militaire du 22 septembre, donna au Japon l'autorisation d'occuper trois aérodromes du Tonkin et d'y installer 6 000 hommes au maximum. En outre, une division japonaise en difficulté au Kouang-Si était autorisée à traverser le Tonkin pour

se rembarquer à Haïphong. Ce dernier point provoqua un heurt assez grave dans la province de Langson du 22 au 25 septembre entre nos troupes et les troupes japonaises, où se manifesta la supériorité de l'armement nippon. Mais à peine le problème du Tonkin était-il provisoirement réglé que le Siam, pour appuyer ses revendications de territoires au Cambodge et au Laos qui avaient été repoussées, engagea des opérations militaires sur notre longue frontière commune. Elles ne tournèrent pas en notre faveur et, là encore, il apparut que l'armement de nos troupes était insuffisant et qu'il fallait entrer, le Japon proposant sa médiation, dans la voie pénible de la négociation. Les accords de Tokio de mai 1941 privèrent l'Indochine de la province de Battambang et de quelques territoires cambodgiens et laotiens. En même temps un accord économique assurait au Japon certains avantages commerciaux en Indochine.

Si graves que fussent déjà ces abandons successifs, rien de définitif n'avait encore eu lieu lorsque, le 29 juillet 1941, l'Amiral Darlan accepta de signer avec l'Ambassadeur du Japon à Vichy, M. Kato, un arrangement par lequel les troupes nipponnes étaient autorisées à stationner sur tout le territoire de l'Indochine. Leur nombre n'était plus limité. Il était en outre entendu qu'un accord de défense commune pour l'Indochine serait signé ultérieurement entre la France et le Japon. Celui-ci en contrepartie se bornait à renouveler ses précédentes déclarations de respect de la souveraineté française sur l'Indochine.

Il est difficile de porter, faute de renseignements sûrs, un jugement objectif sur cette décision de Vichy, lourde de conséquences de toutes sortes. L'Amiral Darlan a-t-il fait aux demandes japonaises, comme c'était son devoir, toute l'opposition possible ? Jusqu'où ont été les menaces japonaises, si menaces il y a eu ? L'esprit de soumission aux pressions étrangères, dont le Gouvernement de Vichy a donné tant de preuves, ne s'est-il pas manifesté là une fois de plus ? Quoi qu'il en soit, mis en face d'un accord conclu en dehors d'eux, les dirigeants de l'Indochine essayèrent d'en tirer le moins mauvais parti possible.

L'histoire de l'Indochine de décembre 1941, début de la guerre du Pacifique, à l'écoulement du Japon, est encore à écrire. Il est désirable que cette initiative soit prise sans retard et que tous les documents officiels soient publiés. Il sera ainsi mis fin aux légendes, fâcheuses pour l'honneur national et malheureusement trop souvent d'origine française, qui se sont formées peu à peu et suivant lesquelles l'Indochine, comme la France à la même époque, n'aurait pas su obtenir de la puissance occupante qu'elle respectât ses engagements et aurait même collaboré avec elle. La vérité est assez différente. Rattachée, officiellement à Vichy, mais restée assez libre par son éloignement et la rupture des communications de la conduite de sa politique, l'Indochine n'a pas accepté docilement le joug japonais. Elle s'est refusée à devenir un pays satellite. Elle a écarté tout contrôle étranger. Les cadres administratifs sont demeurés purement français et indochinois. Les interventions dans sa politique intérieure ou extérieure ont été catégoriquement rejetées. Les demandes de piastres pour l'entretien des troupes nipponnes stationnées en Indochine ont fait l'objet d'âpres discussions entre autorités françaises et japonaises et ont été considérablement réduites. Les

fournitures de main-d'œuvre et de produits à l'armée japonaise ont été strictement limitées, de même que les exportations vers le Japon qui ont été restreintes au surplus de la récolte de riz et de maïs et à quelques produits miniers. La gendarmerie japonaise, réplique de la Gestapo, n'a jamais osé, jusqu'au 9 mars 1945, emprisonner un Français alors que les civils japonais ont dû comparaître devant nos tribunaux et s'y sont vu condamner. Les excès de cette gendarmerie à l'égard des Chinois résidant en Indochine ont été freinés par de multiples interventions des autorités françaises qui refusèrent d'entrer en rapport avec les représentants de Nankin, s'opposèrent à la reconnaissance par Vichy de ce pseudo-gouvernement et maintinrent jusqu'au dernier jour des contacts avec les autorités de Tchoung-King. Les intérêts des puissances en guerre avec le Japon ont été autant que possible protégés. La plupart de leurs ressortissants sont demeurés libres jusqu'au printemps de 1943 et, lorsque le Japon a demandé avec insistance une surveillance sévère des mouvements de certains d'entre eux, c'est sous la garde des Français qu'ils ont été placés dans un centre de « confinement » relativement confortable. En un mot, malgré la présence de troupes étrangères, la colonie a continué à être dirigée et administrée par la France. Et à ceux qui s'étonnent que le Japon n'ait pas imposé le désarmement de notre petite armée, qu'il ait toléré d'être tenu absolument à l'écart de la direction d'un pays placé géographiquement au centre de ses opérations militaires, qu'il ait accepté de ne recevoir qu'une petite quantité de produits indochinois, l'explication qu'on doit donner est la suivante : le Japon, pour de multiples raisons, aurait voulu pouvoir s'installer pacifiquement et non en conquérant en Indochine. Mais les autorités françaises, tout en spéculant sur ce désir, n'entendaient nullement faire le jeu du Japon et, sans rechercher un conflit, ne paraissaient pas le craindre outre mesure. Le Japon devait donc ou rompre ou s'accommoder, malgré bien des tiraillements, d'une administration qui respectait les accords mais exigeait que ce respect fût réciproque. Il a hésité devant la rupture pendant plus de trois ans et il ne s'y est décidé, décision inévitable mais hâtée par certaines imprudences et maladresses, qu'au moment où la reprise des Philippines par les Américains a menacé de transporter la guerre sur le théâtre indochinois. Le 9 mars 1945, dans des conditions de traîtrise dont l'histoire, même celle du Japon, offre peu d'exemples, le Gouvernement japonais a fait attaquer les troupes françaises avant même que le délai de l'ultimatum remis à l'Amiral Decoux, Gouverneur général de l'Indochine, et repoussé par lui, eût expiré.

A des forces très supérieures, infiniment mieux armées et attaquant par surprise, la petite armée française ne pouvait résister longtemps. En dépit de la conduite héroïque de nombreux individus et d'unités combattantes, les Japonais furent en très peu de jours maîtres du pays. Ils exécutèrent plusieurs centaines de leurs prisonniers, internèrent le reste et les principaux fonctionnaires, concentrèrent la population française dans quelques villes d'Indochine, arrêtèrent et torturèrent les Français qu'ils soupçonnaient d'appartenir à des organisations de résistance et qui avaient réussi souvent à faire parvenir aux Alliés des renseignements précieux, notamment sur les mouvements de navires le long des côtes de l'Indochine, et mirent en place, sous leur contrôle, de soi-disant Gouvernements indigènes indépendants.

Il importe ici d'indiquer brièvement, car le fait est fort mal connu, ce

qu'avait été jusqu'alors l'attitude des populations indochinoises : malgré les efforts japonais pour les détacher de la France et les pousser à la révolte, elles étaient restées absolument loyales et n'avaient à aucun moment essayé de profiter pour se libérer de ce qu'elles pouvaient considérer comme un affaiblissement de notre autorité. De la pacification des troubles de Langson et de Cochinchine (fin 1940) jusqu'à l'automne de 1944 où le Viet Minh essaya de soulever les villages d'une vallée isolée du moyen Tonkin, le calme le plus absolu, la sécurité la plus entière régnèrent dans la colonie, alors que quinze révoltes successives avaient marqué le conflit de 1914-1918. Même l'abolition en Indochine, en août 1944, du régime de Vichy, auquel fut substitué un rattachement, une allégeance théorique à la Métropole (l'Amiral Decoux exerçant les pleins pouvoirs sous le contrôle d'un organisme nouveau, le Conseil de l'Indochine), ne suscita dans les milieux indigènes aucune réaction, preuve de leur indifférence à nos querelles intestines tant qu'elles n'ont pas d'effets sur le plan indochinois. Et rien ne montre que la tranquillité du pays ait été obtenue par des moyens de répression exceptionnels. Le nombre de prisonniers politiques était moins élevé au début de 1945 qu'en 1940 et la moyenne annuelle des condamnés ou internés dans les pénitenciers et les camps pour des motifs politiques de 1940 à fin 1944 était à peu près égale à la moyenne des années d'avant-guerre de 1935 à 1939. Pour prendre l'exemple précis du Tonkin qui a été de tous temps le pays de l'Union le plus turbulent, l'effectif des condamnés politiques en novembre 1944 était inférieur à 900 ; celui des internés était de 250[1] (chiffre ramené à 120 en février 1945) et celui des condamnés de droit commun de 6 000 pour une population de plus de 7 500 000 habitants ; chiffre un peu plus élevé qu'en 1943, mais plus faible qu'au cours de toutes les années antérieures de 1935 à 1942. Il semble donc certain que les masses paysannes annamites et cambodgiennes, soucieuses et heureuses de vivre en paix, aient préféré de beaucoup une administration à laquelle elles étaient habituées et qui, on ne doit pas craindre de le dire, était très douce à une domination nouvelle qui se présentait sous la forme de militaires brutaux. Elles avaient conscience du grand effort que faisait l'administration française pour maintenir leur standard de vie malgré des difficultés de toutes sortes. Elles étaient frappées de voir que cette administration avait su partout rester en place et, comme elles mettaient ce succès au compte de l'habileté plutôt qu'à celui de la force, elles y étaient d'autant plus sensibles. Quant aux éléments subversifs, ils ne tenaient guère, à un moment où le développement du conflit paraissait de moins en moins favorable au Japon, à se compromettre et à compromettre leur cause en faisant trop ouvertement le jeu des militaires japonais. Un certain nombre d'entre eux avait bien cherché refuge et protection auprès de ces derniers, malgré les véhémentes protestations des autorités françaises, mais leurs troupes ne les avaient pas suivis.

Le parti nationaliste pro-japonais de Cuong-Dé, dispersé après la révolte de Langson, n'avait pu se reformer, pas plus que divers groupements à la solde d'autorités japonaises locales (« Dai Viet » notamment). Les vieux nationalistes » émigrés au Yunnan (Dong Minh), rassemblés à partir de 1943 avec le Viet Minh, n'exerçaient aucune action propre en Indochine.

1. Dont la moitié environ appartenait aux partis pro-japonais.

Quant à l'ancien parti communiste indochinois (Dong Duong Cong San Dang), auteur des troubles de 1940 en Cochinchine, il avait été complètement désorganisé à cette époque et s'était finalement incorporé en 1941 au parti « Viet Nam Doc Lap Dong Minh Hoi » (ligue pour l'indépendance de l'Annam, en abrégé « Viet Minh »), fondé en 1940 en Chine par des agitateurs de toute obédience et auxquels s'étaient ralliés en grande partie les révolutionnaires pro-nippons de Langson réfugiés au Kouang-Si. Ce parti « Viet Minh », dont le vieil émigré Nyugen Ai Quoc était le chef prépondérant, ne manifeste toutefois de réelle activité au Tonkin, en dehors de la propagrande et de quelques coups de main à la frontière, qu'à partir du coup de force japonais du 9 mars 1945.

Cet événement modifia du tout au tout les rapports franco-annamites. Il n'est pas exagéré de penser que la mise hors d'action de notre armée, notre éviction complète et brutale de tous les postes de l'administration, les humiliations infligées journellement aux Français donnèrent le coup de grâce à notre prestige, nous firent perdre la face. Les Indochinois eurent l'impression, de jour en jour fortifiée par la propagande japonaise, que c'en était fini de la souveraineté française, que les Français ne gouverneraient plus jamais l'Indochine. Des manifestations antifrançaises furent orchestrées dans les centres. Les Indochinois soupçonnés de nous être favorables furent pourchassés. Le programme des anciennes revendications fut mis de côté. Il ne s'agissait plus de faire participer largement les Indochinois à l'administration du pays. L'indépendance et l'expulsion des Français devinrent les mots d'ordre. Et comme il arrive toujours en pareil cas, les éléments modérés qui restaient et qui restent encore dans le fond de leur cœur dévoués à la France se terrèrent et les masses timorées allèrent vers ceux qui paraissaient les plus forts. Le « Viet Minh », auquel le Gouvernement du « Viet Nam », mis en selle par les Japonais après le 9 mars, avait passé la main le 20 août 1945 à Hanoï à l'instigation des Nippons qui, vaincus, cherchaient à mettre partout obstacle au retour en Asie des puissances européennes en excitant les sentiments xénophobes des populations, accentua encore l'attitude extrémiste et intransigeante de son prédécesseur. Grâce aux armements largement distribués en août et septembre par les forces japonaises et à un grand nombre de déserteurs nippons, grâce aussi au fait que la France ne fut pas en mesure d'expédier sur-le-champ des troupes en Indochine et dut accepter la division du pays en deux zones d'occupation militaire, chinoise et anglaise, il put constituer rapidement une sorte d'armée en même temps qu'il s'efforçait par la presse et la radio de dénoncer les soi-disant méfaits de la France.

Parmi les thèmes essentiels de la propagande antifrançaise du Viet Minh figure en première place notre prétendue carence en Indochine du point de vue culturel, social et économique, ainsi que le reproche d'avoir tenu les Indochinois systématiquement à l'écart de la direction du pays, de les avoir cantonnés dans des postes subalternes où, même si leurs titres universitaires étaient les mêmes que ceux des Français, ils y étaient infiniment moins bien rémunérés.

Ces critiques paraissent très mal justifiées. Nous n'essaierons pas de retracer ici, même schématiquement, l'œuvre française en Indochine. Nous nous

bornerons à citer quelques faits qui montrent que l'Administration française n'a à aucun moment failli à sa tâche et qu'elle supporte la comparaison avec toutes les Administrations voisines, pourtant beaucoup plus anciennes.

Dans le domaine de l'instruction, par exemple, l'effort de la France a été constant. En 1939, l'Indochine, pour une population de 23 millions d'habitants, possédait à Hanoï une Université comptant 750 étudiants avec faculté de droit, école de médecine et de pharmacie, école des Beaux-Arts. En 1944, le nombre des étudiants, malgré les difficultés de communications et les bombardements, atteignait presque 1 500, dont plus de 1 250 Indochinois. Quant à l'enseignement secondaire, il s'est développé dans toute la mesure où l'ont permis le nombre restreint des professeurs et la capacité des locaux. En 1920, le nombre des lycées et collèges secondaires d'Indochine était de deux ; il était de huit en 1937 avec 2 050 élèves et de 22 en 1944, dont 7 lycées, comptant 6 450 élèves, pour la plus grande part Indochinois, et 15 collèges groupant près de 5 000 élèves, tous Indochinois. Le nombre des professeurs annamites était sans cesse accru et certains d'entre eux étaient nommés directeurs de collèges. En moyenne, on comptait donc, en 1945, un lycée par pays de l'Union (deux en Cochinchine et au Tonkin) et un collège par 3 ou 4 provinces, soit environ un établissement secondaire officiel par million d'habitants ou un élève par 2 300 habitants (un élève secondaire par 1 900 habitants si l'on compte les collèges privés), chiffres supérieurs à ceux de la Chine, du Siam et des Indes Néerlandaises.

En ce qui concerne l'enseignement primaire, un effort plus important encore a été accompli. L'instruction systématique n'existait pas avant la colonisation française. A peine un pour mille de la population savait-il lire et écrire les caractères. On évaluait à 2 p. 100 le nombre des Indochinois sachant lire et écrire au début du siècle ; or, en 1930, 8,5 p. 100 des enfants en âge scolaire allaient à l'école et, à la veille de la guerre, 17 p. 100. De 1939 à 1945, ce chiffre est passé aux environs de 25 p. 100, du fait de la création de centaines d'écoles rurales de différents types (écoles communales ou intercommunales, écoles de pagodes, etc...), adaptées aux diverses régions de l'Indochine. Le nombre des écoles officielles du cycle primaire, en effet, qui était de 780 en 1919, de 5 136 en 1930, de 7 065 en 1938, dépassait 10 000 en 1944, alors que le nombre des élèves passait, pendant le même temps, de 46 000, 328 000 et 475 000 à plus de 650 000.

Enfin, 11 p. 100 du budget de l'Indochine étaient consacrés à l'enseignement en 1939 et près de 15 p. 100 en 1944, alors que ces dépenses n'atteignaient que 3 p. 100 en 1914 et 5 p. 100 en 1925.

En matière sociale, l'action de l'assistance médicale et de l'hygiène publique, qui avait pris un grand développement entre les deux guerres mondiales s'est poursuivie. En dépit du manque de médicaments (la quinine a été fabriquée sur place), non seulement aucune formation sanitaire n'a fermé, mais d'autres ont été ouvertes entre 1940 et 1945 ; les hôpitaux existants ont été agrandis, d'autres rénovés et aménagés ; des cours d'assistants de médecine sociale, destinés à multiplier le personnel des petites formations sédentaires et des formations de pénétration sanitaire, ont été créés, ainsi que de nouveaux cours d'infirmières ; le nombre des étudiants en méde-

cine sortis docteurs de l'Université de Hanoï n'a cessé de croître. Quelques chiffres mesurent l'œuvre accomplie :

	1914	1939	1943
Grands hôpitaux	8	29	30
Petits hôpitaux et cliniques (non compris les infirmeries rurales et postes de médecine)	58	426	500
Maternités	22	219	293
Malades soignés (chiffres arrondis)	75 000	470 000	530 000
Consultations	1 700 000	14 000 000	17 000 000
Vaccinations antivarioliques (idem)	211 000	8 300 000	9 100 000

Les crédits affectés à l'hygiène et aux soins médicaux sur le budget de l'Indochine sont d'ailleurs passés de 2 p. 100 des dépenses totales en 1914, à 4,5 p. 100 en 1930, à 9 p. 100 en 1939 et à 10 p. 100 en 1943.

L'œuvre économique de la France en Indochine est celle qui a le moins besoin d'être commentée, tellement elle paraît incontestable. D'un ensemble de provinces, de royaumes sans communications les uns avec les autres sauf par voie d'eau, vivant il y a cinquante ans presque uniquement de la culture du riz, souffrant de famines fréquentes, nous avons fait en peu de temps, car il ne faut pas oublier que l'influence française est relativement récente, un grand pays moderne. Les hévéas ont poussé sur les terres défrichées de la Cochinchine et du Cambodge ; les caféiers et les théiers sur les plateaux de l'Annam et du Tonkin ; des canaux d'irrigation, des digues, des barrages, ouvrages d'un admirable service des travaux publics, ont permis d'étendre les rizières et de mettre un terme aux disettes. Des industries minières et textiles sont nées et se sont rapidement développées ; les forêts ont été exploitées rationnellement. Un réseau de routes « coloniales » et « locales » unique en Asie et dont la longueur était de 17 500 km. en 1920, de 27 400 km. en 1939 et de plus de 32 000 km. en 1945 a couvert tout le pays en même temps que la voie ferrée reliait Saïgon à Hanoï, Hanoï à Haïphong et aux provinces de Chine voisines, Pnompenh à la frontière siamoise. Sans doute beaucoup reste à faire. Des capitaux, un outillage moderne sont nécessaires. Mais la production du pays en riz, en caoutchouc, en charbon, en wolfram est telle que les moyens d'échanges ne lui manquent pas et que l'avenir économique de l'Union indochinoise peut être envisagé avec optimisme.

Du point de vue politique, on peut constater, sans entrer dans des détails qui seraient superflus, que la puissance protectrice en Annam, au Tonkin, au Cambodge et au Laos, les autorités françaises en Cochinchine ont sans cesse tendu à élargir la participation des Indochinois à l'administration du pays et à les appeler dans des Conseils à faire connaître leurs vues sur les questions économiques, financières et même politiques. Et quant au régime des soldes, s'il est assurément regrettable que des différences sensibles aient subsisté longtemps entre fonctionnaires pourvus des mêmes diplômes et dont il faut bien dire que les moins favorisés n'étaient pas toujours les

moins capables, il est en revanche indiscutable qu'un réel effort d'égalisation a été fait et poursuivi jusqu'en 1945.

La France peut donc tirer quelque fierté de son œuvre en Indochine. En dépit de certaines lacunes, d'erreurs inévitables, elle a rempli sa tâche de protectrice, sa tâche de civilisation jusqu'au moment où le pouvoir lui a échappé. La fidélité que la population indochinoise lui a témoignée dans la période particulièrement difficile qui va de l'Armistice au 9 mars 1945 est le signe le plus indiscutable du caractère humain de la colonisation française en même temps qu'elle nous autorise à faire un acte de foi dans l'avenir.

Mais si la France est fondée à reprendre sa place dans une Indochine libérée du Japon par la victoire américaine, à demander que les intérêts des Français y soient sauvegardés, si elle a même actuellement le devoir d'y rétablir l'ordre, le moment est également venu pour elle de refondre l'édifice franco-indochinois, création d'une époque révolue et qui n'est plus adaptée aux conditions de l'Asie et à l'évolution du peuple annamite. Cette refonte ne doit procéder d'aucun esprit de système, d'aucune idée à priori ; elle n'a pas à s'intégrer dans un plan de réformes de l'ensemble de nos colonies, car ce qui est bon pour l'Afrique ne l'est pas automatiquement pour l'Asie ; elle doit s'inspirer de la situation spéciale dans l'Empire de l'Indochine et des pays divers qui la composent, de sa position géographique, et tenir compte avant tout du fait que le haut degré de culture des élites indochinoises leur permet aujourd'hui de prendre une part prépondérante au gouvernement et à l'administration de leur pays.

En outre, des décisions immédiates s'imposent en vue de hâter la pacification du pays et d'éviter de faire appel à des forces militaires importantes, car non seulement le recrutement, l'armement, le transport et le ravitaillement de ces troupes poseraient des problèmes très délicats, mais la reconquête du pays serait une œuvre de longue haleine et qui risque de soulever des difficultés de tous genres tant sur place que dans la Métropole et sur le plan international. Si la reprise en mains du Cambodge et de la Cochinchine sont des tâches relativement aisées, il n'en sera pas de même de l'Annam et surtout du Tonkin, l'un et l'autre pays montagneux propres à la guerre de guérillas, infestés de paludisme où la saison des pluies rend pendant six mois toute opération militaire très pénible pour les Européens et qui à l'heure actuelle sont à peu près entièrement au pouvoir des autorités du Viet Minh tolérées, sinon protégées, par le commandement militaire chinois.

Ces décisions immédiates, seule une vision claire de la situation, que la présence des troupes chinoises jusqu'au 16e parallèle rend extrêmement confuse, permettrait de les préciser. On peut toutefois faire dans ce domaine quelques suggestions.

Il semble qu'il conviendrait d'abord de confier en France à une seule personne connaissant, sinon l'Indochine, du moins les problèmes et la mentalité asiatiques, le soin d'appliquer la politique arrêtée par le Gouvernement, de guider et de contrôler l'action si importante qu'exerce sur place le haut commissaire. Cette personne, sous les ordres de qui seraient dorénavant placés tous les bureaux et tous les fonctionnaires ayant à traiter les ques-

tions indochinoises, aurait accès au Conseil des Ministres. Faute d'une pareille solution on pourrait envisager de rattacher l'Administration indochinoise au Ministère des Affaires étrangères, afin qu'il soit clairement montré que l'Indochine, Cochinchine y compris, a cessé d'être une colonie et doit être considérée plutôt comme un protectorat. On peut être certain que les Indochinois approuveraient ce geste en en saisiraient la portée.

Il y aurait lieu ensuite de marquer par des actes publics et non par des promesses, auxquelles on ne croit plus, que la France a définitivement et sans aucune arrière-pensée renoncé à toute survivance même atténuée, du pacte colonial, qu'en maintenant sa souveraineté sur l'Indochine elle reconnaît la primauté des intérêts de ses habitants conformément à l'article 73 de la charte des Nations unies et qu'elle verra avec faveur l'Indochine, dotée de l'autonomie douanière, s'ouvrir aux produits et aux ressortissants étrangers qui ne seront pas moins favorisés que les produits et les ressortissants français. Ce point est capital parce que les Indochinois, privés depuis plusieurs années de produits étrangers, attendent avec impatience l'arrivée de marchandises bon marché que la France est pour quelque temps incapable de leur fournir et parce qu'il est certain que la défiance avec laquelle certains milieux américains voient le rétablissement de la souveraineté française sur l'Indochine, défiance exploitée par la propagande du Viet Minh, procède en partie de certains doutes à l'endroit de notre libéralisme économique.

Enfin, pour qu'aucune équivoque ne subsiste, pour dissiper les malentendus, pour rapprocher des points de vue qui ne sont peut-être pas si opposés qu'ils le paraissent, il serait nécessaire que, sur place, des hommes ayant depuis longtemps des contacts avec les élites et les masses indochinoises reprennent ces contacts et apportent l'assurance que la France est résolue à traiter le problème politique indochinois dans un esprit très compréhensif, à réduire dès à présent dans de larges proportions le nombre des fonctionnaires français au bénéfice des indigènes, à favoriser le progrès social de la population, à associer plus étroitement encore cette dernière à l'Administration du pays non seulement sur le plan local mais sur le plan gouvernemental et, dès que l'ordre sera complètement rétabli, à appeler les Indochinois à faire connaître librement leur vœux. Une pareille tâche pourrait être également confiée à une Commission d'enquête française.

C'est en redonnant confiance à nos protégés dans la loyauté des desseins de la France, dans sa bonne foi, que le grave problème de la pacification devant lequel nous nous trouvons sera réglé rapidement, comme il est indispensable pour des raisons nationales et internationales qu'il le soit, et qu'un ordre politique nouveau, issu de franches discussions entre les Indochinois et nous, pourra être instauré.

★ ★ ★

LES LIVRES D'HISTOIRE

Un grand nom, mais pas un grand homme : tel est à peu près le jugement que M. C.-J. Gignoux nous incite à porter sur *Turgot*, à qui il vient de consacrer un volume aéré, solide et vivant à la fois (1 vol. chez Fayard, *les Grandes études historiques*).

Le premier contrôleur général de Louis XVI a été beaucoup étudié. Il y a vingt ans, M. Schelle a publié chez Alcan une édition monumentale de ses *Œuvres*, enrichie d'un très grand nombre de documents. Cependant ses biographes n'ont guère fait que reproduire la vieille thèse de Foncin et à travers elle, l'éloge de Condorcet : Turgot grand ministre, grand financier, grand politique eût sauvé la royauté si une misérable intrigue de cour ne l'avait contraint à quitter le pouvoir. M. Gignoux, dans sa réserve, est certainement beaucoup plus près de la vérité.

Turgot était le troisième fils de Michel-Etienne Turgot, prévôt des marchands de Paris et conseiller d'Etat, un des administrateurs de la bonne époque monarchique, nourris de belles lettres et de jurisprudence, pleins de courtoisie et d'autorité à la fois, hommes de pratique plutôt qu'hommes à systèmes. Les deux aînés devant être, l'un magistrat, l'autre marin, le cadet fut destiné à l'Eglise. Il fit de bonnes études et brilla en Sorbonne ; sa harangue sur les progrès de l'esprit humain contient des vues politiques, dont l'une au moins a pris place dans les anthologies : « Les colonies sont comme des fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité. Devenues suffisantes à elles-mêmes, elles font ce que fit Carthage, ce que fera un jour l'Amérique ». Vingt-cinq ans avant la déclaration d'indépendance des Etats-Unis, c'était prophétiser heureusement.

Mais Turgot n'avait point de goût pour l'état ecclésiastique. Il barbouillait en cachette beaucoup de papier, faisait des vers, ébauchait un traité sur la tolérance, un discours sur l'histoire universelle et songeait même à prendre femme. Son père le vit changer de route sans chagrin. Le voilà magistrat, substitut, conseiller au Parlement, enfin maître des requêtes au Conseil d'Etat. C'est parmi les maîtres des requêtes que le Roi choisissait les administrateurs de province, les super-préfets aux vastes pouvoirs qu'on appelait des intendants. A trente-quatre ans, Turgot est nommé à Limoges.

Le poste était peu recherché. Dans une province pauvre, sur un terrain difficile, Turgot fit ce que faisaient ses collègues dans des conditions plus favorables, ouvrant des chemins, construisant des ponts, améliorant l'assiette des impôts, encourageant l'agriculture et les fabriques, réformant la corvée des routes. Il avait des loisirs pour étudier, pour écrire, pour venir exposer

à ses amis parisiens les progrès que la science économique devrait un jour à ses méditations et à ses expériences limousines.

Déjà, il avait donné à *l'Encyclopédie* cinq ou six articles, dont celui sur *les Foires et marchés*. Maître des requêtes, il avait accompagné en tournée d'inspection Vincent de Gournay qui bataillait dans les bureaux du Commerce pour la liberté industrielle ; on le tenait communément pour une des illustrations de la « secte » physiocratique fondée par le docteur Quesnay. Sans professer absolument les mêmes idées, il croit, comme Quesnay, qu'il existe des lois naturelles, un ordre spontané des phénomènes économiques, que la mission essentielle du Gouvernement est de reconnaître ces lois et de n'en point contrarier le jeu, parce que laissées à elles-mêmes elles tendront finalement à l'avantage du genre humain. Sur cette base, repose un système très abrupt et parfois très discutable dont les points capitaux sont la productivité exclusive de l'agriculture, la stérilité des industries de transformation, l'impôt unique, la liberté du commerce et l'autorité absolue de l'Etat en matière politique. La vogue de la physiocratie fut immense : on tenait les physiocrates pour les penseurs les plus profonds et les praticiens les plus éclairés.

A la mort de Louis XV, la vogue de l'Ecole poussa Turgot au Ministère. Il représentait le neuf et le raisonnable, et, par surcroît, la vertu. Louis XVI lui confia le contrôle général, c'est-à-dire les Finances et l'Economie nationale. Lorsqu'il apprit sa nomination, a écrit Condorcet, « il débordait de joie parce qu'il pensait y faire plus de bien ». Il avait beaucoup pour réussir : la confiance du Roi, un nom respecté, une noblesse si antique et si illustre qu'il en existait peu de pareilles dans la magistrature, un visage et un maintien majestueux, des connaissances profondes dans l'Administration, de l'assurance dans ses idées, du courage dans l'action, une pureté de mœurs, une probité, un désintéressement que tout le monde s'accordait à reconnaître et à célébrer, des amis dévoués enfin qui inspiraient de larges fractions de l'opinion. Son échec cependant fut total et rapide.

Assurément, les circonstances lui furent contraires : une mauvaise récolte gêna ses plans de libre circulation des grains. Mais il lui manquait presque toutes les qualités de l'homme d'Etat, le sens de l'opportunité, l'habileté manœuvrière, l'art de sérier les questions et de mesurer les obstacles, la juste connaissance des hommes, de leurs intérêts et de leurs passions. Il ne voyait les affaires que sous leurs plus grands rapports et dans l'abstrait. M. Gignoux cite à son propos un jugement de Montyon qui fut intendant de M. Rochelle. Il aurait pu en citer un autre de Sénac de Meilhan, intendant d'Aix, puis de Valenciennes, bien meilleur observateur que Montyon, écrivain qui s'égale presque à Rivarol. « M. Turgot agissait comme un chirurgien qui opère sur les cadavres et ne songeait pas qu'il opérait sur des êtres sensibles. Il ne voyait que les choses et ne s'occupait point assez des personnes. Cette apparente dureté avait pour principe la pureté de son âme qui lui peignait les hommes comme animés d'un égal désir du bien public ou comme des fripons qui ne méritaient aucun ménagement. »

Il est vrai que le Roi, en rendant aux Parlements leurs attributions politiques, l'avait, par avance, condamné à l'insuccès. Il était contradictoire d'annoncer des réformes et de restaurer dans leurs privilèges ceux-là même qui

pendant cinquante ans les avaient fait presque toutes échouer. Le dernier homme d'Etat de l'Ancien Régime, ce n'est ni Turgot, ni Necker, c'est le chancelier de Louis XV, c'est l'ennemi de la féodalité judiciaire, c'est Maupeou.

■ ■

Justement, M. Roland Mousnier a consacré sa thèse de doctorat à *la Vénalité des offices sous Henri IV et Louis XIII*. (Editions Maugard, Rouen.) Le sujet est austère, l'ouvrage très dense, bourré de noms et de chiffres. Mais les historiens seront reconnaissants à M. Mousnier de s'être attaqué à cette question — il n'en est guère de plus importante pour l'intelligence de l'Ancien Régime — et d'avoir traité à fond, avec une abondance de précisions qui ravit, la difficile période qui vit la consolidation du système.

Tout le monde sait qu'avant 1789 toutes les fonctions administratives et judiciaires (sauf celles d'intendants) étaient propriété privée. Sous les réserves convenables de probité et de capacité, elles se vendaient et s'achetaient comme aujourd'hui les études de notaires et les charges d'agents de change. On peut discuter à l'infini sur les inconvénients et les avantages de la vénalité. Ses inconvénients, favoritisme, esprit de caste, sautent aux yeux ; il convient de lui reconnaître au moins un avantage, l'indépendance complète de la magistrature. « On ne fait pas des juges ce qu'on veut », écrivait Colbert, à un moment où il aurait volontiers « orienté » les arrêts.

La vénalité des charges a marqué la bourgeoisie française de traits presque indélébiles : son goût pour les fonctions publiques, pour les humanités et pour le droit, son respect des professions libérales, sa recherche des situations à revenu fixe, vient de là.

Dans le développement du pouvoir royal, le système a eu deux effets contraires. A l'origine, les officiers se sentent directement intéressés à accroître ce pouvoir comme un notaire, un avoué est intéressé à étendre sa clientèle. Ils font leurs affaires en faisant celles du Roi. Plus leurs attributions s'élargissent, plus leurs charges gagnent en prestige, en revenus et en valeur marchande. Travailler pour le Roi, c'est faire valoir leur patrimoine. Ils mènent la guerre contre la féodalité comme une entreprise personnelle. Ils n'entrent nulle part sans vouloir bientôt devenir les maîtres. Leur zèle est souvent maladroit. Mais on n'accuse guère le Roi des excès de ses agents ; il profite de leur victoire en leur laissant l'odieux des procédés.

Puis les « officiers » deviennent à leur tour une féodalité. Par des milliers de mariages, la noblesse de robe se mêle à la noblesse d'épée, pour ne plus former avec elle qu'une classe unique de seigneurs terriens et de capitalistes fonciers. Contre toutes les tentatives de réforme financière et d'égalité fiscale, elle se sert de son rôle dans l'Etat pour tenir l'Etat en échec. La monarchie s'efforce de l'abaisser ou de la hisser. La révolution populaire de 1789 commence par une révolte aristocratique des princes du sang, des grands seigneurs et des cours souveraines.

■ ■

François de La Rochefoucauld était né en 1765 et il était fils de ce célèbre duc de Liancourt qui pratiquait sur ses terres l'élevage et l'agriculture à l'anglaise, qui organisait des filatures et des ateliers de travail pour les indi-

gents et qui a fondé la première Ecole des Arts et Métiers. Grand seigneur idéologue, libéral et moderniste, comme il y en eut quelques-uns à la fin du siècle des lumières, le duc de Liancourt avait ses idées sur l'éducation de la jeunesse. Il se défiait des théories et des connaissances livresques. Assez de belles-lettres, de philosophie, d'éloquence et de subtilités, des leçons de choses !

Voilà donc le jeune François durant les loisirs que lui laissait son état de sous-lieutenant expédié sur les routes de France avec son précepteur, M. de Lazowski, gentilhomme polonais, fils d'un contrôleur des offices du roi Stanislas. A courir le royaume, il devait apprendre à vivre et à observer, il devait visiter les curiosités et les manufactures, interroger les commerçants, les fermiers, les hommes habiles et faire son miel de leurs réponses. En effet, chaque soir, à peine débotté, François notait d'une plume méthodique ce qu'il avait vu et entendu dans sa journée. Cette relation forme un gros manuscrit qui est conservé à la bibliothèque du Palais Bourbon. Le bibliothécaire, M. Jean Marchard, l'a publié peu de temps avant la guerre pour la Société de l'Histoire de France.

Mais le tour du royaume ne suffisait pas à la formation d'un jeune gentilhomme, avide de savoir et de progrès. Un voyage en Angleterre s'imposait. La guerre d'Amérique terminée, François traversa la Manche toujours accompagné du fidèle Lazowski, dans le rôle de Mentor et flanqué d'un intendant, M. Chaveron, qui tenait la bourse. Son frère cadet Alexandre était aussi du voyage.

Pour qui s'intéressait aux techniques, l'Angleterre offrait un intérêt essentiel. Dans presque toutes les branches de la mécanique et de l'outillage, elle était en avance sur la France. La révolution industrielle s'y accomplissait beaucoup plus vite que chez nous et la campagne était transformée par l'action des grands propriétaires qui réussissaient presque partout à évincer les petits. Entre 1740 et 1788, quarante ou cinquante mille petits domaines disparurent ainsi, absorbés par les grandes exploitations. Mais les lords ruraux que la Cour morose des rois hanovriens, ne retenait plus à Londres étaient d'avisés capitalistes : ils ne se contentent pas d'arrondir leurs terres, ils les font valoir, ils les améliorent, ils sont à l'affût des nouveautés productives. Le duc de Liancourt eût voulu que la noblesse française refît elle aussi sa fortune par la terre : on juge par là de l'importance qu'il attachait au voyage de ses fils.

François et ses compagnons quittèrent Paris le 21 décembre 1783 et se rendirent directement à Londres par Douvres, avec l'intention de passer une semaine dans la capitale britannique, puis de s'installer à Bristol, pour y apprendre la langue. Un certain M. Walpole leur déconseilla Bristol pour la raison qu'il s'y trouvait déjà beaucoup de Français et leur indiqua Bury, dans le Suffolk, où on parle un très bon anglais et où « il est reconnu par l'expérience » qu'il pleut moins qu'ailleurs. En outre, dans le voisinage de Bury habitait M. Young, l'illustre agronome.

Nos amis, descendus à l'auberge, louent bientôt une maison meublée « extrêmement commode ». Réduits d'abord à la compagnie du pasteur qui ne savait pas plus le français qu'eux-mêmes ne savaient l'anglais et avec qui ils communiquaient en cherchant les mots dans le dictionnaire, ils étendirent peu à peu le cercle de leurs relations, toujours bien accueillis,

mais d'autant plus fêtés et promenés qu'ils s'exprimaient plus couramment. En tout, ils demeurèrent en Angleterre deux années, circulant beaucoup, mais gardant Bury comme port d'attache. Le duc de Liancourt vint passer quelques semaines auprès d'eux : il dut être satisfait de les voir tous si assidus à prendre des notes et à s'instruire.

L'ouvrage de M. Jean Marchand, publié aujourd'hui sous le titre de : *la Vie en Angleterre au* XVIII*e siècle ou Mélanges sur l'Angleterre* (Guy le Prat, éditeur. Collection Jadis et Naguère), n'est pas un journal. C'est une sorte de rapport écrit par François en hommage à son père où les observations sont classées par matières. L'agriculture et l'élevage, assolements, « enclosures », prairies artificilles, choux-raves, carottes, étalons, croisements de races, moutons à laine, y occupent la place d'honneur. Mais la politique, les élections, les juges, les femmes, la chasse, le climat, le thé, le porto, les mariages, les jardins, le jeu, la religion et les combats de coq y trouvent leur juste place. Le voyageur admire beaucoup les institutions et la richesse de l'Angleterre, mais il n'aime pas être dupe : ayant décrit la propreté de certaine maison, il ajoute que, par acquit de conscience, il a poussé la porte de la cuisine. Les servantes étaient comme les torchons, « d'une saleté dégoûtante ».

Assurément, François n'avait pas le génie amer et fulgurant de son aïeul, l'auteur des *Maximes*. Mais son témoignage écrit dans un style simple et coulant est très agréable à lire. Il intéresse par l'abondance et par le détail précis des faits. Il retient par la bonne foi juvénile.

■ ■

Lorsque M. Louis Madelin écrivit sur *Fouché* la célèbre thèse qui fit date dans les études napoléoniennes, la première source qui s'était présentée à lui était naturellement les *Mémoires* de l'ancien ministre. Etaient-ils ou n'étaient-ils pas authentiques ? Quelle valeur devait-on leur accorder ?

L'histoire du texte ne permettait pas de décider. Le premier volume avait paru, en 1824, à Paris, chez Le Rouge, libraire, rue Saint-André-des-Arts. Fouché, exilé depuis 1816, comme régicide, était mort à Trieste depuis quatre ans, laissant trois fils et une fille fort désireux qu'on fît le silence sur le passé de leur père.

Or les *Mémoires* disaient beaucoup. Certains faits révélés et racontés par eux ne pouvaient guère avoir été connus que de Fouché lui-même. Cependant les héritiers déclarèrent les *Mémoires* forgés de toutes pièces et intentèrent une action contre Le Rouge. Comme le procès était pendant devant la première Chambre du Tribunal Correctionnel de la Seine, le second volume fut mis en vente. Or celui-là, au début surtout, était bourré d'inexactitudes grossières, d'aveux et de déclarations invraisemblables. Le 5 janvier 1825, le Tribunal conclut à une supercherie et ordonna la destruction des exemplaires tirés. Le Rouge ayant fait appel, la Cour confirme le jugement. Berryer, qui plaidait pour le libraire, reconnut subitement au cours des débats que les *Mémoires* avaient été « rédigés » par un journaliste nommé Alphonse de Beauchamp qui avait été employé à la Police. Mais Berryer soutenait que le procédé était légitime, le fond du récit étant exact et tiré des papiers du ministre.

M. Madelin ferma donc les *Mémoires* et mena ses recherches comme s'ils n'existaient pas. Il ne les rouvrit que ses dépouillements terminés et son livre prêt. Ce fut pour s'apercevoir que, presque toujours, les *Mémoires* se vérifient par les dossiers de la police et que, très souvent, on y retrouve les idées, les théories favorites et jusqu'au style, mi-grandiloquent, mi-familier, de l'ancien ministre, tel que ses rapports et ses lettres le révèlent.

Qu'en conclure ? Que Fouché, comme le bruit en avait couru avec persistance entre 1815 et 1820, a réellement écrit des mémoires, ou tout au moins de grands morceaux de justification, que ces fragments, communiqués à des personnes de son entourage, onts inspiré les apologies complaisantes qui, dès 1816, couraient l'Allemagne, qu'ils forment l'essentiel des *Mémoires* imprimés en 1824, mais qu'ils ont été alors ajustés les uns aux autres par une rédaction apocryphe, due peut-être à Beauchamp, spécialiste de ce genre de travail, mais surveillée probablement par un ancien agent secret de Fouché, nommé Jullias.

M. Louis Madelin réédite donc les *Mémoires de Fouché* (1 vol. in-8° chez Plon), avec des notes qui distinguent le vrai du faux, le certain du douteux. On lit ce livre avec passion. Non seulement parce que l'époque est une des plus mouvementées, des plus extraordinaires qui soient, mais parce que l'homme lui-même reste attachant, comme une énigme.

Bien sûr, il plaide. Il se défend. Il écrit pour la postérité. Il écrit pour les hommes du pouvoir. Mais quelle intelligence ! Quelle habileté dans le dosage des aveux et des services, dans l'exploitation des circonstances atténuantes, dans le récit et l'enchaînement des faits ! Derrière l'oratorien défroqué, le terroriste impitoyable, l'espion en chef de l'Europe, on voit se dessiner un excellent mari, un père affectueux, un homme d'Etat supérieur, assez bon diable au demeurant, qui ne demandait qu'à rendre service, à apaiser, à réconcilier, à « recourir aux moyens doux » pour ramener « les hommes aigris dans le giron du Gouvernement ». Et cela n'est pas absolument faux. La preuve en est dans les amitiés fidèles que Fouché garda toujours dans les familles du faubourg Saint-Germain, qui auraient dû le haïr.

PIERRE GAXOTTE

Au Musée Grévin il existe deux sortes de personnages : les célébrités temporaires et les célébrités perpétuelles. Au Musée de l'histoire aussi : Talleyrand se range parmi ces figures de cire inamovibles que le public contemple toujours avec une égale curiosité. Cette année, c'est M. Jules Bertaut qui rafraîchit le prince de Bénévent avec *Talleyrand* (Lardanchet). Livre agréable, qui n'apporte aucune révélation particulière sur le sphinx de la rue Saint-Florentin, mais qui rassemble avec ingéniosité les

recherches des érudits et qui permet ainsi de circonscrire l'énigme psychologique posée par cet homme mystérieux. Car il ne suffit pas de dire que chez Talleyrand l'intelligence était égale au cynisme, la sensualité à la pénétration, l'avidité à l'habileté, la servilité courtisane au flair pour expliquer ses palinodies, ses trahisons, son prestige et ses succès diplomatiques. On pourrait tracer un portrait — paradoxal — de Talleyrand sous les couleurs d'un grand patriote, qui ne trahit ses maîtres passagers que pour mieux servir la France ; il est vrai qu'en 1815 il sauva notre pays du démembrement et il est vrai aussi qu'avec un siècle d'avance, il rechercha la double amitié de la Russie et de la Grande-Bretagne, amitié évidemment incompatible avec la politique napoléonienne.

Mais à l'opposé, il serait possible de montrer en Talleyrand un faquin sublime, dont toutes les démarches naissent d'appétits secrets, de haines refoulées, de vengeances recuites et des rancœurs qui peuvent s'amonceler dans l'âme d'un laquais orgueilleux. Portrait qui n'aurait pas plus de chance d'être exact que l'autre. Le mystère, c'est la concordance entre les intrigues du serviteur humilié et les hautes vues du patriote. Lorsque M. Jules Bertaut retrace, avec brio, la scène fameuse du 28 janvier 1810, où Napoléon, exaspéré par le double jeu de son ministre des Relations extérieures, l'accable publiquement d'injures ordurières, le raille, avec une parfaite goujaterie, sur ses malheurs conjugaux, lorsqu'il nous montre Talleyrand subissant, impassible, les insultes, et ne les relevant, hors de la présence de l'insulteur, que par cette réflexion soupirée : « Quel dommage qu'un aussi grand homme ait été aussi mal élevé ! », on comprend bien que cette froide indifférence n'est qu'une comédie, que, désormais, perdre Napoléon sera l'idée fixe de Talleyrand, mais par quel sortilège ce retournement coïncide-t-il avec l'instant où la France doit se détacher de Napoléon, si elle veut survivre à la ruine de l'Empereur ?

Et comment expliquer l'emprise qu'exerce Talleyrand sur ceux mêmes qui le méprisent et le haïssent, cette sorte de fascination qui les pousse, alors qu'ils n'ont plus de doute sur son infidélité et sa perfidie, à rechercher encore sa collaboration ? Pour ses qualités éminentes de « technicien », pense M. Jules Bertaut. Sans doute, mais que l'orgueil naturel aux souverains s'incline, dans des conditions aussi dangereuses pour eux, devant les vertus, limitées, de la technique, voilà qui n'est pas moins étrange.

On aimerait croire qu'il y a « de la sorcellerie là-dedans ». Comme tout s'éclairerait si l'on avait foi dans le mauvais œil qui prévoit et provoque à la fois les catastrophes ! « Talleyrand ou le prince sorcier. » Titre possible pour un film au goût du jour, impossible pour un livre d'histoire. Au reste, pourquoi prétendre percer toute énigme ? Dans l'ouvrage, chatoyant, de M. Jules Bertaut flotte un parfum de mystère qui s'harmonise fort bien avec les secrétaires en bois de rose, les tables de whist en acajou et les somptueux damas.

■ ■

Les six cents pages que le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de France, a consacrées au dernier empereur d'Autriche et roi de Hongrie : *François-Joseph* (Arthème Fayard) débordent largement la personne, et même le

règne, d'un monarque qui détint pendant soixante-huit ans le pouvoir — de 1848 à 1916 —, battant ainsi de quatre ans la reine Victoria, et, de quatorze ans, Louis XIV. C'est toute la politique de l'Europe continentale pendant un demi-siècle, la tragédie d'un Empire condamné, par les fautes de ses dirigeants, par les erreurs de ses alliés naturels, à être englouti, que retrace l'auteur avec la précision de l'historien et le sens des réalités propre aux diplomates. Pendant les trois cents premières pages on a même l'impression que sur cette vaste tapisserie, François-Joseph est un peu perdu : au milieu des politiques de grande envergure, parmi les négociations touffues, il n'apparaît d'abord que comme un bureaucrate assidu, un cavalier infatigable, un chasseur acharné. Et tout à l'arrière-plan. Mais M. de Saint-Aulaire ne veut pas prendre à la glu son lecteur ; il lui fait traverser des halliers difficiles avant de le conduire sur des terrains plus aisés. Après l'avoir soumis à une épreuve, fort instructive d'ailleurs, il le récompense en quelque sorte, dans la seconde moitié du livre, par des récits et des portraits captivants. Les pages qu'il écrit sur Elisabeth, l'impératrice errante, sur l'archiduc Rodolphe et le drame — irrévocablement fixé désormais — de Mayerling, sur la vie privée de François-Joseph, sur les archiducs et notamment sur son héritier François-Ferdinand, sont de celles qui peuvent rallier les hoplites de l'érudition comme les lecteurs sans bagage.

Par-dessus le tout, et bien plus haut que le triste François-Joseph, un personnage invisible, mais présent, ce Destin qui conduit la tragédie jusqu'à son achèvement. Chacun, même le plus borné, le moins clairvoyant, aperçoit, et de loin, à quoi tendent le marchiavélisme de Bismarck ou la mégalomanie de Guillaume II, mais la fatalité veut que chaque geste accompli en vue de conjurer le danger, l'attire et le précipite. A un moment, on peut espérer que l'archiduc Rodolphe, qui déteste la Prusse, redressera le sort, mais la psychose qui conduit au suicide jette dans les bras de la mort l'héritier des Habsbourg. Et voici une « correspondance », sur laquelle M. de Saint-Aulaire, qui n'est pas un adepte de l'hermétisme, attire notre attention : « Ce qui est certain, écrit-il, c'est que l'année 1889 est fatale pour l'Empire des Habsbourg, même si Rodolphe ne pouvait en être le sauveur, car cette année qui est celle de sa mort est aussi, par une singulière rencontre, l'année où naît, quelques semaines après, à Braunau-sur-Inn, dans la modeste demeure d'un douanier préposé à la surveillance de la frontière allemande, l'homme qui franchira un jour cette frontière pour assassiner l'Autriche : Adolf Hitler ».

Il y a une modération terrible dans le livre de M. Emil Ludwig, intitulé *la Conquête morale de l'Allemagne* (Albin Michel), et qu'a traduit « sur mesures » M. Raymond Henry. Originaire d'Allemagne mais ayant, bien avant la guerre, trouvé en la Suisse une seconde et définitive patrie, connaissant profondément ses ex-compatriotes mais dépourvu de toute intention de vivre à nouveau parmi eux, M. Emil Ludwig parle sans peur et sans haine. Il veut simplement éclairer ceux qui ont la charge de la rééducation de tout un peuple. D'un peuple qui, en dépit de ses folies et de ses perversités, n'est ni fou ni pervers.

Le ressort central de ce peuple, M. Emil Ludwig le voit dans « l'aspira-

tion à la puissance ». Alors que la majorité des hommes tendent à la liberté, l'Allemand, dédaignant un bien qui lui paraît sans consistance, recherche cette force équilibrée qui lui donnera une sensation de sécurité et de bien-être. D'où une architecture sociale en forme de pyramide humaine ; sauf le chef suprême et la rangée de base, chacun porte sur ses épaules un supérieur et pèse sur les épaules d'un inférieur. Détaché de la pyramide, l'individu n'a plus ni confiance en lui ni sentiment de supériorité relative et, pour retrouver son euphorie, il tend à la puissance collective dont il possèdera une fraction.

C'est cette tendance qu'il faut neutraliser ou canaliser. La conquête morale de l'Allemagne implique donc une méthode, fondée sur la puissance, et non sur le libéralisme ; elle réclame de la part du conquérant spirituel une continuité, une persévérance qu'il n'a pas encore clairement manifestées ; il aurait tort de croire qu'il peut longtemps tergiverser.

Ce bref résumé donnerait une idée fausse du livre s'il suggérait qu'il est rempli de philosophie politique. Au contraire ; les exemples, les observations, les traits et les souvenirs y tiennent beaucoup plus de place que la doctrine. C'est, au sens précis du mot, un « guide » de l'occupant. Celui-ci encourrait une lourde responsabilité s'il négligeait un tel avis et si, dans le maniement de l'âme allemande, il se croyait plus fort que M. Emil Ludwig.

■ ■

L'histoire diplomatique passe, à juste titre, pour l'une des plus difficiles et des plus ardues parmi les sciences historiques. Il convient donc d'admirer M. Constantin de Grünwald qui présente, dans un volume de luxe dont l'élégante typographie et l'illustration distinguée charmeront les bibliophiles, *Trois siècles de diplomatie russe* (Calmann-Lévy). L'ouvrage ne s'adresse qu'au petit nombre de ceux qui s'intéressent à la haute politique et à qui les arcanes de la diplomatie sont déjà familières. Pourtant le soin que met M. de Grünwald à débrouiller les écheveaux emmêlés, la clarté avec laquelle il expose les directives d'une politique qui déconcertera toujours les Occidentaux par ses voltes et ses cabrioles, les images dont il use pour rendre sensible cette géométrie dans l'espace et dans le temps, font de son livre une œuvre nullement ésotérique.

D'ailleurs la stratégie et la tactique de la Russie n'ont guère changé depuis le premier tsar de la dynastie des Romanov jusqu'aux dirigeants actuels du Kremlin. Si elle ne se résigne point — et elle ne s'y est jamais résignée — à être une puissance uniquement asiatique, la Russie ne peut ouvrir ses fenêtres sur l'Europe que par trois voies : la Baltique, la Pologne, la mer Noire. L'accès à ces chemins lui sera constamment disputé ou barré par les puissances de l'Europe centrale et occidentale, ainsi que par la Turquie ; et constamment la diplomatie russe, par la négociation ou par la force, essaiera de s'en emparer. Les tsars peuvent bien gouverner avec leurs tempéraments si divers, les régimes peuvent bien se succéder, les chefs de la politique extérieure peuvent bien être des boyards, des Juifs, des Allemands, des Polonais, des Grecs ou des fils du peuple slave, le but qu'ils cherchent à atteindre ne change pas. Les méthodes, elles non plus, ne varient guère : c'est toujours la maxime de la grande Catherine : « Circonstances, conjonctures, en conjectures » ; toujours la théorie des alliances interchangeables, selon laquelle un allié n'est qu'un associé *ad hoc*, comme disent les gens de

la basoche, entendez un ami temporaire sur lequel on s'appuie en vue d'accomplir une œuvre déterminée ; toujours le principe du trompe-l'œil qui permet, sans user de perfidie, ni même de mensonge, d'égarer l'adversaire — ou l'allié — sur les possibilités et les intentions de la Russie.

M. de Grünwald est Russe ; c'est à Nice, pendant la dernière guerre, dans la retraite à barreaux que lui offrit la Gestapo, qu'il composa son ouvrage. Il « le dépose comme une humble offrande sur l'autel de la patrie victorieuse ». C'est dire que même s'il ne la justifie pas toujours, il s'efforce moins de critiquer que d'expliquer la diplomatie russe. Il voudrait que les autres puissances en sentent la continuité, qu'elles reconnaissent la légitimité de ses aspirations. Il observe que ses tâches traditionnelles semblent aujourd'hui terminées — le maréchal Staline n'a-t-il pas proclamé : « La lutte séculaire des peuples slaves pour leur existence et leur indépendance est achevée » ? —, il souhaite enfin que la Russie ait sa part aux grandes tâches de demain : le maintien des rapports confiants entre l'Europe et l'Asie, l'Europe et l'Amérique ; l'organisation de l'Europe orientale, la reconstruction du continent. Après l'ouvrage de M. de Grünwald, il faudrait avoir le crâne et le cœur durs pour ne point s'associer à ses vues, à ses vœux.

■ ■

Il faudra beaucoup de temps avant que notre curiosité sur Londres pendant la guerre soit tarie. M. Charles d'Ydewalle, avec *Ici, Londres...* (Arthème Fayard), nous offre un délicieux cocktail : les croquis, les tableaux, les réflexions sérieuses ou humoristiques, les souvenirs d'un passé toujours présent en Grande-Bretagne, se mêlent et se fondent dans un ouvrage beaucoup plus substantiel qu'il ne paraît d'abord. Témoin attendri de l'héroïsme londonien, sensible à ce qu'offre de grand ou de touchant le caractère anglais, même dans des manifestations qui prêtent à sourire, trop averti de la psychologie humaine en général, et britannique en particulier, pour ne pas distinguer le réel du conventionnel ou du traditionnel. M. Charles d'Ydewalle est le guide idéal pour le Français qui veut connaître Hyde-Park, Piccadilly, l'East-End, la City ou Soho aux temps du « grand feu » de 1940 et des V1 de 1944.

PIERRE AUDIAT

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(*Croquis et dessins de Claude Tolmer.*) IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20 PARIS. — 1357-2-46